Mercure
511 $\frac{1}{2}$ - 1757, 3

<36617683250019

<36617683250019

Bayer. Staatsbibliothek

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
MARS. 1757.

Diverſité, c'eſt ma deviſe. La Fontaine.

A PARIS,

Chez { CHAUBERT, rue du Hurepoix.
PISSOT, quai de Conty.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Auguſtins.
CELLOT, grande Salle du Palais.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LE Bureau du Mercure eſt chez M. LUTTON, *Avocat, & Greffier-Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, entre deux Selliers.*

C'eſt à lui que l'on prie d'adreſſer, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. DE BOISSY, *Auteur du Mercure.*

Le prix de chaque volume eſt de 36 ſols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour ſeize volumes, à raiſon de 30 ſols piece.

Les perſonnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la poſte, payeront pour ſeize volumes 32 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occaſions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port ſur leur compte, ne payeront, comme à Paris, qu'à raiſon de 30 ſols par volume, c'eſt-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adreſſe ci-deſſus.

Digitized by Google

On ſupplie les perſonnes des provinces d'envoyer par la poſte, en payant le droit, le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le paiement en ſoit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne ſeront pas affranchis, reſteront au rebut.

Il y aura toujours quelqu'un en état de répondre chez le ſieur Lutton ; & il obſervera de reſter à ſon Bureau les Mardi, Mercredi & Jeudi de chaque ſemaine, après-midi.

On prie les perſonnes qui envoient des Livres, Eſtampes & Muſique à annoncer, d'en marquer le prix.

On peut ſe procurer par la voie du Mercure, les autres Journaux, ainſi que les Livres, Eſtampes & Muſique qu'ils annoncent.

On trouvera au Bureau du Mercure les Gravures de MM. Feſſard & Marcenay.

La modération accordée par Meſſieurs les Intendans & Fermiers Généraux des Poſtes, nous facilite le moyen de donner à 32 liv. les ſeize volumes du Mercure, qui coûtoient aux perſonnes de Province 36 liv. pour les recevoir francs de port par la poſte.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.
MARS. 1757.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

VERS
A MANON.

Jouis, Manon, de tes charmes ;
De ton cœur, de nos ſoupirs,
Partage d'heureux deſirs :
Laiſſe-nous verſer des larmes ;
Laiſſe-nous les allarmes,
Et ne peins que les plaiſirs.
O Manon ! que le bel âge
S'écoule avec rapidité !

Digitized by Google

Vainement regretté,
Tout le brillant appanage
D'eſprit, de graces, de beauté,
N'eſt rien, ſi l'on n'en fait uſage.
N'être plus ſans avoir été,
Ce ſeroit bien dommage.
L'Aurore au teint vermeil
Ne brille que pour Céphale;
Elle attend ſon réveil,
Et pour lui ſa tendreſſe étale
Des tréſors que rien n'égale,
Et que n'a pas vu le ſoleil.
Flore ſe pare & ſoupire
Pour un Amant plus leger:
Elle écoute l'heureux Zéphyre,
Et cede au charme qui l'attire,
Au riſque de le voir changer.
Vois dans toute la nature
Cette flamme vive & pure,
Que ton cœur ne connoît pas;
Vois dans l'Onde qui murmure
Tes inutiles appas.
Manon, tu verras plus encore
Dans les regards de ton Amant!
Tu verras ce ſentiment,
Cet aimable tourment,
Que ta jeuneſſe ignore,
Et qu'elle devroit partager,
Qu'il eſt ſi doux de faire éclorre,

Digitized by Google

Et bien plus doux de ſoulager.
Mais ſi ton ame légere
N'en croit pas mon ardeur ſincere ;
Regarde-toi pour t'enflammer.
Doit-on, quand on a l'art de plaire,
Ne pas ſçavoir qu'il faut aimer ?
Tout me ravit, tout me touche :
C'eſt un bouquet que ta bouche ;
Et tes yeux, Manon, tes beaux yeux !
Ils ne demandent pas mieux ;
Ta ſpirituelle innocence,
Cette tendre indolence
Qui n'a pas le ton de l'ennui,
Ni l'air de l'indifférence.
Ah Manon ! l'Amour quand j'y penſe,
T'a faite comme pour lui.

VERS

*De M. de Relongue-de la Louptiere, à Mademoiſelle de ***, pour la remercier d'une Etrenne Mignone.*

Bien qu'une belle ait certains Almanachs,
En qui par fois j'ai peu de confiance,
Du vôtre, je ferai grand cas,
S'il me prédit votre conſtance.

Digitized by Google

FÉLICIE.

Cette ingénieuſe Féerie miſe en Dialogues *ou plutôt en* Scènes, *tiendra lieu* d'hiſtoriette *ce mois-ci : le Lecteur y gagnera. Elle eſt de M. de Marivaux, & vaut mieux qu'un* Conte. *On peut même dire que par le fonds elle en eſt un, avec cet avantage que par la forme, elle eſt vraiment une* Comédie, *faite pour décorer le Théâtre François, & digne d'y figurer avec ſes aînées.*

SCENE PREMIERE.

FÉLICIE, LA FÉE, *ſous le nom d'Hortenſe.*

Félicie.

Il faut avouer qu'il fait un beau jour.

Hortenſe.

Auſſi y a-t'il long-temps que nous nous promenons.

Félicie.

Auſſi le plaiſir d'être avec vous, qui eſt toujours ſi grand pour moi, ne m'a-t'il jamais été ſi ſenſible.

Hortenſe.

Je crois en effet que vous m'aimez, Félicie.

Digitized by Google

Félicie.

Vous croyez, Madame ? Quoi ! n'eſt-ce que d'aujourd'hui que vous êtes bien ſûre de cette vérité-là ; vous, avec qui je ſuis dès mon enfance, vous, à qui je dois tout ce que je puis avoir d'eſtimable dans le cœur & dans l'eſprit !

Hortenſe.

Il eſt vrai que vous avez toujours été l'objet de mes complaiſances ; & s'il vous reſte encore quelque choſe à deſirer de mon pouvoir & de ma ſcience, vous n'avez qu'à parler, Félicie ; je ne vous ai aujourd'hui menée ici que pour vous le dire.

Félicie.

Vos bontés m'ont-elles rien laiſſé à ſouhaiter ?

Hortenſe.

N'y a-t'il point quelque vertu, quelque qualité dont je puiſſe encore vous douer ?

Félicie.

Il n'y en a point dont vous n'ayez voulu embellir mon ame.

Hortenſe.

Vous avez bien de l'eſprit, en demandez-vous encore ?

Digitized by Google

Félicie.

Je m'en fie à votre tendreſſe, elle m'en a ſans doute donné tout ce qu'il m'en faut.

Hortenſe.

Parcourez tous les avantages poſſibles, & voyez celui que je pourrois augmenter en vous, ou bien ajouter à ceux que vous avez : rêvez-y.

Félicie.

J'y rêve, puiſque vous me l'ordonnez, & juſqu'ici je ne vois rien ; car enfin que demanderois-je ? Attendez pourtant, Madame ; des graces, par exemple, je n'y ſongois point : qu'en dites-vous ? il me ſemble que je n'en ai pas aſſez ?

Hortenſe.

Des graces, Félicie ; je m'en garderai bien : la nature y a ſuffiſamment pourvu ; & ſi je vous en donnois encore, vous en auriez trop ; je vous nuirois.

Félicie.

Ah ! Madame, ce n'eſt aſſurément que par bonté que vous le dites ?

Hortenſe.

Non, je vous parle ſérieuſement.

Digitized by Google

Félicie.

Je penſe pourtant que je n'en ſerois que mieux, ſi j'en avois un peu plus.

Hortenſe.

L'induſtrie de toutes vos réponſes m'a fait deviner que vous en viendriez-là.

Félicie.

Hélas ! Madame, c'eſt de bonne foi ; ſi je ſçavois mieux, je le dirois.

Hortenſe.

Songez que c'eſt peut être de tous les dons le plus dangereux que vous choiſiſſez, Félicie.

Félicie.

Dangereux, Madame. Oh ! que non : vous m'avez trop bien élevée ; il n'y a rien à craindre.

Hortenſe.

Vous ne vous y arrêtez pourtant que par l'envie de plaire.

Félicie.

Mais de plaire : non, ce n'eſt pas poſitivement cela ; c'eſt qu'on a l'amitié de tout le monde quand on eſt aimable, & l'amitié de tout le monde eſt utile & ſouhaitable.

Digitized by Google

Hortenſe.

Oui, l'amitié ; mais non pas l'amour de tout le monde.

Félicie.

Oh ! pour celui-là, je n'y ſonge pas, je vous aſſure.

Hortenſe.

Vous n'y ſongez pas, Félicie ? Regardez-moi ; vous rougiſſez : êtes-vous ſincere !

Félicie.

Peut-être que je ne le ſuis pas autant que je l'ai cru.

Hortenſe.

N'importe : puiſque vous le voulez, ſoyez aimable autant qu'on le peut être.

Hortenſe la frappe de la main ſur l'épaule.

Félicie treſſaillant de joie.

Ha ! . . . je vous ſuis bien obligée, Madame.

Hortenſe.

Vous voilà pourvue de toutes les graces imaginables ?

Félicie.

J'en ai une reconnoiſſance infinie, & apparemment qu'il y a bien du changement en moi, quoique je ne le voie pas.

Digitized by Google

Hortenſe.

C'eſt-à-dire que vous voulez en être ſûre. *Elle lui préſente un petit miroir.* Tenez, regardez-vous.

Félicie regarde. Hortenſe continue.

Comment vous trouvez-vous ?

Félicie.

Comblée de vos bontés : vous n'y avez rien épargné.

Hortenſe.

Vous vous en rejouiſſez ; je ne ſcais ſi vous ne devriez pas en être inquiete.

Félicie.

Allez, Madame, vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

Hortenſe.

Je l'eſpere ; mais à ce préſent que je viens de vous faire, j'y prétends joindre encore une choſe. Vous allez dans le monde, je veux vous y rendre heureuſe ; & il faut pour cela que je connoiſſe parfaitement vos inclinations, afin de vous aſſurer le genre de bonheur qui vous ſera le plus convenable. Voyez-vous cet endroit où nous ſommes ? c'eſt le monde même.

Digitized by Google

Félicie.

Le monde, & je croyois être encore auprès de notre demeure.

Hortenſe.

Vous n'en êtes pas éloignée non plus ; mais ne vous embarraſſez de rien : quoiqu'il en ſoit, votre cœur va trouver ici tout ce qui peut déterminer ſon goût.

SCENE II.

Félicie, Hortenſe, la Modeſtie.

Hortenſe, à la Modeſtie qui eſt à quelque pas.

Vous, approchez.

Quand la Modeſtie eſt venue.

C'eſt une compagne que je vous laiſſe Félicie ; elle porte le nom d'une de vos plus eſtimables qualités, la modeſtie, ou plutôt la pudeur.

Félicie.

Je ne ſçais tout ce que cela ſignifie ; mais je la trouve charmante, & je ſerai ravie d'être avec elle : nous ne nous quiterons donc point ?

Hortenſe.

Votre union dépend de vous : gardez toujours cette qualité dont elle porte le nom, & vous ſerez toujours enſemble.

Digitized by Google

Félicie s'en allant à elle.

Oh vraiment ! nous ſerons donc inſéparables !

Hortenſe.

Adieu, je vous laiſſe ; mais je ne vous abandonne point.

Félicie.

Votre retraite m'afflige, que ſçais-je ce qui peut m'arriver ici, où je ne connois perſonne ?

Hortenſe.

N'y craignez rien, vous dis-je ; c'eſt moi qui vous y protege : adieu.

SCENE III.

Félicie, la Modeſtie.

Félicie.

Sur ce pied-là, ſoyons donc en repos, & parcourons ces lieux : voilà un canton qui me paroît bien riant ; ma chere compagne, allons-y ; voyons ce que c'eſt.

La Modeſtie.

Non, j'y entends du bruit ; tournons plutôt de l'autre côté, je le crois plus ſûr pour vous.

Félicie.

Qu'appellez-vous plus ſûr ?

Digitized by Google

La Modeſtie.

Oui, vous êtes extrêmement jolie, & l'endroit où vous voulez vous engager me paroît un pays trop galant.

Félicie.

Eh bien ! eſt-ce qu'on m'y fera un crime d'être jolie dans ce pays galant ? Ne ſommes-nous ici que pour y viſiter des déſerts ?

La Modeſtie.

Non ; mais je prévois de l'autre côté les pieges qu'on y pourra tendre à votre cœur, & franchement j'ai peur que nous ne nous y perdions.

Félicie.

Eh ! comment l'entendez-vous donc, s'il vous plaît, ma chere Compagne ? Quoi ! ſous le prétexte qu'on eſt aimable, on n'oſera pas ſe montrer ; il ne faudra rien voir, toujours s'enfuir, & ne s'occuper qu'à faire la ſauvage ? La condition d'une jolie perſonne ſeroit donc bien triſte. Oh ! je ne crois point cela du tout. Il vaudroit mieux être laide : je redemanderois la médiocrité des agrémens que j'avois, ſi cela étoit ; & à vous entendre dire, ce ſeroit une vraie perte pour une fille que de perdre ſa laideur, ce ſeroit lui rendre un très-

Digitized by Google

mauvais ſervice que de la rendre aimable, & on ne l'a jamais compris de cette maniere-là.

La Modeſtie.

Ecoutez, Félicie; ne vous y trompez pas, les graces & la ſageſſe ont toujours eu de la peine à reſter enſemble.

Félicie.

A la bonne heure: s'il n'y avoit pas un peu de peine, il n'y auroit pas grand mérite. A l'égard des pieges dont vous parlez, il me ſemble à moi qu'il n'eſt pas queſtion de les fuir, mais d'apprendre à les mépriſer; & pourquoi? parce qu'ils ſont inutiles pour qui les mépriſe, & qu'en les fuyant d'un côté, on peut les trouver d'un autre: voilà mes idées que je crois bonnes.

La Modeſtie.

Elles ſont hardies.

Félicie.

Toutes ſimples. Que peut-il m'arriver dans le canton que vous craignez tant? Voyons; ſi je plais, on m'y regardera, n'eſt-il pas vrai? Suppoſons même qu'on m'y parle. Eh bien! qu'on m'y regarde, qu'on m'y parle, qu'on m'y faſſe des complimens, ſi l'on veut; quel mal cela me fera-t'il? ſont-ce là ces pieges ſi redouta-

Digitized by Google

bles qu'il faille renoncer au jour pour les éviter ? me prenez-vous pour un enfant ?

La Modeſtie.

Vous avez trop de confiance, Félicie.

Félicie.

Et vous, bien des terreurs paniques, Modeſtie ?

La Modeſtie.

Je ſuis timide, il eſt vrai ; c'eſt mon caractere.

Félicie.

Fort bien ; & moyennant ce caractere, nous voilà donc condamnées à reſter-là ; nos relations ſeront curieuſes !

La Modeſtie.

Je ne vous dis pas de reſter-là ; voyons toujours ce côté, il eſt plus tranquille.

Félicie.

Quelle antipathie avez-vous pour l'autre ?

La Modeſtie.

Quel dégoût vous prend-t'il pour celui-ci ?

Félicie.

C'eſt qu'il me réjouit moins la vue.

La Modeſtie.

Et moi, c'eſt que je fuis le danger que je ſoupçonne ici.

Digitized by Google

Félicie.

Mais pour le fuir, il faut le voir.

La Modeſtie.

Il n'eſt quelquefois plus temps de le fuir, quand on l'a vu.

Félicie.

Encore une fois pour fuir, il faut un objet ; on ne fuit point ſans avoir peur de quelque choſe, & je ne vois rien qui m'épouvante.

La Modeſtie.

Diſons mieux, vous avez des charmes, & vous voulez qu'on les voie.

Félicie.

Et parce que j'en ai, il faut que je les cache, il faut que l'obſcurité ſoit mon partage. Eh ! que ne m'a-t'on dit que c'étoit le plus grand malheur du monde que d'être jolie, puiſqu'il faut être eſclave des conſéquences de ſon viſage. Ne voyez-vous pas bien que la raiſon n'eſt point d'accord de cela.

La Modeſtie.

Plus que vous ne croyez.

Félicie.

Je me ſuis donc étrangement trompée ; j'ai ſouhaité d'être aimable, afin qu'on

Digitized by Google

m'aimât dès qu'on me verroit, ce qui eſt aſſûrément très-innocent ; & il ſe trouveroit que, ſelon vos chicanes, ce ſeroit afin qu'on ne me vît jamais : en vérité je ne ſçaurois goûter ce que vous me dites.

La Modeſtie.

Je n'inſiſte plus, il en ſera ce qui vous plaira.

Félicie.

Il en ſera ce qui me plaira : ce n'eſt pas là répondre ; je veux que vous ſoyez de mon avis dès que j'ai raiſon. Puiſque vous êtes la Modeſtie, on eſt bien aiſe d'avoir votre approbation.

La Modeſtie.

Je vous ai dit ce que je penſois.

Félicie.

Allons, allons ; je vois bien que vous vous rendez. *Ici on entend une ſymphonie.* Mais me trompais-je ? entendez-vous la gaieté des ſons qui partent de ce côté-là ? Nous nous y amuſerons aſſûrément, il doit y avoir quelque agréable fête : que cela eſt vif & touchant !

La Modeſtie.

Vous ne le ſentez que trop.

Digitized by Google

Félicie.

Pourquoi trop ? eſt-ce qu'il n'eſt pas permis d'avoir du goût ? allez-vous encore trembler là-deſſus ?

La Modeſtie.

Le goût du plaiſir & de la curioſité menent bien loin.

Félicie.

Parlez franchement ; c'eſt qu'on a tort d'avoir des yeux & des oreilles, n'eſt-ce pas ? Ah ! que vous êtes farouche ? *La ſymphonie recommence.* Ce que j'entends-là me fait pourtant grand plaiſir... Prêtons-y un peu d'attention... Que cela eſt tendre & animé tout enſemble !

La Modeſtie.

J'entends auſſi du bruit de l'autre côté ; écoutez, je crois qu'on y chante.

On chante.

De la vertu ſuivez les loix,
Beautés, qui de nos cœurs voulez fixer le choix :
Les attraits qu'elle éclaire en brillent davantage.
Eſt-il rien de plus enchanteur
Que de voir ſur un beau viſage
Et la jeuneſſe & la pudeur ?

La Modeſtie continue.

Ce que cette voix-là m'inſpire ne m'ef-

Digitized by Google

fraye point : par exemple, elle a quelque choſe de noble.

Félicie.

Oui, elle eſt belle ; mais ſérieuſe.

SCENE IV.

Félicie, la Modeſtie, Diane dans l'éloignement.

La Modeſtie.

C'eſt un charme différent. Mais que vois-je ? Tenez, Félicie : voyez-vous cette Dame qui nous regarde d'une façon ſi riante, & qui ſemble nous inviter à venir à elle : qu'elle a l'air reſpectable !

Félicie.

Cela eſt vrai, je lui trouve de la majeſté.

La Modeſtie.

Elle ſort de chez elle apparemment : voulez-vous l'aborder, je m'y rends volontiers ?

Félicie.

N'allons pas ſi vîte ; elle a quelque choſe de grave qui m'arrête.

La Modeſtie.

Elle vous plaît pourtant.

Félicie.

Oui, je l'avoue.

Digitized by Google

La Modeſtie.

Allons donc, je crois qu'elle nous attend; elle paroît faire les avances.

Félicie.

J'aurois bien voulu voir ce qui ſe paſſe de l'autre côté.

SCENE V.

Félicie, la Modeſtie, Diane, Lucidor au fond du Théâtre.

Félicie.

Mais voici bien autre choſe: regardez à votre tour, & voyez à gauche ce beau jeune homme qui vient de paroître accompagné de ces jolis chaſſeurs, & qui nous ſalue; il ne nous épargne pas non plus les avances.

La Modeſtie.

Ne le regardons point, il m'inquiete; allons plutôt à cette Dame.

Félicie.

Attendez.

La Modeſtie.

Elle avance.

Diane.

Voulez-vous bien que j'approche, mon aimable fille? peut-être ne connoiſſez-vous pas ces lieux, & vous voyez l'envie que

j'ai de vous y ſervir. Ne me refuſez pas d'entrer chez moi ; je chéris la vertu, & vous y ſerez en ſûreté.

Félicie la ſaluant.

Je vous rends grace, Madame, & je verrai.

Diane.

Eh ! pourquoi voir ? Votre jeuneſſe & vos charmes vous expoſent ici : n'héſitez point ; croyez-moi, ſuivez le conſeil que je vous donne.

Ici le jeune homme la regarde, lui ſourit & la ſalue, elle lui rend le ſalut.

Diane.

Voici un jeune homme qui vous diſtrait, & qui pourtant mérite bien moins votre attention que moi.

Félicie.

J'en fais beaucoup à ce que vous me dites ; mais cela ne me diſpenſe pas de le ſaluer, puiſqu'il me ſalue.

Lucidor lui fait encore des révérences, & elle les rend.

Diane.

Encore des révérences.

Félicie.

Vous voyez bien qu'il continue les ſiennes.

La Modeſtie, à Diane.

Emmenez-la, Madame, avant qu'il nous aborde.

Félicie.

Mais vous voulez donc que je ſois malhonnête.

Lucidor approchant.

Beauté céleſte, je regne dans ces cantons; j'oſe aſſûrer qu'ils ſont les plus rians: daignez les honorer de votre préſence.

Félicie.

Je ſerois volontiers de cet avis-là, l'aſpect m'en plaît beaucoup.

Diane la prenant par la main.

Commencez par les lieux que j'habite; plus d'irréſolution: venez.

Lucidor la prenant par l'autre main.

Quoi! l'on vous entraîne, & vous me rejettez!

Félicie.

Non, je vous l'avoue, il n'y a rien d'égal à l'embarras où vous me mettez tous deux; car je ne ſçaurois prendre l'un que je ne laiſſe l'autre, & le moyen d'être partout.

La Modeſtie.

Trop foible Félicie.

Félicie à la Modeſtie.

Oh vraiment ! je ſçais bien que vous n'y feriez pas tant de façons ; vous en parlez bien à votre aiſe.

Lucidor.

Vous me haïſſez donc ?

Félicie.

Autre injuſtice.

Diane.

Je ſuis ſûre qu'il vous en coûte pour me réſiſter, & que votre cœur me regrette.

Félicie.

Eh ! mais ſans doute ; mais mon cœur ne ſçait ce qu'il veut : voilà ce que c'eſt, il ne choiſit point ; tenez, il vous voudroit tous deux : voyez, n'y auroit-il pas moyen de vous accorder ?

Diane.

Non, Félicie, cela ne ſe peut pas.

Lucidor.

Pour moi, j'y conſens : que Madame vous ſuive où je vais vous mener, je ne l'en empêche pas ; ma douceur & ma bonne foi me rendent de meilleure compoſition qu'elle.

Félicie.

Eh bien ! voilà un accommodement qui

me paroît très-raiſonnable, par exemple; ne nous quittons point, allons enſemble.

La Modeſtie, bas à Félicie.

Ah! le fourbe!

Félicie, à part les premiers mots.

Vous en jugez mal, il n'a point cet air là. Allons, Madame, ayez cette complaiſance-là pour moi, qui vous aime: conſiderez que je ſuis une jeune perſonne à qui l'âge donne une petite curioſité pardonnable & ſans conſéquence: je vous en prie, ne me refuſez pas.

Diane.

Non, Félicie, vous ne ſçavez pas ce que vous demandez; ſon commerce & le mien ſont incompatibles; & quand je vous ſuivrois, j'aurois beau vous donner mes conſeils, ils vous ſeroient inutiles.

Lucidor.

Mille plaiſirs innocens vous attendent où nous allons.

Félicie.

Pour innocens, j'en ſuis perſuadée; il ſeroit inutile de m'en propoſer d'autres.

Diane.

Il vous dit qu'ils ſont innocens; mais ils ceſſent bientôt de l'être.

Félicie.

Tantpis pour eux ; ſauf à les laiſſer-là quand ils ne le feront plus.

Diane.

Je vous en promets, moi, de plus ſatisfaiſans, quand vous les aurez un peu goûtés, des plaiſirs qui vont au profit de la vertu même.

Félicie.

Je n'en doute pas un inſtant, j'en ai la meilleure opinion du monde aſſurément, & je les aime d'avance : je vous le dis de tout mon cœur. Mais prenons toujours ceux-ci qui ſe préſentent, & qui ſont permis ; voyons ce que c'eſt, & puis nous irons aux vôtres : eſt-ce que j'y renonce ?

Diane.

Ils vous ôteront le goût des miens.

La Modeſtie.

Pour moi, je ne veux pas des ſiens ; prenez-y garde.

Félicie.

Oh ! je ſçais toujours votre avis à vous, ſans que vous le diſiez.

Lucidor.

Quel ridicule entêtement ! je n'ai que vos bontés pour reſſource.

Digitized by Google

Diane.

Pour la derniere fois ; ſuivez-moi, ma fille.

Félicie.

Tenez, vous parlerai-je franchement ? cette rigueur-là n'eſt point du tout perſuaſive, point du tout : auſtérité ſuperflue que tout cela ; l'excès n'eſt point une ſageſſe, & je ſçais me conduire.

Diane.

Vous le préferez donc ? Adieu.

Félicie impatiemment.

Ahi.

Lucidor à genoux.

Au nom de tant de charmes, ne vous rendez point ; ſongez qu'il ne s'agit que d'une bagatelle.

Félicie à Lucidor.

Oui ; mais levez-vous donc, ne faites rien qui lui donne raiſon.

La Modeſtie.

Cette Dame s'en va.

Lucidor.

Laiſſez-la aller, vous la rejoindrez.

Diane.

Adieu, trop imprudente Félicie.

Félicie.

Bon, imprudente ! je ne vous dis pas adieu, moi ; j'irai vous retrouver.

Diane.

Je ne l'eſpere pas.

Félicie.

Et moi, je le ſçais bien ; vous le verrez.

La Modeſtie.

Que vous m'allarmez ! elle eſt partie ; il ne vous reſte plus que moi, Félicie, & peut-être nous ſéparerons-nous auſſi.

SCENE VI.

La Modeſtie, Félicie, Lucidor.

Félicie.

A qui en avez-vous, à qui en a-t'elle ? Dites-moi donc le crime que j'ai fait, car je l'ignore ? De quoi s'eſt-elle fâchée ? de quoi l'êtes-vous ? ou cela va-t'il ?

Lucidor.

Si le plaiſir qu'on ſent à vous voir la chagrine, ſa peine eſt ſans remede, Félicie : mais n'y ſongez plus, nous nous paſſerons bien d'elle.

Félicie.

Il eſt pourtant vrai que ſans vous, je l'aurois ſuivie, Seigneur.

Digitized by Google

Lucidor.

Vous repentez-vous déja d'avoir bien voulu demeurer ? Que nous ſommes différens l'un de l'autre ! je ferois ma félicité d'être toujours avec vous : oui, Félicie, vous êtes les délices & de mes yeux & de mon cœur.

Félicie.

A merveille, voilà un langage qui vient fort à propos : courage, ſi vous continuez ſur ce ton-là, je pourrai bien avoir tort d'être ici.

Lucidor.

Eh ! qui pourroit condamner les ſentimens que j'exprime? jamais l'amour offrit-il d'objet auſſi charmant que vous l'êtes ? Vos regards me pénetrent, ils ſont des traits de flamme.

Félicie impatiente.

Je vous dis que ces flammes-là vont encore effaroucher ma compagne.

La Modeſtie paroît ſombre.

Lucidor.

Eh ! quel autre diſcours voulez-vous que je vous tienne ? vous ne m'inſpirez que des tranſports, & je vous en parle ; vous me raviſſez, & je m'écrie ; vous m'embraſez du plus tendre & du plus invincible

de tous les amours, & je ſoupire.

Félicie.

Ha ! que j'ai mal fait de reſter.

Lucidor.

O ciel, quel diſcours !

La Modeſtie.

Vous voyez ce qui en eſt.

Félicie à la Modeſtie.

Au moins, ne me quittez pas.

La Modeſtie.

Il eſt encore temps de vous retirer.

Félicie.

Oh ! toujours temps ! auſſi n'y manquerai-je pas, s'il continue : ah !

Lucidor.

De grace, adorable Félicie ; expliquez-moi ce ſoupir : à qui s'adreſſe-t'il ? que ſignifie-t'il ?

Félicie.

Il ſignifie que je vais m'en retourner, & que vous n'êtes pas raiſonnable.

La Modeſtie.

Allons donc, ſauvez-vous.

Lucidor.

Non, vous ne vous en retournerez pas ſi-tôt ; vous n'aurez pas la cruauté de me déchirer le cœur.

Digitized by Google

Félicie.

En un mot, je ne veux pas que vous m'aimiez.

Lucidor.

Donnez-moi donc la force de faire l'impoſſible.

Félicie.

L'impoſſible, & toujours des expreſſions tendres. Eh bien! ſi vous m'aimez, ne me le dites point.

Lucidor.

En quel endroit de la terre irez-vous où l'on ne vous le diſe pas?

Félicie à la Modeſtie.

Je n'ai point de replique à cela; mais je vous défie de me rien reprocher, car je me défends bien.

Lucidor.

Content de vous voir, de vous aimer, je ne vous demande que de ſouffrir mes reſpects & ma tendreſſe.

Félicie à la Modeſtie.

Cela ne prend rien ſur mon cœur; ainſi ne vous inquiétez pas, ce ne ſera rien.

La Modeſtie.

Son reſpect vous trompe & vous ſéduit.

Digitized by Google

Lucidor à la Modeſtie.

Vous, qui l'accompagnez, d'où vient que vous vous déclarez mon ennemie ?

La Modeſtie.

C'eſt que je ſuis l'amie de la vertu.

Lucidor, en baiſant la main de Félicie.

Et moi, je ſuis l'adorateur de la ſienne.

La Modeſtie à Félicie.

Et vous voyez qu'il l'attaque en l'adorant. *Elle fait ſemblant de partir.*

Je n'y tiens point non plus, Félicie.

Félicie courant après elle.

Arrêtez, Modeſtie : Seigneur, je vous déclare que je ne veux point la perdre.

Lucidor.

Elle devroit avoir nom Férocité, & non pas Modeſtie.

Il va à elle.

Revenez, Madame, revenez ; je ne dirai plus rien qui vous déplaiſe, & je me tairai. Mais pendant mon ſilence, Félicie, permettez à ces jeunes Chaſſeurs que vous voyez épars, de vous marquer à leur tour la joie qu'ils ont de vous avoir rencontrée ; ils me divertiſſent quelquefois moi-même par leurs danſes & par leurs chants ; ſouffrez qu'ils eſſayent de vous

Digitized by Google

amuſer. La muſique & la danſe ne doivent effrayer perſonne.

A Félicie bas.

Qu'elle eſt revêche & bourrue !

Félicie tout bas auſſi.

C'eſt ma Compagne.

Lucidor.

Aſſeyons-nous, & écoutons.

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, Troupe de Chaſſeurs.

Les Inſtrumens préludent : on danſe.

AIR.

Un Chaſſeur.

Amis, laiſſons en paix les Hôtes de ces bois :
La Beauté que je vois
Doit nous fixer ſous cet ombrage.
Venez, venez, ſuivez mes pas :
Par un juſte & fidèle hommage
Méritons le bonheur d'admirer tant d'appas.

Lucidor.

Vous intéreſſez tous les cœurs, Félicie.

Félicie.

N'interrompez point.

On danſe encore.

Lucidor enſuite dit :

Ils n'auront pas ſeuls l'honneur de vous amuſer, & je prétends y avoir part.

Il chante un Menuet.

De vos beaux yeux le charme inévitable
Me fait brûler de la plus vive ardeur :
Plus que Diane redoutable,
Sans fleche ni carquois, vous tirez droit au cœur.

Les Chaſſeurs ſe retirent.

SCENE VIII.

Félicie, Lucidor, la Modeſtie.

Félicie.

Toujours de l'amour, vous ne vous corrigez point.

Lucidor.

Et vous, toujours de nouveaux charmes ; ils ne finiſſent point.

Il lui prend la main.

Félicie.

Laiſſez-là ma main, elle n'eſt pas de la converſation.

Lucidor.

Mon cœur voudroit pourtant bien en avoir une avec elle.

Félicie voulant retirer ſa main.

Et moi, je ne veux point.

Digitized by Google

Il baiſe la main.

Eh bien encore ! ne vous l'avois-je pas défendu ? Cela nous brouillera, vous dis-je, cela nous brouillera.

La Modeſtie.

Vous me donnez mon congé, Félicie.

Félicie.

Vous voyez bien que je me fâche, afin qu'il n'y revienne plus : qu'avez-vous à dire ?

Lucidor impatient.

L'inſupportable fille !

Félicie à la Modeſtie.

Il eſt vrai que vous vous ſcandaliſez de trop peu de choſe.

Lucidor avec dépit.

Ma tendreſſe ne vous fatigueroit pas tant ſans elle.

Félicie.

Oh ! ſi votre cœur n'a pas beſoin d'elle ; le mien n'eſt pas de même, entendez-vous.

Lucidor.

Eh ! quel beſoin le vôtre en a-t'il ? dites-moi le moindre mot conſolant ?

Félicie.

Je ſuis bienheureuſe qu'elle me gêne.

Digitized by Google

Lucidor.

Achevez.

Félicie à la Modeſtie, bas.

Si je lui diſois pour m'en défaire que je ſuis un peu ſenſible, le trouveriez-vous mauvais ? il n'en ſera pas plus avancé.

La Modeſtie.

Gardez-vous en bien ; je ne ſoutiendrai pas ce diſcours-là.

Félicie à Lucidor.

Paſſez-vous donc de ma réponſe.

Lucidor.

Si elle s'écartoit un moment, comme elle le pourroit ſans s'éloigner, quel inconvénient y auroit-il ?

Félicie à la Modeſtie.

Ce jeune homme vous impatiente : promenez-vous un inſtant ſans me quitter, je tâcherai d'abréger la converſation.

La Modeſtie.

Hélas ! ſi je m'écarte, je ne reviendrai peut être plus.

Félicie.

Je ne vous propoſe pas de vous en aller, je ne veux pas ſeulement vous perdre de vue, & ce que j'en dis n'eſt que pour vous épargner ſon importunité.

Digitized by Google

La Modeſtie.

Puiſque vous m'y forcez, vous voilà ſeule. *A part.* Je me retire; mais je ne la quitte pas.

SCENE IX.

Lucidor, Félicie.

Lucidor.

Ah! je reſpire.

Félicie.

Et moi, je ſuis honteuſe.

Lucidor.

Non, Félicie, ne troublez point un ſi doux moment par de chagrinantes réflexions; vous voilà libre, & vous m'avez promis de vous expliquer; je vous adore, commencez par me dire que vous le voulez bien.

Félicie.

Oh! pour ce commencement-là, il n'eſt pas difficile: oui, j'y conſens; quand je ne le voudrois pas, il n'en ſeroit ni plus ni moins; ainſi il vaut autant vous le permettre.

Lucidor.

Ce n'eſt pas encore aſſez.

Félicie.

Surtout, reglez vos demandes.

Digitized by Google

Lucidor.

Je n'en ferai que de légitimes ; je vous aime, y répondez-vous ? votre compagne n'y eſt plus.

Félicie.

Oui ; mais j'y ſuis, moi.

Lucidor.

Vous avez trop de bonté pour me tenir ſi long-temps inquiet de mon ſort, & vous ne l'avez éloignée que pour m'en éclaircir.

Félicie.

J'avoue que ſi elle y étoit, je n'oſerois jamais vous dire le plaiſir que j'ai à vous voir.

Lucidor.

Je ſuis donc un peu aimé ?

Félicie.

Preſqu'autant qu'aimable.

Lucidor charmé.

Vous m'aimez !

Félicie.

Je vous aime, & j'avois grande envie de vous le dire : rappellons ma compagne.

Lucidor.

Pas encore.

Félicie.

Comment pas encore ! je vous aime, mais voilà tout.

Digitized by Google

Lucidor.

Attendez ce qui me reſte à vous dire, il n'en ſera que ce que vous voudrez.

Félicie.

Oui, oui, que ce que je voudrai : ej n'ai pourtant fait juſqu'ici que ce que vous avez voulu.

Lucidor.

Ecoutez-moi, charmante Félicie, n'eſt-ce pas toujours à la perſonne qu'on aime qu'il faut ſe marier ?

Félicie.

Qui eſt-ce qui a jamais douté de cela ?

Lucidor.

Et pour qui ſe marie t'on ?

Félicie.

Pour ſoi-même aſſurément.

Lucidor.

On eſt donc à cet égard-là les maîtres de ſa deſtinée.

Félicie.

Avec l'avis de ſes parens pourtant.

Lucidor.

Souvent ces parens, en diſpoſant de nous, ne s'embarraſſent guere de nos cœurs.

Félicie.

Vous avez raiſon.

Digitized by Google

Lucidor.

Trouvez-vous qu'ils ont tort ?

Félicie.

Un très-grand tort.

Lucidor.

M'en croirez-vous ? prévenons celui que nos parens pourroient avoir avec nous. Les miens me chériſſent, & ſeront bientôt appaiſés : aſſurons-nous d'une union éternelle autant que légitime. On peut nous marier ici, & quand nous ſerons époux, il faudra bien qu'ils y conſentent.

Félicie.

Ah ! vous me faites frémir ; & par bonheur ma compagne n'eſt qu'à deux pas d'ici.

Lucidor.

Quoi ! vous frémiſſez de ſonger que je ſerois votre époux !

Félicie.

Mon époux, Lucidor ! voulez-vous que mon cœur ſoit la dupe de ce mot-là : vous dévriez craindre vous-même de me perſuader. N'eſt-il pas de votre intérêt que je ſois eſtimable ? & l'eſtime que je mérite encore, que deviendroit-elle ? Vous permettre de m'aimer ; vous l'entendre dire, vous aimer moi-même : à la bonne heure,

Digitized by Google

paſſe pour tout cela, s'il y entre de la foibleſſe, elle eſt excuſable : on peut être tendre, & pourtant vertueuſe : mais vous me propoſez d'être inſenſée, d'être extravagante, d'être mépriſable ; oh ! je ſuis fâchée contre vous ; je ne vous reconnois point à ce trait-là.

Lucidor.

Vous parlez de vertu, Félicie, les Dieux me ſont témoins que je ſuis auſſi jaloux de la vôtre que vous-même, & que je ne ſonge qu'à rendre notre ſéparation impoſſible.

Félicie.

Et moi, je vous dis, Lucidor, que c'eſt la rendre immanquable : non, non, n'en parlons plus, je ne me rendrai jamais à cela ; tout ce que je puis faire, c'eſt de vous pardonner de me l'avoir dit.

Lucidor à genoux.

Félicie, vous défiez-vous de moi ? ma probité vous eſt-elle ſuſpecte ? ma douleur & mes larmes n'obtiendront-elles rien ?

Félicie.

Quel malheur que d'aimer ! qu'on me l'avoit bien dit, & que je mérite bien ce qui m'arrive !

Lucidor.

Vous me croyez donc un perfide ?

Digitized by Google

Félicie.

Je ne crois rien, je pleure. Adieu trop imprudente Félicie, me disoit cette Dame en partant : oh ! que cela est vrai.

Lucidor.

Pouvez-vous abandonner notre amour au hazard ?

Félicie.

Se marier de son chef, sans consulter qui que ce soit au monde, sans témoin de ma part ; car je ne connois personne ici : quel mariage !

Lucidor.

Les témoins les plus sacrés, ne sont-ils pas votre cœur & le mien ?

Félicie.

Oh ! pour nos cœurs, ne m'en parlez pas ; je ne m'y fierai plus, ils m'ont trompée tous deux.

Lucidor.

Vous ne voulez donc point m'épouser ?

Félicie.

Dès aujourd'hui, si on le veut, & si on ne l'approuve pas, je l'approuverai, moi.

Lucidor.

Eh ! pensez-vous qu'on vous en laisse la liberté ?

Digitized by Google

Félicie.

Par pitié pour moi, demeurons raiſonnables.

Lucidor.

Je mourrai donc, puiſque vous me condamnez à mourir.

Félicie.

Lucidor, ce mariage-là ne réuſſira pas.

Lucidor.

Notre ſort n'eſt aſſuré que par-là.

Félicie.

Hélas! je ſuis donc ſans ſecours.

Lucidor.

Qui eſt-ce qui s'intéreſſe à vous plus que moi?

Félicie.

Eh bien! puiſqu'il le faut, donnez-moi de grâce un quart-d'heure pour me reſoudre; mon eſprit eſt tout en déſordre, je ne ſçais où je ſuis; laiſſez-moi me reconnoître, n'arrachez rien au trouble où je me ſens, & fiez-vous à mon amour; il aura plus ſoin de vous, que de moi-même.

Lucidor.

Ah! je ſuis perdu; votre compagne reviendra, vous la rappellerez.

Digitized by Google

Félicie.

Non, cher Lucidor; je vous promets de n'avoir à faire qu'à mon cœur, & vous n'aurez que lui pour juge : laiſſez-moi, vous reviendrez me trouver.

Lucidor.

J'obéis; mais ſauvez-moi la vie, voilà tout ce que je puis vous dire.

SCENE X.

Félicie, la Modeſtie *qui paroît & ſe tient loin.*

Félicie ſe croyant ſeule.

Ah! que ſuis-je devenue!

La Modeſtie de loin.

Me voilà, Félicie.

Félicie la regarde triſtement.

La Modeſtie continue.

Ne m'appellez-vous pas?

Félicie.

Je n'en ſçais rien.

La Modeſtie.

Voulez-vous que je vienne?

Félicie.

Je n'en ſçais rien non plus.

Digitized by Google

La modeſtie.

Que vous êtes à plaindre !

Félicie.

Infiniment.

La Modeſtie.

Je vous parle de trop loin : ſi je me rapprochois, vous ſeriez plus forte.

Félicie.

Plus forte : je n'ai pas le courage de vouloir l'être.

La Modeſtie.

Tâchez d'ouvrir les yeux ſur votre état.

Félicie.

Je ne ſçaurois, je ſoupire de mon état, & je l'aime ; de peur d'en ſortir, je ne veux pas le connoître.

La Modeſtie.

Servez-vous de votre raiſon.

Félicie.

Elle me guériroit de mon amour.

La Modeſtie.

Ah ! tant mieux, Félicie.

Félicie.

Et mon amour m'eſt cher.

Digitized by Google

SCENE XI.

Diane *paroît*, la Modeſtie, Félicie.

La Modeſtie.

Voici cette Dame qui vous ſollicitoit tantôt de la ſuivre, & qui paroît : vous vous détournez pour ne la point voir.

Félicie.

Je l'eſtime ; mais je n'ai rien à lui dire, & je crains qu'elle ne me parle.

La Modeſtie à Diane.

Preſſez-la, Madame ; vos diſcours la rameneront peut-être.

Diane.

Non, dès qu'elle ne veut pas de vous, qui devez être ſa plus intime amie, elle n'eſt pas en état de m'entendre.

La Modeſtie.

Cependant elle nous regrette.

Diane.

L'infortunée n'a pas moins réſolu de ſe perdre.

Félicie.

Non, je ne riſque rien : Lucidor eſt plein d'honneur ; il m'aime, je ſens que je ne vivrois pas ſans lui : on me le refuſeroit peut-être, je l'épouſe ; il eſt queſ-

tion

tion d'un mariage qu'il me propoſe avec toute la tendreſſe imaginable, & ſans lequel je ſens que je ne puis être heureuſe : ai-je tort de vouloir l'être.

Diane toujours de loin.

Fille infortunée, croyez-en nos conſeils & nos allarmes. *Appercevant Lucidor* : Fuyez, le voici qui revient ; mais rien ne la touche : adieu, encore une fois, Félicie. *Elles ſe retirent.*

Félicie.

Quelle obſtination ! eſt-ce qu'il eſt défendu dans le monde de faire ſon bonheur ?

SCENE XII.

Lucidor, Félicie.

Lucidor.

Je vous revois donc, délices de mon cœur : eh bien ! le vôtre me rend-t'il juſtice ? en eſt-ce fait ? notre union ſera-t'elle éternelle ? *Il lui prend la main qu'il baiſe.*

Vous pleurez, ce me ſemble ; eſt-ce mon retour qui cauſe vos pleurs ?

Félicie pleurant.

Hélas ! elles me quittent, elles diſparoiſſent toujours à votre aſpect, & je ne ſçais pourquoi.

Lucidor.

Qui! cette ſombre compagne, appellée Modeſtie, cette autre Dame qui déſaprouve que vous veniez dans nos cantons, quand j'offre d'aller avec vous dans les ſiens? & ce ſont deux auſſi revêches, deux auſſi impraticables perſonnes que celles-là, deux ſauvages d'une défiance auſſi ridicule que vous regrettez; ce ſont-elles dont le départ excite vos pleurs, au moment où j'arrive, pénétré de l'amour le plus tendre & le plus inviolable, avec l'eſpérance de l'hymen le plus fortuné qui ſera jamais! Ah ciel! eſt-ce ainſi que vous traitez, que vous recevez un Amant qui vous adore, un époux qui va faire ſa félicité de la vôtre, & qui ne veut reſpirer que par vous & pour vous? Allons, Félicie, n'héſitez plus: venez, tout eſt prêt pour nous unir, la chaîne du plaiſir & du bonheur nous attend.

Une ſymphonie douce commence ici.

Venez me donner une main chérie, que je ne puis toucher ſans raviſſement.

Félicie.

De grace, Lucidor, du moins rappellons-les, & qu'elles nous ſuivent.

Digitized by Google

Lucidor.

Eh ! de qui me parlez-vous encore ?

Félicie.

Hélas ! de ma Compagne, & de l'autre Dame.

Lucidor.

Elles haïſſent notre amour, vous ne lignorez pas ; venez, vous dis-je ; votre injuſte réſiſtance me déſeſpere : partons.

Il l'entraîne un peu.

Félicie.

Oh ciel ! vous m'entraînez, où ſuis-je, que vais-je devenir ; mon trouble, leur abſence, & mon amour m'épouvantent : rappellons-les, qu'elles reviennent.

Elle crie haut.

Ah ! chere Modeſtie ! chere Compagne : où êtes-vous, où ſont-elles ?

Alors la Modeſtie, Diane, & la Fée reparoiſſent.

SCENE XIII.

Tous les Acteurs précédens.

La Fée.

Amant dangereux & trompeur, ennemi de la vertu, perfides impreſſions de l'Amour, effacez-vous de ſon cœur, & diſparoiſſez.

Lucidor fuit, la ſymphonie finit, la Modeſtie, la Vertu & la Fée vont à Félicie qui tombe dans leurs bras, & qui à la fin ouvrant les yeux, embraſſe la Fée, careſſe la Modeſtie & Diane, & dit à la Fée :

Ah Madame ! ah ma protectrice ! que je vous ai d'obligation ! vous me pardonnez-donc ? je vous retrouve ; que je ſuis heureuſe, & qu'il eſt doux de me revoir entre vos bras !

La Fée.

Félicie, vous êtes inſtruite : je ne vous ai pas perdue de vue, & vous avez mérité notre ſecours, dès que vous avez eu la force de l'implorer.

VERS

De Madame de la T....

SANS courroux, ſans légéreté,
J'etouffe une importune flamme ;
Daphnis, l'aimable liberté,
Reprend tous ſes droits ſur mon ame.
D'un ſentiment trop délicat
Mon courage s'eſt rendu maître :
Laſſe de te trouver ingrat,
Je te force à ceſſer de l'être,

Ne crains rien d'un amour ſi long-temps outragé ;
En expirant il s'eſt vangé.
Mon cœur énorgueilli d'avoir briſé ſa chaîne,
Ne peut plus être tourmenté,
Ni par le ſentiment du mépris affecté,
Ni par les fureurs de la haine.
Non, je ne rougis plus d'avoir ſuivi ta loi,
Mon changement a banni mes ſcrupules :
La raiſon me fait voir, en me rendant à moi,
Que les feux inſenſés dont j'ai brûlé pour toi,
M'ont ſauvé d'autres ridicules.
Sur ma foibleſſe enfin, ma gloire a prévalu :
Dans le calme qui m'eſt rendu
Je trouve le bonheur ſuprême :
Il eſt plus grand d'avoir vaincu
Mon penchant, que ta froideur même.

VERS

De M. de Relongue-de la Louptiere, à M. Durey d'Harnoncourt, ſur le Prix d'Eloquence qu'il a remporté à Beſançon, dont le ſujet étoit : Les Dangers de la louange prématurée & exceſſive.

Des froideurs de Plutus le Parnaſſe ſe vange ;
En couronnant ton goût dans de ſçavans combats,
Pour avoir ſçu fixer l'écueil de la louange,
Combien n'en mérites-tu pas !

Digitized by Google

LES AMOURS.

L'AMOUR eſt le premier des Dieux. Produit par Zéphyr, mais plus puiſſant que lui, il dirigea ſa légéreté; il fertiliſa la terre dont il avoit reçu l'être, & le cahos fut anéanti.

Son feu créateur a peuplé le ciel. Divinités reſpectables, vous fûtes un jeu de l'Amour, & vous avez augmenté ſon empire en le partageant avec lui : ſon ſouffle anima l'univers, & les hommes furent heureux.

Telle eſt, aimable Léontium, l'époque du ſiecle d'or, ſi regretté & ſi peu connu.

Les cœurs unis par l'attrait de la vertu & par les charmes de la tendreſſe, ne ſe ſéparoient pas l'un de l'autre : chacun éprouvoit le plaiſir, & il le trouvoit un bien. L'innocence éloignoit alors la ſatiété qui eſt compagne du répentir ; c'étoit l'ouvrage de l'Amour : il embellit tout ce qui l'environne, & ce preſtige ſéducteur n'eſt que le premier de ſes bienfaits.

L'orgueil & les querelles des Dieux le rappellerent dans l'Olympe. La nature commença de languir, & ce terrible effet de ſon abſence apprit aux hommes qu'ils

Digitized by Google

étoient à la veille d'éprouver les plus grands maux. Bientôt les traits de lumiere qu'il avoit gravé en eux comme le gage de ſa protection, s'obcurcirent tout-à-fait : l'eſprit dépravé raffina la volupté, (ce fut ceſſer d'en jouir), & l'égarement conduiſit au vice par les routes obliques de l'inconſéquence.

L'Amour effrayé de ces déſordres, revint pour déſabuſer le monde, & il y fut méconnu. Touché de tant d'excès, il s'attendrit ; c'eſt le ſeul ſentiment triſte dont les Dieux ſoient ſuſceptibles : mais le ſoin preſſant de ſa vangeance étouffa ſa pitié. Race ingrate, dit-il, je t'abandonne, puiſque tu m'y contrains ; & pour rendre ton châtiment durable, je te livre à l'erreur que tu as oſé me préférer.

En achevant ces paroles, il embraſa avec ſon flambeau l'Autel ſur lequel il recevoit les offrandes des Bergers, (chacun l'étoit alors,) & d'un vol léger, il diſparut au milieu d'un nuage qui couvrit ſa fuite. On n'en fut pas ému, & cette inſenſibilité devint le plus terrible ſigne de ſa colere. L'air chargé d'influences malignes exhala d'abord un venin contagieux, & les mœurs ſe corrompirent ſans reſſource.

A meſure que les générations ſe ſuccéderent, cet événement ceſſa d'être auſſi

préſent ; mais on ne l'oublia point, & il en reſta une idée confuſe que la tradition avoit conſervée d'âge en âge.

Ce fatal ſouvenir a coûté trop de bonheur pour que je le rappelle ſans effroi. Les hommes pervertis ſe livrerent à leurs penchans. Le goût, l'habitude, & ſurtout l'exemple plus dangereux que l'un & l'autre, autoriſoient leurs travers ; mais ils n'étoient pas encore parvenus à étouffer une inquiétude ſecrete qui les agitoit vivement.

L'hiſtoire du regne paiſible & fortuné de l'Amour dont ils avoient été inſtruits par leurs peres, les éclairoit ſur la félicité dont ils étoient déchus, & ils comprirent même à leurs remords que ce Dieu ne les avoit pas abandonnés ſans retour. Dans cette perſuaſion, ils oſerent eſpérer de fléchir ſon courroux, & s'efforcerent de découvrir le lieu de ſa retraite pour le ramener parmi eux.

Occupé de ce ſouci, leur eſpérance anima leurs recherches. Ils trouverent enfin dans les forêts de la profane Idalie, un enfant à peu près ſemblable au Dieu qu'ils vouloient appaiſer. Fruit coupable de l'adultere de Mars & de Vénus, les Graces avoient formé ſa perſonne : perfide & volage comme elles, il paroiſſoit rem-

Digitized by Google

pli de candeur & d'ingénuité, vertus aimables, qui peut-être ſont moins encore l'appanage que l'ornement de l'enfance, & il cachoit ſous les charmes ſéduiſans de la beauté, les fureurs du Dieu ſanguinaire qui lui avoit donné la vie.

Des aîles de pourpre & d'azur lui couvroient les épaules, & il portoit dans les mains un arc de frêne & des fléches de cyprès, avec leſquelles il pourſuivoit les animaux de la contrée, comme pour s'exercer dans l'art de nuire.

Les hommes, trompés par ſes careſſes & par ſon dangereux ſourire, lui adreſſerent leurs hommages, & dès-lors des Temples ſans nombre élevés à ſa gloire, conſacrerent l'erreur commune.

Ennuyé de ſes armes ruſtiques, il leur ſubſtitua un arc & un carquois d'or garni de traits empoiſonnés dont les Euménides lui firent préſent, & une torche allumée dans les fournaiſes du Tartare.

C'eſt ſous cet appareil qu'il parcourut ſucceſſivement le monde, pour en recevoir les adorations, répandant partout un feu cruel qui rendoit ſes bleſſures incurables.

Aveugles humains, tant de perverſité auroit dû vous faire appercevoir de votre mépriſe; car les Dieux ne ſont ni cruels, ni biſarres.

La puiſſance du fils de Vénus, l'abus même qu'il en fit, étendirent ſon culte, parce qu'on a dans tous les temps idolâtré le pouvoir, & l'univers étonné ſe ſoumit à tous ſes caprices. Delà tant d'engagemens que rien ne peut rompre, tant de paſſions honteuſes & infortunées, ivreſſe funeſte qui tyranniſe tour à tour le cœur par la volupté qu'elle lui promet, ou par des plaiſirs qui le fatiguent : elle le promene ſans ceſſe d'idée en idée, pour l'empêcher d'être heureux.

En vain l'Amour gémit du délire qui agitoit le monde; la folie & la prévention aſſurerent le triomphe de ſon Rival, & à peine ſur la terre entiere reſta-t'il quelques eſprits raiſonnables qui euſſent réſiſté à la ſéduction.

L'Amour ſe hâta de récompenſer la fidélité de ceux-ci. Il répandit dans leur ſein ces flammes vives que la ſympathie entretient & perpétue, & que le dégoût n'étouffe jamais : il réſerva pour eux ces tranſports inconnus au vulgaire, ces égaremens délicieux où l'ame abſorbée dans la poſſeſſion d'elle-même, jouit de ſon propre anéantiſſement, & ne deſire rien au-delà.

Ainſi des faveurs qui auroient été communes à l'univers, s'il eût été digne d'elles,

Digitized by Google

ſont devenues par l'équité des Dieux le partage de peu de mortels.

Voilà le prix que l'Amour deſtine à ſes vrais Adorateurs. Moins empreſſé d'en augmenter le nombre, que jaloux de les conſerver & de prévenir leur inconſtance, il a établi ſon ſanctuaire dans les cœurs ſenſibles & vertueux. Il doit être dans le vôtre, aimable Léontium, & vous le trouverez ſûrement dans le mien; mais ne le cherchez pas ailleurs: l'Amour ſe dérobe aux pourſuites, il fuiroit devant vous, & une légéreté inquiete ſeroit la peine de votre curioſité.

Chériſſons enſemble les bienfaits de la Divinité qui nous protege: ils ſont inaltérables comme elle, & nous les mériterons toujours ſi nous ſçavons en bien uſer.

A. GAMPON, Crieur public de la Ville de Montelimard, le 16 Novembre 1756.

LE LIVRE DE LA RAISON,

FABLE.

LORSQUE le Ciel, prodigue en ſes préſens,
Combla de biens tant d'êtres différens,
Cher entr'eux tous à la bonté ſuprême,
De Jupiter, l'homme reçut, dit-on,

Un Livre écrit par Minerve elle-même,
Ayant pour titre, la Raiſon.
Ce Livre ouvert aux yeux de tous les âges,
Les devoit tous conduire à la vertu.
Mais d'aucun d'eux il ne fut entendu,
Quoiqu'il contînt les leçons les plus ſages.
L'enfance y vit des mots & rien de plus;
La jeuneſſe, beaucoup d'abus,
Des paſſions, des goûts volages;
L'âge ſuivant, des regrets ſuperflus,
Et la vieilleſſe en déchira les pages.

J. L. AUBERT.

LETTRE

A L'AUTEUR DU MERCURE.

MONSIEUR, je vous envoie un fatras de bagatelles poétiques, fruit de quarante ou cinquante demi-heures, priſes à l'avanture ſur toute une année. De grace, ne les noyez pas toutes à la fois dans un ſeul Mercure; vous me ruineriez ici de réputation: on s'imagineroit que j'aurois perdu la tête, & ſi notre Prélat ne penſoit auſſi différemment du vulgaire, qu'il en eſt diſtingué par l'éminence de ſa place, je craindrois qu'on ne lâchât contre moi un bel & bon interdit: mais heureuſement encore on ne me connoît pas.

Digitized by Google

Ici, Monſieur, où l'on croit
Qu'un ſage Curé n'a droit
De chanter qu'à la Préface,
Si l'on ſçavoit qu'au Parnaſſe
Je concerte quelquefois,
De tous les coins de nos bois,
On crieroit à l'hérétique :
On veut, je ne ſçais pourquoi,
Que le jargon poétique
Soit, ainſi que la phyſique,
L'indice ſûr d'une foi
Douteuſe & problématique.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Aux Amognes en Nivernois, le 29 Décembre 1756.

Nous allons mettre ici deux Pieces de cet aimable Curé de campagne, qui mérite par ſon eſprit & par ſon talent d'habiter la Capitale. La premiere eſt en vers, & la ſeconde eſt mêlée de vers & de proſe. Nous donnerons les autres ſucceſſivement.

VERS à Lindor.

Au Pinde, cette matinée,
D'un air inquiet, je rêvois,
Sage Lindor, aux vœux que je devois
Former pour vous dans la prochaine année.

Digitized by Google

Une Muſe qui, d'un boſquet
D'un œil attentif remarquoit
Ma contenance embarraſſée,
S'approche; & tout à coup démêlant ma penſée:
Je n'oſe condamner, dit-elle, ton projet;
Mais l'exécution m'en paroît mal-aiſée:
Car que peut-on aux Dieux demander pour Lindor?
Des jours longs & ſereins? ſa ſage tempérance
Lui prépare ceux de Neſtor,
Dont il a déja la prudence.
De grands revenus? belle avance!
Il auroit le ſoin du tréſor,
Et les pauvres la jouiſſance.
Un plus haut rang? content du ſien,
Il y goûte une paix profonde:
La plus belle place du monde
Eſt celle où l'on n'aſpire à rien.
Toi donc, qui par amour & par reconnoiſſance,
Prends au ſort de Lindor un ſi vif intérêt:
De vœux, crois moi, ſupprime la dépenſe,
S'il eſt au monde un heureux, Lindor l'eſt.

LETTRE en proſe & en vers d'un Curé de Campagne à un Chanoine.

MONSIEUR, dans la Lettre obligeante que vous m'avez fait l'honneur de m'écri-

re, j'ai cru démêler à travers toute la politeſſe dont elle eſt aſſaiſonnée, qu'intérieurement vous n'approuvez pas.

Qu'épris par fois de l'ardeur poétique,
J'oſe aller au ſacré vallon
Mêler ma voix foible & ruſtique,
Aux doux accens des Cignes d'Apollon.

Convenez-en, Monſieur, vous trouvez ſingulier, même un peu ridicule, qu'un méchant Curé de Campagne, condamné par état à vieillir dans l'ignorance & la ruſticité, s'amuſe vainement à rechercher ſes expreſſions, à cadencer ſes phraſes; en un mot à parler, comme on dit, la langue brillante des Dieux.

Dans un miſérable village,
Où, pour apprivoiſer quatre ou cinq cens Ruſtauds,
Hommes par les traits du viſage,
Mais par l'eſprit vrais animaux:
La ſeule eſpece de langage,
Dont il faut être inſtruit & ſçavoir faire uſage,
Eſt le patois affreux que cette gent ſauvage
Parle à ſes bœufs, à ſes chevaux.

Paſſe encore, direz-vous, pour un Curé de Ville: c'eſt à lui qu'il ne doit pas être moins permis de ſoigner ſon ſtyle que ſa

figure, & cela pour de bonnes raiſons tirées de la circonſtance du temps, des lieux & des perſonnes. Un Curé de Ville poli, leſte, brillant, même un peu recherché dans ſa façon de ſe mettre, comme dans ſa façon de parler, uſe de ſon privilege; il n'y a pas là le petit mot à dire : mais un Curé de Village élégant, diſert, ami des Muſes, oh ! cela n'eſt pas tolérable ; c'eſt réaliſer en quelque ſorte le conte impertinent d'Apollon, Gardien des troupeaux d'Admete.

C'eſt tout comme s'il alloit
Accoutré d'une rotonde (1)
D'un beau damas violet,
Avec un petit collet
Du plus joli goût du monde;
Des cheveux ſentans l'œillet;
De quinze pas à la ronde,
Taillés & rangés, Dieu ſçait,
Viſiter à ſon chevet
Quelque pauvre Moribonde.

(1) *Eſpece de collerette en forme de mantelet, à l'uſage des jeunes Eccléſiaſtiques de ville. Cette commode invention leur ſert, diſent-ils, à garantir le collet de leur ſoutanne de l'inondation des graiſſes odorifférantes, & de la poudre de ſenteur dont ils ſont obligés, par état, de parfumer leur chevelure. C'eſt pour cela qu'ils n'en portent que de ſoie ; cette étoffe, par le moyen des filamens cotonneux, étant plus propre qu'une autre à retenir le torrent. Note*

Vous voyez que je n'en épargne pas le Rimeur campagnard, & qu'en interprétant ou devinant votre penſée, il s'en faut beaucoup que je ne cherche à lui donner un tour favorable : mais pour entrer tout de ſuite en matiere, j'ai trop à cœur de conſerver votre eſtime, & même d'obtenir votre approbation ſur un léger amuſement, auquel je ne me prête que par de très-courts intervalles, pour ne pas eſſayer ici de vous en juſtifier, ſinon l'utilité, du moins l'innocence. Si vous croyez

Que l'on ne peut avoir quelque goût pour les vers,
Sans négliger bientôt un travail plus utile ;
Que, ſans ceſſe égaré dans le vuide des airs,
Jouet perpétuel d'un délyre futile,
Il n'eſt point de devoir preſſant,
Point d'engagement légitime,
Qu'un eſprit poſſédé du démon de la rime,
Ne ſacrifie à ſon penchant ;
Que de Poëte à Satyrique,
Pour peu qu'on ait l'ame peu pacifique,
Le trajet eſt court & gliſſant ;
Qu'un rimeur, en un mot, pour parler ſans emblême,
Souvent n'eſt qu'un fou qui, penſant
Que l'art des vers eſt l'art ſuprême,

un peu longue, mais néceſſaire, pour ſauver nos jolis Confreres du reproche de mondanité.

Croit que tout l'univers, plein d'un reſpect extrême
Pour ſa perſonne & ſes talens,
Doit l'honorer comme l'arbitre même
Et le modele du bon ſens.

Si vous croyez cela, Monſieur, vous êtes excuſable d'être ſi fort prévenu contre les vers : mais cette prévention n'eſt que l'effet d'une erreur, dont il eſt facile de vous détromper. Les excès que vous mettez ſur le compte de la poéſie, ne ſont proprement que ceux des perſonnes qui la cultivent, & dont elle ne peut changer les mauvaiſes diſpoſitions. Regardez donc, ſi vous voulez, les Poëtes fainéans, orgueilleux ou médiſans, avec tout le mépris qui leur eſt dû. Je ſerai de moitié avec vous ; mais gardez-vous bien de croire que c'eſt leur commerce avec les Muſes qui les rend tels.

Celle dont je ſuis les loix,
Simple, timide, ingénue,
Parmi les Nymphes des bois,
Vit iſolée, inconnue.
Voyez Aſſiſe au bord d'un clair ruiſſeau,
Une Bergere innocente & craintive,
Tandis que ſon cher troupeau
Erre le long de la rive ;

Digitized by Google

Tout en tournant ſon fuſeau,
Elle unit ſa voix naïve
Au doux murmure de l'eau.
Gloire, honneur, rien ne la tente;
L'unique attrait qui l'enchante,
Eſt d'égayer ſes travaux;
Trop ſatisfaite & contente,
Si par hazard les oiſeaux,
Gaſouillant ce qu'elle chante,
Le vont redire aux échos.
Telle eſt la Muſe qui m'inſpire:
Loin des humains, dans un antre écarté,
Sur les arts ſeuls exerçant ſon empire,
Et ſur tout autre objet exacte à s'interdire
Tout eſprit, tout regard de curioſité,
Elle n'a ni la faculté,
Ni l'art, ni le goût de médire.
Si quelquefois dans ſon loiſir,
Elle fait raiſonner une ſimple muſette,
Libre d'ambition, le but de ſon deſir
Eſt d'écarter l'ennui de ſa retraite,
Et d'y retenir le plaiſir.

A la campagne les jours ſont ordinairement de beaucoup plus longs qu'à la ville. Ici mille bagatelles différentes ſe ſuccedent pour remplir l'intervalle, ou même quelquefois dans un beſoin pour tenir la place des occupations ſérieuſes. Là ce n'eſt pas la même choſe, du moins dans une cam-

Digitized by Google

pagne comme celle-ci : point, ou preſque point d'objets de diſtraction, & quoiqu'on faſſe, il reſte toujours je ne ſçais combien de moment ſuperflus qu'on ne ſçauroit remplir. A quoi voulez-vous qu'on les employe, M. l'anti-Poëte ?

Au jardin ? je m'y donne aſſez ſouvent carriere ;
Je ſçais *foncer* la bêche & rouler la civiere ;
Mais par des temps contraires & fâcheux,
Un Jardinier n'a rien à faire.
Au jeu ? mais pour jouer, il faut être au moins deux ;
Et dans ce lieu ſauvage & ſolitaire,
Quiconque penſe & trouve ailleurs ſon mieux,
Ne fait pas long-temps ordinaire :
Ainſi que les oiſeaux de race paſſagere,
On arrive au printemps, & d'une aîle légere,
Dès que l'automne approche, on s'enfuit avec eux.
A la pêche ? fort bien ; mais pour toute riviere
Nous n'avons qu'un ruiſſeau bourbeux,
Où les troupeaux, ſans le ſecours des cieux,
Boiroient à peine une ſemaine entiere.
A la chaſſe ? les frais en ſont par trop coûteux :
Le matin, avant la lumiere,
Se lever pour courir au loin ſur la bruiere,
Surprendre un lievre alerte & cauteleux
Retiré ſous une fougere ;
Sur les pas d'un chien vigoureux,

Galopper tout le jour par des ſentiers ſcabreux,
Par une chaleur âpre ou des froids rigoureux;
Pour revenir le ſoir, las, ſanglant & poudreux,
Rapporter au logis un eſtomac plus creux,
Que le fond de ſa gibeciere;
Ce plaiſir, s'il le faut traiter de la maniere,
M'a l'air un peu laborieux.
Or en fait de plaiſirs, je n'en fais pas myſtere;
J'ai l'humeur un peu ménagere,
Et j'incline toujours pour ceux
Qu'on trouve ſous ſa main, & qui ne coûtent guere.

Vous iriez voir, m'allez vous dire, les Seigneurs du voiſinage, & là, ne fût-ce qu'à l'aſpect d'une table abondamment ſervie, votre ennui trouveroit à qui parler. Je conviens qu'il eſt plus d'une maiſon reſpectable autant qu'opulente, ou je pourrois, ou je devrois même tâcher de m'introduire, & dans laquelle peut-être, ſans ſervir d'Agent d'affaires, d'Ecuyer ou de premier Valet de chambre, ſerois-je accueilli avec bonté.

Je ſçais qu'il eſt dans ces contrées
Des Chabannes & des Damas,
Que d'un nom glorieux l'éclat n'éblouit pas,
Et chez qui l'honnête homme a toutes les entrées.
Là ne régna jamais ce principe impoſteur,
Enfanté par l'orgueil, nourri par l'ignorance,

Digitized by Google

Que ſans une haute naiſſance,
Il n'eſt ni ſentimens, ni vertus, ni grandeur.
Là, les talens & la ſageſſe,
Sans ayeux renommés par leurs exploits guerriers,
Donnent droit & rang de nobleſſe,
(1) Les vices ſeuls ſont roturiers.
Là deux Mortelles adorables,
A qui pour leurs vertus dans les temps mémorables,
La Grece eût donné place aux Temples de ſes Dieux,
Par mille talens précieux,
Par un goût fin, un ſens juſte, admirable,
Un caractere égal, invariable,
Une douceur charmante, inimitable,
Des procédés engageans & flatteurs,
Reprennent ſur l'eſprit cet aſcendant aimable,
Que jadis mille attraits leur donnoient ſur les cœurs.

Je ſçais tout cela, Monſieur, & quelque goût que j'aie pour un genre de vie libre & uni, je vous aſſure que perſonne ne ſeroit plus charmé que moi, de fréquenter les grandes maiſons, où le goût des villes ſe trouve réuni à la franchiſe de la campagne : mais il me ſemble que pour y être à ſon aiſe, il faut bien des talens

(1) Ce vers ſe trouve dans la proſe du François à Londres, *le vice ſeul eſt roturier.*

Digitized by Google

que je n'ai pas, & que je déſeſpere d'avoir jamais.

Dans l'humeur certaine ſoupleſſe,
De l'aiſance dans le maintien,
Dans l'eſprit de la gentilleſſe,
Et des graces dans l'entretien.

Comme tout cela me manque juſqu'à un certain point, tout mûrement conſideré, je me contente d'offrir ſécrétement au fond de mon cœur mes hommages & mon encens à qui je les dois; ne ſortant preſque jamais de ma caſe que pour viſiter quelques-uns de mes Confreres: mais on ne ſçauroit toujours ſe voir dans le beſoin. Quand donc l'ennui vient m'aſſaillir dans ma ſolitude, je ne trouve pas d'expédient plus prompt, pour m'en défaire, que de monter au Parnaſſe.

Là, ſous un Ciel tranquille, où jamais des hyvers
On n'éprouva la tyrannie,
Sous un berceau touffu de tilleuls toujours verds,
Placé par la main d'Uranie,
J'entends des chaſtes Sœurs les ſublimes concerts.
Là de mille Chantres divers
La doéte troupe réunie,
De mille oiſeaux les tendres airs,
Portent dans tous les cœurs la joie & l'harmonie,

Là, charmé, ſatisfait, oubliant l'univers ;
Je coule, exempt de ſoins, de regrets & d'envie ;
Flatté du ſeul plaiſir d'entendre de beaux vers,
Les plus doux momens de ma vie.

EPITRE

A MONSIEUR DE BOISSY.

VOTRE modeſtie vous empêchera peut-être de rendre public l'hommage que je rends à vos talens, mais vous me mortifieriez beaucoup ; je me retournerois d'un autre côté, & vous n'y perdriez rien, Monſieur, je vous en aſſure.

Cette menace nous a fait violence, & nous a obligé d'inſérer ici, malgré nous, cette Epître, que l'encens peu mérité qu'on nous y prodigue ne nous auroit pas permis d'employer, ou nous l'aurions du moins reſtreinte à l'éloge que l'Auteur y fait de Mlle Allar avec autant d'élégance que de juſtice ; mais le bien qu'on y dit de nous tient ſi eſſentiellement à celui qu'on y dit d'elle, qu'il n'étoit pas poſſible de retrancher l'un ſans ſupprimer l'autre. Nous prions nos Lecteurs de regarder les louanges qui nous ſont perſonnelles, comme une fiction que le Poëte a jugé à propos de

mêler

mêler à la vérité de celles qu'il a données à cette aimable Danſeuſe pour en faire mieux ſentir le mérite.

O toi ! dont la plume charmante
Brille dans tout ce que tu fais,
Le coloris de tes portraits
A juſte titre nous enchante.
On reconnoît dans tes écrits
Le ſentiment & la délicateſſe,
Et tu mêles avec adreſſe
L'éclat des roſes de Cypris
Avec les lauriers du Permeſſe.
Pour te prouver la vérité
De l'éloge le plus ſincere,
J'aurois, je te l'avoue, un reproche à te faire;
Et tel qu'il eſt, Boiſſy, j'eſpere
Que tu le recevras avec quelque bonté.
De l'émule de Terpſichore
Dans ton livre tu dis quelques mots en paſſant,
Et tu parles légérement
De cet aimable objet que tout Paris adore.
D'où vient ce ſilence étonnant ?
Tes crayons ſont faits pour les graces :
De les peindre à nos yeux, c'étoit là le moment.
Tu ſçais bien que d'Allar elles ſuivent les traces;
Pourroient-elle faire autrement !
Dans ce ballet, où vêtue en ſauvage,
Elle ſemble à regret éviter ſon Amant,

Dans ſes yeux tout Paris a vu le ſentiment,
Et chacun lui rendoit hommage.
Tout étoit peint dans ſes regards ;
L'intérêt, le mépris, l'amour, l'incertitude,
La frayeur & l'inquiétude ;
Pour un Amant banni quelques légers égards,
Sans cependant bleſſer celui qu'elle aime ;
Enfin tout ce que ſent un cœur vraiment épris,
Voilà ce qu'elle a peint à nos yeux attendris,
Et ce que tu devois nous retracer toi-même,
Pour y donner un nouveau prix.

LETTRE

Ecrite de Braine près Soiſſons, par M. J. pour répondre à Madame de.... qui lui avoit marqué qu'elle vivoit avec une perſonne qui ne connoiſſoit pas la définition de l'eſtime, & qui trouvoit ce ſentiment bien foible.

JE ne ſuis point ſurpris, Madame, de vous voir rencontrer des plaiſirs partout : vous les ferez naître, & les fixerez toujours où vous ſerez. On m'a remis votre lettre en arrivant d'une campagne où j'ai été paſſer les ſots & ennuyeux premiers jours de l'an. Je ne vous y voyois pas ; mais comme vous l'avez embellie autrefois, je me ſuis imaginé vous y voir encore. Vous êtes

Digitized by Google

occupée fort agréablement : je le vois & vous en félicite. Je voudrois seulement parmi tous vos plaisirs n'être pas tout à fait oublié. Mes livres, mes coquilles, mes médailles : tout cela, quoique plein de charmes, ne m'empêche pas de songer quelquefois à vous, & si vous voulez que je le dise, assez souvent mal à propos : car il est des momens où l'on voudroit ne pas avoir de distractions. Mais cette extravagante imagination n'est pas toujours d'accord avec les contemplations de l'esprit; & il faut se prêter quelquefois à ses écarts, surtout lorsqu'elle offre des objets agréables. Par exemple, je voudrois bien qu'elle me servît dans ce moment pour répondre à votre question. Vous êtes, me dites-vous, Madame, avec une personne de beaucoup d'esprit, qui ne connoît pas la définition de l'estime, & qui trouve ce sentiment bien foible. Je ne pense pas de même : je le vois dans la nature, & agissant avec force chez les hommes, par l'amour de la gloire, l'éclat d'une action généreuse, & par toutes les qualités qui annoncent une belle ame formée pour toutes les vertus ; & chez les femmes, par la douceur & le charme de leur caractere, le soin de leur réputation, & par toutes ces qualités aimables qui ne dépendent point

de l'ivreſſe des ſens. L'eſtime ne naît point tout d'un coup, c'eſt un ſentiment qui ſe forme peu à peu par la pratique, & un long commerce. Il eſt étranger à l'ame, & s'établit par force dans l'eſprit, ſouvent même par des choſes qui ne plaiſent pas d'abord, mais qui deviennent enſuite d'un prix infini.

L'eſtime eſt toujours réglée par la raiſon, & juſtifiée par un ſentiment intérieur qui fixe tous les autres ſur l'objet eſtimé. Elle n'eſt point ſujette aux déſordres des ſens ni à l'inconſtance des paſſions, comme elle ne peut être non plus enchaînée par leurs charmes ſéducteurs. Un mouvement ſecret l'annonce au fond de l'ame où elle ſe cache, & d'où elle commande à l'eſprit. Le vrai mérite s'attire toujours ſon hommage & ce reſpect de ſentiment qui a tant d'autorité ſur le cœur qui s'efforce en vain de lui cacher ſes défauts. Ce n'eſt d'abord qu'un goût ſimple, dont les progrès lents ne ſe montrent à la raiſon que comme une lueur foible, & long-temps incertaine. Ce goût eſt l'ame de la ſociété : il nous unit les uns aux autres par une approbation mutuelle, qui cependant doit être toujours ſoumiſe à la loi du diſcernement.

L'amour de l'eſtime éleve l'homme, le fait aſpirer aux grandes choſes, & l'excite

Digitized by Google

à s'en rendre digne. Ce même amour le porte auſſi à la pratique des grandes vertus qui ſont toujours le principe des grandes actions.

Mais combien l'eſtime n'augmente-t'elle pas les plaiſirs du ſentiment entre deux perſonnes qu'une heureuſe inclination a unies de ſes plus doux nœuds ? Car qu'eſt-ce qu'un commerce où il n'entre que de l'amour ? On ne plaît pas toujours, & quand le charme & l'illuſion ſont diſſipés, ſuccede un vuide affreux, qu'il eſt bien doux de pouvoir remplir par un ſentiment qui porte toujours avec ſoi l'intérêt le plus ſéduiſant, & qui remplace tous les autres. Ce n'eſt pas aſſez de deſirer & d'obtenir. Quand cette chaleur, cette effervescence du ſang ont rempli tous les deſirs, qu'ils ſont ſatisfaits, que reſte-t'il dans le cœur, ſi l'eſtime ne réchauffe ſes ſentimens? La ſatisfaction d'eſtimer ce qu'on aime, eſt de tous les ſentimens le plus délicat, & celui qui renferme le plus grand bonheur. C'eſt une joie douce & réglée, une joie de raiſon, qui n'eſt jamais troublée par les emportemens de la paſſion. Elle ſe nourrit dans l'ame, & y répand cette lumiere pure que rien ne peut altérer. Le goût ne ſçauroit l'uſer, & elle eſt à elle-même ſon bonheur & ſa jouiſſance. C'eſt toujours le prix du véri-

table mérite qui ne tient à aucune grandeur. Le reſpect froid & ridicule qu'on a pour celle-ci, eſt bien peu de choſe auprès de l'eſtime & de la vénération qu'on a pour ces génies ſupérieurs, ces grands hommes qui n'ont pour but que l'utilité générale & particuliere. Oui, tous les jours on reſpecte beaucoup un grand qu'on n'eſtime point du tout. Ce dernier ſentiment n'eſt ſoumis à aucune loi : il ne ſe commande pas comme le premier, & l'autorité ni la puiſſance ne peuvent l'exiger. J'ajoute encore que tel ou telle qui vous hait prodigieuſement, ne pourra s'empêcher de vous eſtimer, ſi vous êtes eſtimable. En un mot, l'eſtime n'eſt point un ſentiment d'opinion, & qui ſe ſatisfaſſe comme les autres. Elle n'eſt point ſujette aux ſaillies d'un premier goût ou d'un premier penchant. Le temps ſeul & l'examen, fixent ſon choix & déterminent ſes jugemens.

On auroit ſans doute pu mieux vous expliquer, Madame, toutes les différentes ſortes d'eſtime, car il y en a pluſieurs, mais qui partent toutes d'une même ſource. Je me contente de les ſentir, & de vous en faire hommage. Si la perſonne avec laquelle vous vous trouvez, ne les apperçoit pas ; c'eſt une erreur de l'eſprit, ou,

Digitized by Google

j'oſe le dire, un vice du cœur, prévenu de quelque paſſion. Qu'elle s'examine, un peu de reflexion, & peut-être même de ſincérité, diſſipera l'incertitude de ſes ſentimens, & le nuage qui les couvre : car, je le répete, l'eſtime n'eſt point l'ouvrage des ſens ſubjugués ou éblouis. La nature ſeule éclairée par le diſcernement, dicte & conduit ce ſentiment qui ne dépend ni du préjugé, ni de l'opinion.

Je crois, Madame, qu'en voilà aſſez, & que vous êtes auſſi laſſe de lire, que je le ſuis d'écrire. Sçachez-moi, s'il vous plaît, quelque gré de mon obéiſſance, & ne doutez jamais de mon eſtime ni de mon reſpectueux attachement.

Qui parle ſi bien ſur l'Eſtime, en mérite beaucoup.

VERS

A M. le Comte de Maillebois, ſur ſa réception dans l'Ordre du Saint-Eſprit, par M. Lemonnier.

COMTE, tu l'as reçu ce prix de ton mérite,
Ce gage précieux de la faveur des Rois.
Ainſi ce que Louis devoit à tes exploits,
Sa juſtice aujourd'hui l'acquitte.
Pourſuis... il eſt encor un titre plus flatteur

Où doit aſpirer ton courage.
Eh ! qui peut mieux que toi prétendre à cet honneur,
Si pour jouir d'un ſi rare avantage,
Il ne faut qu'avoir en partage
Les talens du Héros, l'eſprit & la valeur !

PORTRAIT DE THÉMIRE.

THÉMIRE plaît par ſa figure, par ſon eſprit & ſon cœur. Je vais tâcher de la peindre avec la vérité qu'exigent de beaux traits qui n'ont beſoin que de la nature.

Thémire eſt jeune, a des yeux vifs & tendres ; ils inſpirent l'amour, lors même qu'ils veulent le défendre. Des ſourcils parfaitement deſſinés en arc les couvrent, ſans trop les ombrer. Son front égal & bien développé, eſt orné d'une chevelure naturelle qui accompagne admirablement ſa tête. Sa bouche eſt agréable, & mille fois heureux l'Amant à qui ſon ſourire enchanteur offre l'eſpoir de lui plaire. Sa voix eſt douce & touchante ; ſon air, ſa phyſionomie annoncent la décence & la nobleſſe. Ses couleurs ne doivent rien à l'art ; la blancheur du lys & le vermeil de la roſe les embelliſſent.

Thémire eſt bien éloignée d'avoir l'eſ-

Digitized by Google

prit d'une petite maîtreſſe. Elle ignore le manege de la coquetterie, qui fait naître chez les autres l'eſpoir du bonheur, & l'étouffe chez ſoi-même. Son eſprit eſt naturel & léger, ſérieux ou enjoué, ſolide ou frivole, ſelon les perſonnes avec qui elle vit. Sa converſation eſt amuſante. Sans affectation de briller, elle porte ſur la folie & la raiſon. Thémire méconnoît le plaiſir malin de médire, plus propre à exercer la ſottiſe que le véritable eſprit.

Thémire eſt d'un commerce aimable, parce qu'elle a le cœur bon. Il eſt né tendre & ſenſible, quelque ſoin qu'elle prenne pour empêcher qu'il ne le paroiſſe. Elle a beaucoup de délicateſſe & de ſentiment. Douce, prévenante, incapable de déſobliger par ces biſarreries qui échappent ſouvent à une jolie femme, elle ne ſe permet jamais les caprices, la tracaſſerie, & toutes les fauſſetés qui ſervent aux femmes à tromper les hommes & à ſe tromper elles-mêmes. Elle eſt vraie, excepté peut-être avec l'Amour qu'elle craint d'avouer, parce qu'elle ſoupçonne ſa ſincérité dans les autres. On obtiendroit d'elle plus aiſément les bienfaits de l'amitié, vertu des cœurs qui ne ſont pas nés médiocres. Le goût du plaiſir regne chez Thémire : cependant la volupté qui lui plaît eſt moins impétueuſe

que délicate. L'ame qui la fait ſentir doit reſſembler à ſes organes. Ici je m'arrête, le pinceau même d'Apelle ne rendroit pas fidélement tous ſes traits. Puiſſe du moins Thémire agréer cet eſſai ! Il part d'une main qui ne peut lui faire un don plus précieux, que d'offrir en quelque ſorte Thémire à elle-même.

RAOULT.

VERS

A M. Capmartin, en lui envoyant deux Bouteilles de vin étranger, le 17 Janvier, jour de ſa Fête.

Depuis le lever de l'Aurore,
J'ai parcouru tous les jardins de Flore ;
Je n'ai trouvé ni roſe, ni jaſmin,
Pour former un bouquet à l'ami Capmartin.
Depuis que le fougueux Borée
En a chaſſé les doux Zéphyrs,
Et que l'enfant de Cythérée
Va pouſſer ailleurs des ſoupirs.
On ne trouve que des épines
Dans ce ſéjour délicieux,
Où jadis tour à tour les Graces enfantines
Formoient l'amuſement des Mortels & des Dieux.

Digitized by Google

Je revenois accablé de triſteſſe,
Lorſque j'ai trouvé ſur mes pas
Un ſecours gracieux que je n'attendois pas.
Le Dieu Bacchus, qui croiroit ſon adreſſe ?
M'a ſauvé par un de ſes traits :
Si l'Amour ſçait charmer, Bacchus a ſes attraits.
Je viens ſervir l'amitié qui te guide,
M'a dit le Dieu qui regne ſur le vin,
Tu cherches un Bouquet de roſe ou de jaſmin ;
Ne ſçais-tu pas qu'un ennemi perfide
Vient tous les ans pour détruire les fleurs ?
Je ſuis le ſeul conſtant dans mes faveurs.
Tiens, reçois de ma main cette liqueur vermeille ;
C'eſt le Bouquet qu'il faut à ton ami,
Et ſouviens-toi que le jus de la treille
Eſt le Bouquet le plus chéri.

ENVOI.

Ne trouvant pas des fleurs pour le jour de ta Fête,
Aimable ami, d'un tel malheur
Je ſentois mon ame inquiete.
Des mains de l'amitié reçois cette liqueur :
C'eſt un Bouquet qui part du cœur.

BORRELLY, l'aîné.

A Caſtelnaudarry, ce 17 Janvier 1757.

Digitized by Google

Le mot de l'Enigme du Mercure de Février eſt *Fer*. Celui du Logogryphe *Prérogative*, dans lequel on trouve, *Roi*, *pere*, *Eve*, *Pie*, *pie*, *guerre*, *treve*, *poireau*, *potager*, *potage*, *rave*, *tigre*, *Poëte*, *gâteau*, *guêpe*, *Prieur*, *purgatoire*, *vipere*, *taupe*, *pré*, *terre*, *Europe*, *Roger*, *goutte*, *rage*, *pirate*, *pot*, & *potier*.

ENIGME.

Jadis n'étant connu que des peuples barbares,
Je ne m'étonnois pas d'en être tourmenté ;
Mais par les plus polis aujourd'hui maltraité,
Qui puis-je en accuſer que les deſtins biſarres ?
Vous ne pourriez, cher Lecteur, endurer
Le plus léger de mes ſupplices.
Quel ſujet cependant peut me les attirer ?
Ma bonté ſeule, & nullement mes vices.
D'abord l'on me condamne au feu,
Sans autre procédure,
Puis l'on ſe fait un jeu
De me faire ſubir une rude torture :
Enſuite devenu la victime de l'eau,
De certains corps je ſouffre le mêlange :
Mais ce qui doit paroître fort étrange,

C'eſt que dans l'homme enfin je trouve mon tombeau.

LOGOGRYPHE.

Je ſuis un compoſé dont toutes les parties
Prennent naiſſance en pays de chaleur,
Et mieux elles ſont aſſorties,
Plus grand eſt mon débit, plus grande eſt ma valeur.
Vous jouiſſez de moi, Lecteurs, par préférence
(Au moins ceux d'entre vous qui font de la dépenſe)
Aux ſiecles reculés, même les plus vantés;
Je ſuis un agrément de vos ſociétés;
Je ſoutiens ou je rends la chaleur naturelle,
Et j'entretiens, dit-on, la voix ſonore & belle.
Mais pour me deviner encor plus aiſément,
Combinés, s'il vous plaît, mes pieds exactement.
Vous trouverez un lieu que le ſeul crime
A fait autrefois inventer,
Un minéral en grande eſtime
Chez ceux dont le métier eſt de patienter;
Certain animal domeſtique
Que Henri trois avoit en grande horreur:
Un ſaut qui n'eſt pas trop flatteur
Pour qui voyage en voiture publique:
Un mot qui ſert à calmer un débat,

Digitized by Google

Un circuit d'eau de ſource aſſez conſidérable ;
Ce qui fut toujours redoutable
Entre des ennemis qui vont livrer combat :
Une ville en Hainaut, un fleuve de la Chine ;
Un célebre Graveur dans le ſiecle paſſé,
Le Juge d'Iſraël par Jaïr remplacé ;
Une Déeſſe enfin filant notre ruine.

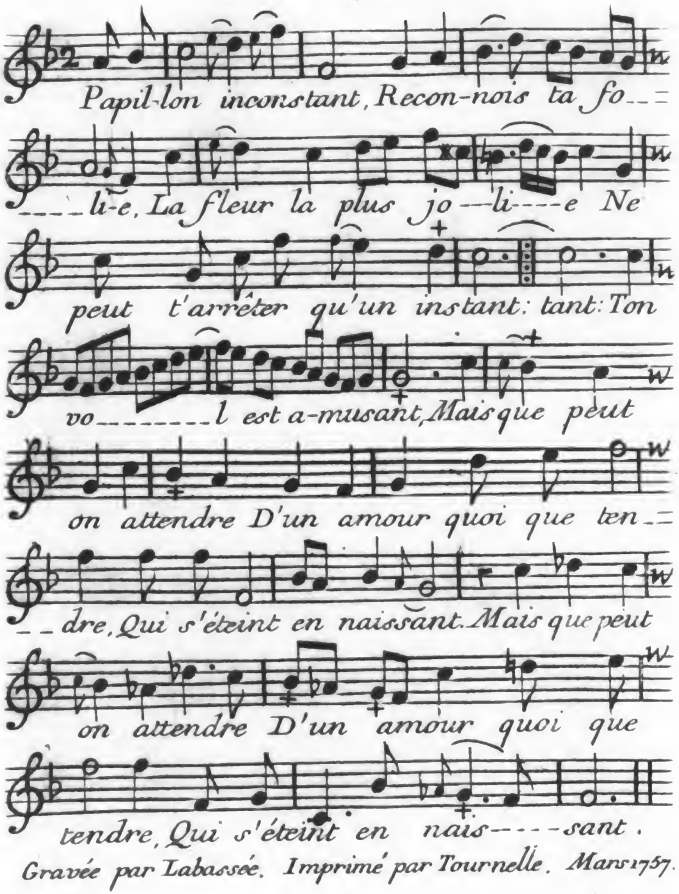
Par Mlle DE RUSVILLE-DE SERBERNIE, *Penſionnaire chez les Dames Urſelines de Pont-l'Evêque, en Normandie.*

CHANSON

PAPILLON inconſtant,
Reconnois ta folie,
La fleur la plus jolie
Ne peut t'arrêter qu'un inſtant.
Ton vol eſt amuſant :
Mais que peut-on attendre
D'un amour, quoique tendre,
Qui s'éteint en naiſſant ?

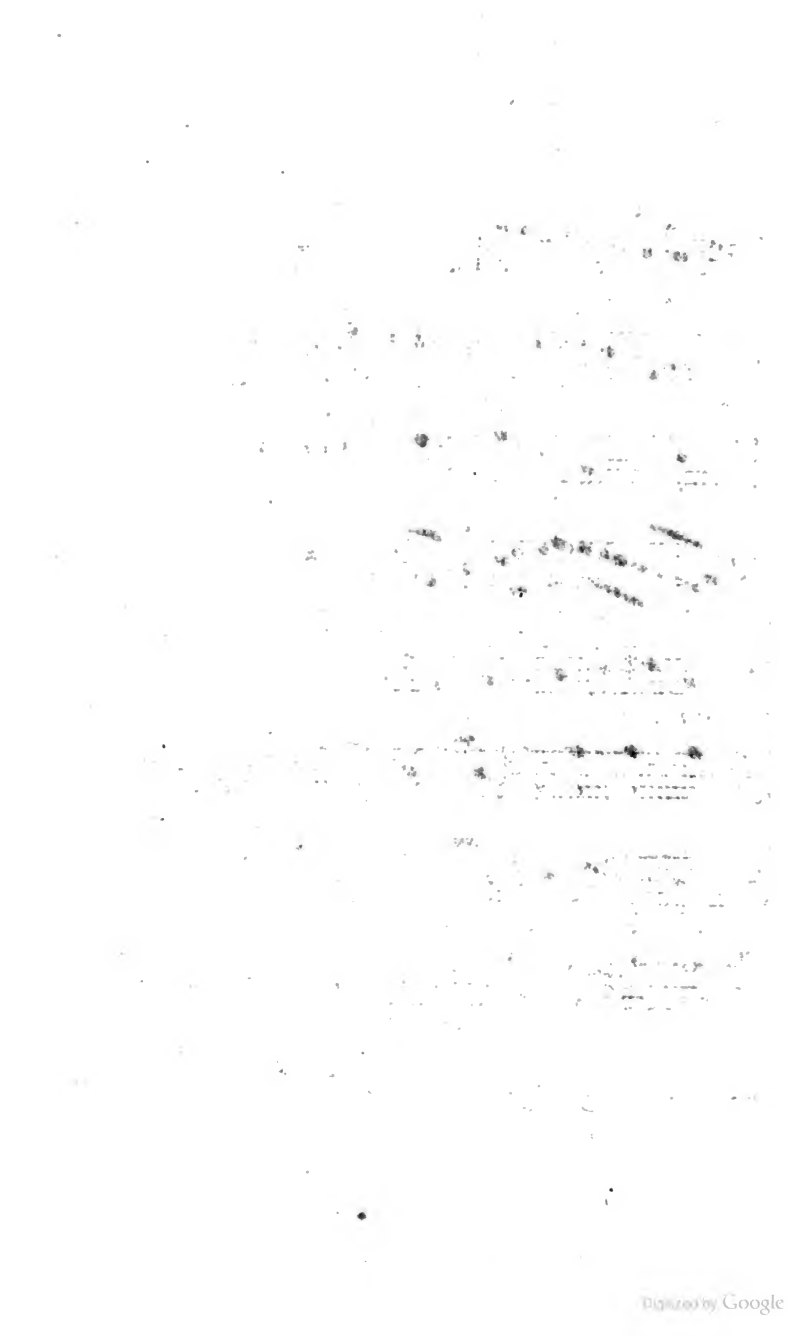
Digitized by Google

Le Papillon.



Gravée par Labassée. Imprimé par Tournelle. Mars 1757.

Digitized by Google


Digitized by Google

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTERAIRES.

EXTRAIT de la Colombiade, ou de la Foi portée au nouveau monde.

Ce Poëme qui eſt dédié au Pape avec tant de juſtice, eſt diviſé en dix chants. Dans le premier, le ſujet eſt d'abord annoncé par ce début, dont la noble ſimplicité égale l'heureuſe préciſion.

Je chante ce Génois, conduit par Uranie,
Combattu par l'enfer, attaqué par l'envie.
Ce nocher, qui du Tage abandonnant les ports,
De l'Inde le premier découvrit les tréſors.
De l'aurore au couchant ſon art vainqueur de l'Onde,
Pour y porter la Foi, conquit un nouveau monde.

L'Auteur enſuite invoque ainſi Calliope qui préſide à l'Epopée.

Muſe, viens de ton ſexe étendre encor l'empire,
A mes accords tremblans joints l'éclat de la lyre.
Montre ici qu'au Parnaſſe auſſi bien qu'à Paphos,
Nos chants chéris des Dieux illuſtrent les Héros.

Digitized by Google

Colomb part des ports d'Eſpagne, aborde une Iſle déſerte, & parle en ces termes aux Guerriers qui l'accompagnent :

Argonautes rivaux des vainqueurs du Boſphore,
Un prix plus noble attend l'ardeur qui vous dévore.
Des maux que nous ſouffrons, la palme eſt dans les Cieux :
Qui s'endort à l'abri des faits de ſes ayeux,
Perd dans l'obſcurité l'éclat de ſa naiſſance.
Nous, dont tant de périls éprouvent la conſtance,
Sur cette Iſle inconnue offerte à nos regards,
Du Roi que nous ſervons portons les étendards.
Si d'un peuple inhumain nous éprouvons l'inſulte,
Le Ciel eſt notre appui. Pour étendre ſon culte,
Qu'au nombre de nos ans s'égalent nos exploits.

Les Démons (1) du nouveau monde, allarmés de l'entrepriſe de Colomb, aſſemblent leur conſeil. Voici comme l'Auteur peint & fait haranguer un des plus diſtingués de leur troupe :

Teule, qui ſur le ſtix d'Eole tient l'empire,
Porte aux pieds de Satan la haine qui l'inſpire.

(1) *Ces Démons, ſelon l'Auteur, ſont les faux Dieux adorés dans la Grece. Ce qui nous paroît heureuſement imaginé pour les employer convenablement dans un Poëme épique, où l'on eſt accoutumé à les voir figurer préférablement à tous autres.*

Digitized by Google

Le feu ſort de ſes yeux de pleurs enſanglantés ;
La terreur & la mort marchent à ſes côtés.
Pour ſceptre dans ſes mains eſt la clef des tempêtes.
D'un nuage de ſoufre où flottent mille têtes,
Sort ſon front impoſant, & l'enfer agité
Devient calme à ſa voix comme l'eau du Léthé :
Même au ſein de l'ingrat, du traître, du parjure,
Le remords un moment étouffe le murmure.
Roi de ces bords heureux, dit le Démon des vents,
Dans l'Inde, où vos Autels ſont parfumés d'encens,
Souffrirez-vous qu'en paix regnent les fils du Tage ?
L'autre moitié du globe a ſes Dieux en partage ;
Notre grand ennemi l'a conquis par ſes dons.
Ah ! s'il creuſa jadis l'abyſme où nous ſouffrons,
Parons du moins le coup que ſa main nous apprête.
Il veut au nouveau monde étendre ſa conquête,
Y tranſmettre ſes loix, & s'y voir adoré.
Quoi ! nos Temples détruits ſous le ſien révéré
Verroit ſur leurs débris éterniſer ſa gloire ?
Sans défendre vos droits, cedez-vous la victoire ?
Songez qu'un vil mortel, au mepris des enfers,
Contre notre pouvoir oſe armer l'univers.
Ce Génois éclairé, ferme dans les déſaſtres,
Connoît le fond des mers, ſçait meſurer les aſtres,
Réduire les eſprits, & conquérir les cœurs.

Digitized by Google

D'un ſi vaillant Guerrier craignons les traits vainqueurs.
Vanter un ennemi m'eſt un cruel ſupplice ;
Mais l'orgueil allarmé parle ſans artifice.
Vaincu par la terreur, s'il peſe les hazards,
L'intérêt, le danger fixent ſeuls ſes regards.
La flotte que je crains touche au but de ſa courſe :
L'enſevelir dans l'Onde eſt ma ſeule reſſource.
Livre aux vents, dit Satan, ce peuple audacieux
Que tous les élémens ſe déchaînent contr'eux :
Répands dans l'univers la fureur qui t'anime :
La Mer tremble à ces mots, tout frémit dans l'abyſme, &c.

Tout ce morceau nous a paru de ſa plus haute poéſie, & nous l'aurions mis ici dans tout ſon entier, ſi les bornes où nous ſommes reſtreints ne nous avoient arrêtés. Colomb & les ſiens battus de la tempête, implorent le Ciel qui les exauce, & qui ramene le calme. Ils abordent une Iſle habitée, dont l'Auteur fait cette agréable deſcription :

Des arbriſſeaux fleuris ombragent cet aſyle :
Sur les côteaux voiſins mille brillans ruiſſeaux,
De rochers en rochers précipitent leurs eaux.
L'art peint dans nos jardins ces jeux de la nature :
Là, l'Onde par caſcade arroſe la verdure.

Digitized by Google

Des torrens, dont le cours creuſe mille vallons,
Fertiliſent les champs, font germer les moiſſons
Quoiqu'au même degré de ceux des Heſpérides,
L'été de ces climats ne les rend point arides;
Et des lieux où la Fable a feint tant de beautés,
Les Iſles que je chante ont les réalités.

Un Vieillard vénérable, le chef des habitans de cette Iſle, s'avance vers Colomb, & l'invite à venir avec les ſiens ſe repoſer dans ſa demeure qui nous eſt ainſi dépeinte :

A l'inſecte importun, cette Grotte inconnue,
Laiſſe les yeux ſans trouble y goûter le ſommeil :
Par le ſommet ouvert les rayons du ſoleil,
Sur l'albâtre des murs répandent la lumiere :
La main du temps creuſa cette vaſte carriere :
Sa défenſe eſt la paix, la candeur, l'équité,
Et ſon ſeul ornement une jeune beauté,
A qui l'heureux Vieillard avoit donné naiſſance.
Comme Eve, elle étoit nue; une égale innocence
L'offre aux regards ſans honte, & voile ſes appas.
Les Graces qu'elle ignore accompagnent ſes pas;
Et pour tout vêtement, en formant ſa parure,
D'un plumage aſſuré couvrirent ſa ceinture.
Mais elle a plus d'attraits que celle de Cypris :
L'objet qu'elle embellit n'en connoît point le prix.

Digitized by Google

Ses longs cheveux flottoient ſur ſon ſein prêt
d'éclorre,
Que ce climat brûlant n'obſcurcit point en-
core, &c.

Zama (c'eſt le nom de cette jeune Indienne) fait ſervir un repas; les Indiens prennent les Eſpagnols pour des Dieux, & le Vieillard curieux demande à Colomb ſon origine, & comment il a été conduit dans ces climats.

Dans le ſecond chant Colomb détrompe l'Indien. Il lui apprend qu'il eſt un homme comme lui; il lui parle de l'Etre ſuprême, & s'étend enſuite ſur l'Afrique, l'Aſie & ſur l'Europe, dont il lui décrit les mœurs, les loix & l'induſtrie; il termine ſon récit par ces beaux vers:

Le partage des biens enfanta l'injuſtice:
Le grand nombre forcé de ſervir l'avarice,
Eut recours au travail pour remplir ſes beſoins.
Cent Tyrans que l'Eſclave enrichit par ſes ſoins,
Prodiguant des tréſors au bonheur inutiles,
Tranſportent des rochers, y creuſent des aſyles:
Dans un vaſte terrein entouré d'un rempart,
Les travaux des humains joints aux reſſorts de
l'art,
Des marbres entaſſés forment des édifices.
Là le luxe, l'orgueil raffinent tous les vices;

Digitized by Google

Et l'indigent réduit à bâtir ces Palais,
Y travaille ſans ceſſe & n'en jouit jamais.
Mais pour le conſoler, il voit que la molleſſe
N'a pour ſes Sectateurs qu'une douceur traîtreſſe.
Par les moindres efforts leur courage accablé,
Sur un lit de duvet goûte un ſommeil troublé.
L'ennui compte leurs jours, & leur peu de durée
Détruit les vains projets de leur ame enivrée.
S'ils cherchent le bonheur dans la variété,
Bientôt du ſuperflu naît la ſatiété :
Ce monſtre dégoûté, qui ſans deſirs ſoupire,
Change en venin les biens où ſa langueur aſpire.
L'art lui ſert des feſtins, la faim manque à ſes vœux :
Pour ranimer les ſens, il cherche envain les jeux.
Qui peut d'un cœur uſé réveiller les caprices ?
La foule des plaiſirs en détruit les délices ;
Et dans l'inaction le corps foible, engourdi,
Y laiſſe aux paſſions un eſſor plus hardi.

Le Vieillard fait au diſcours de l'Amiral cette ſage réponſe, qui renferme un contraſte, où nos mœurs n'ont pas l'avantage.

Je préfere nos mœurs, dans leur ruſticité,
A l'art qui de vos cœurs corrompt l'humanité.
Sans Maître, ſans Eſclave, ennemi de la guerre,
L'homme en ces lieux jouit des fruits qu'offre la terre.
Exempt d'ambition, loin de la ſoif de l'or,

Digitized by Google

Dans ſon peu de beſoin il trouve un vrai tréſor ;
Et nos chefs, ſans orgueil, des loix font peu d'uſage ;
L'amour de mes ſujets eſt l'heureux avantage,
Qui m'éleva ſans brigue au pouvoir ſouverain.
Il ne décide ici que du droit incertain,
De deux rivaux jaloux du prix de la vîteſſe,
Où des feux d'un objet que chérit leur tendreſſe :
Jamais d'autres débats ne reclament ma voix :
L'eſtime & non la crainte en reſpecte les loix ;
Et dans ces champs ſoumis, fertiles, ſans culture,
Le plus rare préſent que m'ait fait la nature,
Eſt ce gage chéri de mon parfait amour,
Qui vit périr ſa mere en recevant le jour.
Je retrouve en ſes traits une épouſe chérie :
Cette fleur de ſon ſein dans la vertu nourrie,
Mérite que mes ſoins en conſervent l'éclat,
Comme on cultive un fruit né d'un heureux climat :
Prêt à ſuivre la mort dans ſa ſombre retraite,
Ce tréſor eſt le ſeul que mon ame regrette.

L'aimable Zama s'attendrit au diſcours de ſon pere, & témoigne enſuite une vive curioſité d'apprendre la ſuite des avantures de Colomb. Elle prend déja le même goût aux récits de l'Amiral, que Didon prenoit à ceux d'Enée. On ne peut pas finir un chant plus heureuſement, ni préparer l'intérêt avec plus d'art.

Digitized by Google

Colomb dans le troiſieme chant continue le récit de ſes voyages, & fait entendre à Zama qu'il eſt venu dans ce nouveau monde pour y porter la foi & le culte du vrai Dieu. Il l'inſtruit que le ſuprême Pontife des lieux de ſa naiſſance a approuvé ſon projet, & qu'Iſabelle, Reine de Caſtille, l'a favoriſé.

Colomb, dit-elle, un Dieu conduit ton entrepriſe :
Souviens-toi qu'en tes mains ce fer que je remets,
Doit toujours te défendre & n'attaquer jamais.
Quand de nouveaux climats s'offriront à ta vue,
Soumets par ta douceur cette terre inconnue.
Sans doute mille écueils arrêteront tes pas :
Tu ſçauras les braver pour ſervir mes Etats,
Ta gloire, l'univers & le Dieu qui t'inſpire.
A l'inſtant du départ déja ta gloire aſpire :
Je le vois qu'en ces lieux rien ne t'arrête plus.
D'armes & de ſoldats tes vaiſſeaux ſont pourvus :
Puiſſe le juſte Ciel répondre à ton attente !

L'Amiral peint enſuite en ces mots les regrets du peuple au départ de la flotte.

De toutes parts le peuple aſſemblé dans nos ports,
Pour la derniere fois croit nous voir ſur ces bords.
Des peres, des amis, des épouſes en larmes,
Par leurs embraſſemens expriment leurs allarmes.

Digitized by Google

Dans l'effroi des travaux qui charmoient nos esprits,
La mere au désespoir disoit : Hélas ! mon fils,
Le soin de ton enfance occupa ma jeunesse :
Veux tu m'abandonner dans ma triste vieillesse ;
Sur des flots inconnus chercher des maux sans fin,
Et perdre un repos sûr pour un bien incertain ?
Oui, s'écrioit l'épouse en sa douleur profonde,
L'insensé qui trouva l'art de voguer sur l'onde,
Fut sans doute un parjure, un fugitif Amant.
Evite, cher Epoux, ce terrible élément,
Ou partageons du moins la mort qui te menace.
Les Vieillards consternés condamnoient notre audace.
L'enfant joignoit ses cris aux pleurs de ses ayeux.
Le sentiment du cœur toujours victorieux,
Au rivage un moment, malgré nous, nous enchaîne.
A tant d'objets chéris nous échappions à peine ;
Ils courent sur nos pas, les baignent de leurs pleurs.
La voile offerte aux vents redouble leurs douleurs ;
La plainte en retentit sur le liquide abyſme.
Quand des plus hauts rochers le jour dora la cime,
Nous les voyons déja se perdre dans les Cieux :
Chaque objet qui nous fuit devient plus précieux ;

Et n'en conſervant plus qu'une image funeſte,
L'immenſe aſpect des eaux eſt le ſeul qui nous reſte.

La flotte eſſuie un long calme, la faim, la maladie. La révolte ſuccede à ces fléaux: mais Colomb a la prudence de l'appaiſer. Après avoir échoué dans une Iſle dangereuſe, les Eſpagnols abordent une Iſle plus fertile. Ils y rencontrent un Européen qu'on y avoit abandonné, & l'emmenent avec eux. Inſtruit de la Langue des Sauvages, il leur ſert d'interprete. L'Amiral finit là ſa narration; il quitte Zama pour rejoindre ſes vaiſſeaux, & lui laiſſe Cerrano (c'eſt le nom de cet Européen), qui termine ce chant par le récit épiſodique de ſes avantures particulieres.

Nous voici parvenus au quatrieme chant: il nous paroît ſi intéreſſant, il nous préſente des beautés en ſi grand nombre, qu'il nous jette dans l'embarras du choix: ſi nous voulions les offrir toutes aux yeux de nos Lecteurs, il nous faudroit tranſcrire ce chant dans ſon entier. Pour tâcher cependant de leur en donner une idée conforme aux louanges que nous lui donnons, nous allons en inſérer ici le plus de vers qu'il nous ſera poſſible. C'eſt le meilleur précis & le plus grand éloge que nous en

puiſſions faire. Satan irrité de n'avoir pu ſubmerger la flotte Eſpagnole, envoie Zemés, Divinité Indienne, ſupplier l'Amour d'enflammer Colomb de tous ſes feux pour Zama. Zemés vole à Cythere, & parle ainſi au Dieu qui en eſt le Souverain :

Immortel, dont on craint & chérit les liens,
Tout conſpire à ta gloire : un Dieu des Indiens,
Pour étendre tes droits, vient ſe joindre à tes armes.
Je regne au nouveau monde où triomphent tes charmes :
N'auras-tu des rigueurs que pour l'autre univers ?
En Europe, tes dons ſont ſuivis des revers ;
Plutus qui les obtient en corrompt les délices.
On vit des Rois fameux ſoumis à tes caprices,
Au gré de tes deſirs prodiguer leurs tréſors.
Dans la guerre & la paix par de ſecrets reſſorts,
Des grands événemens toi ſeul es le mobile :
Thémis même à tes pieds voit la vertu fragile.
Chez mon peuple ſauvage exempt de tes fureurs,
Par la main des plaiſirs tu verſes tes faveurs ;
Tes feux moins combattus en ont moins de puiſſance,
Nul Amant irrité n'y punit l'inconſtance ;
Et banniſſant des cœurs la jalouſie & l'art,
Amour ! en ces climats tu marches ſans poignard.
Viens de tes paſſions y répandre l'ivreſſe :
Zama qui du printemps y ſemble la Déeſſe,

Peut changer d'un coup d'œil les projets d'un mortel,
Qui des Dieux Indiens veut renverſer l'Autel.
Jamais Européen n'aborda nos rivages.
Colomb pour les chercher a bravé les orages :
Avant que ces beaux lieux enchantent ſon réveil,
Viens avec tes ardeurs embraſer ſon ſommeil.
Que dans l'inſtant Zama brûle des mêmes flammes ;
Perce-les de ces dards qui portent dans les ames
La fureur des deſirs & l'oubli du devoir.

L'Amour vole vers l'Amiral, lui peint en ſonge les charmes de la jeune Sauvage, & l'embraſe pour elle.

Non, d'un feu modéré qu'approuve la nature,
Mais de ces feux ardens dont la raiſon murmure ;
Que rien ne peut éteindre, & qui font négliger
L'amitié, le devoir, la honte & le danger.

Colomb ſe réveille, & va trouver le Veillard : il le trouve qui rend hommage au Dieu du jour, tel, dit l'Auteur :

Tel Milton nous dépeint qu'à l'aurore nouvelle
Adam rendoit hommage à l'eſſence éternelle,
D'un front noble & ſerein, que n'offuſquoit jamais
Ni le feu des liqueurs, ni la vapeur des mets.
Dans ta frugalité, trop fortuné Sauvage,
De l'Auteur de mes jours je retrouve l'image.

Digitized by Google

Pendant les cent hyvers qu'ont duré vos reſſorts,
La tranquillité d'ame & le repos du corps
Furent à l'un & l'autre un don de la Sageſſe :
Qu'à votre exemple, ardente à braver la molleſſe,
J'hérite de vos mœurs !

L'Auteur nous apprend par une note, que ſon pere âgé de près de cent ans, vivoit encore ſans aucune infirmité dans le temps que ce chant a été compoſé. L'égalité de ſon ame, ajoute Madame Dubocage, ſa frugalité & ſa raiſon éclairée, le faiſoient comparer aux plus ſages vieillards de l'antiquité. Cette anecdote, & les vers que nous venons de citer, ſont trop d'honneur à ſon cœur & à ſa raiſon, pour les paſſer ſous ſilence, & nous nous faiſons un devoir de les publier.

Le Vieillard part avec les ſiens, pour aller célebrer des jeux en l'honneur du Dieu du jour qu'il vient de prier. L'Amiral l'accompagne.

Sans doute un tendre eſpoir l'entraînoit ſous l'ombrage.
Au jour naiſſant Zama joint la troupe ſauvage.
Ses appas ſont ſans voile ; & dans ſa nudité,
Comme Diane armée, elle en a la beauté.
Le feu de ſes regards ranime la verdure.
Ses compagnes près d'elle ont la même parure ;

Digitized by Google

Mais leur éclat s'éclipſe au charme qui la ſuit,
Comme aux rayons du jour les aſtres de la nuit.
D'un pas léger la Nymphe arrive à la montagne.
Au milieu des forêts le Génois l'accompagne :
Dans un ſentier rapide, il lui ſert de ſupport,
Des branches qu'elle craint rompt le premier effort,
Y cueille des fruits mûrs, & d'une main tremblante
Les choiſit & les offre à l'objet qui l'enchante.

Que cette peinture eſt naïve & touchante ! Il n'appartient qu'aux femmes de bien peindre tous ces petits détails enchanteurs de la paſſion, ſi difficiles à exprimer pour tout autre, & ſi précieux à ceux qui ſçavent ſentir. Mais Zama paie cher les plaiſirs d'un moment.

Sa voix ne ſe joint plus aux chants dont ſes compagnes
Font à pas cadencés retentir les montagnes.
Zulma la plus fidelle, eſt moins chere à ſes vœux.
Loin de lui confier le ſoin de ſes cheveux,
Zama conſulte l'onde ; & ſeule ſous l'ombrage,
A peine des oiſeaux elle entend le ramage :
Son eſprit inquiet ne peut trouver d'appas
Qu'aux lieux où l'Etranger accompagne ſes pas.
S'il rencontre ſes yeux, la honte qu'elle ignore
Ne peint point ſur ſes lys le feu qui la dévore :
Le plaiſir ſeul l'anime ; il répand ſur ſes traits

Les couleurs dont la roſe embellit ſes attraits,
Quand un ſouffle enchanteur annonce le zéphyre.
Honte ! qui de nos mœurs es l'ame & le martyre,
Sur un cœur Indien ta crainte eſt ſans pouvoir.

La nuit n'eſt pas moins fâcheuſe pour Zama. Le ſommeil, l'agite de ſonges affreux. Elle ſe leve en ſoupirant, & court dans les bois prier l'aſtre qu'elle adore, de l'éclairer ſur ſon état, & de lui dévoiler le ſecret du cœur de l'enchanteur qui la tyranniſe. Cependant Colomb, qu'une flamme ſecrette ne ſubjugue pas moins, la cherche, la découvre & la joint dans une grotte charmante.

L'eau du Ciel qu'un rocher y filtroit goutte à goutte,
De grouppes de cryſtal avoit orné la voûte.
Zama, qui ſur ces murs mêle l'ambre au corail,
Du plus beau coquillage aſſortiſſant l'émail,
Rend des traits dont l'éclat cede à ſon teint de roſe :
Par le choix des couleurs ſa main métamorphoſe
L'émeraude & la nacre en guirlandes de fleurs.
Ingénieuſe Amante ! ici le Dieu des cœurs
Vous découvrit aux yeux qui vous cherchoient ſans ceſſe :
Loin d'en blâmer l'audace, un ſoupir de tendreſſe

Montra dans vos regards votre cœur ſatisfait,
Et de vos ſoins charmans Colomb qui vous diſtrait,
Pour nourrir votre ardeur, par ſes dons vous enchante.
Une glace où ſe peint l'objet qui s'y préſente,
Dans ſes mains, de vos traits vous rend le vrai tableau.
La ſurpriſe & la joie, à cet aſpect nouveau,
Font tant d'impreſſion ſur la jeune Sauvage,
Qu'en vain j'entreprendrois d'en peindre davantage.
Quand le cryſtal des eaux lui rendoit ſes attraits,
Bientôt leur mouvement en effaçoit les traits:
Ici le portrait fixe attendoit que ſa vue
En contemplât de près la forme & l'étendue:
L'Amour le rend ſi beau, que l'Indienne a peur
Que l'art à ſes appas ne prête un fard trompeur;
Mais pour la raſſurer, près d'elle, ſur la glace
Son amant trait pour trait paroît ſur la ſurface.
Quel prodige, dit-elle, Etre inſpiré des Dieux,
Par un autre toi-même, enchante encor mes yeux?
Pour entendre ces mots, s'il manque d'interpréte,
Zama, dans vos regards il voit votre défaite.
Hélas! quand ſur ſon front, bruni par les combats,
Vous arrangiez les fleurs qu'il jettoit ſous vos pas;
Que, de ces ornemens mépriſant la molleſſe,
Ses levres ſur vos mains exprimoient ſa tendreſſe,
Le ſort cruel voulut que l'Auteur de vos jours,

Voyant de loin vos jeux, découvrît vos amours.
Dans ſes regards ſurpris la douleur étoit peinte.

Son pere la deſtinoit à un Indien qui lui avoit ſauvé le jour. Un autre obſtacle vient encore traverſer l'amour de l'Amiral. Tous les ſiens murmurent contre lui.

Eſt-ce ici, diſoient-ils, où s'arrêtent nos pas ?
Quittons-nous nos enfans, changeons-nous de climats,
Pour voir, ſous d'autres cieux, languir dans les délices,
Un Héros que Zama ſoumet à ſes caprices ?
Qu'à la ſuivre en ces lieux il borne ſon deſtin,
Et nous, cherchons dans l'Inde un plus vaſte terrein.

Marcouſſi, l'ami de Colomb, vient l'avertir de la réſolution des Caſtillans, & lui repréſente ſon devoir. Un Ange envoyé, deſcend de l'Empirée pour joindre ſa voix puiſſante aux cris preſſans de l'amitié, & parle ainſi à l'Amiral.

Le Ciel qui t'éprouva, rend la paix à ton cœur :
Pour y détruire un feu dont l'ardeur te poſſede,
Il replonge aux enfers l'être impur qui t'obſede.
Songe à porter ſes loix aux plus lointains climats.
Dans le ſiecle dernier, pour y guider tes pas,

Digitized by Google

(1) Un génie inventeur prépara la Bouſſole ;
Le ſalpêtre, enflammé par le ſouffle d'Eole,
T'arma de ſon tonnerre ; & pour graver tes faits,
D'un alphabet d'airain l'Art inventa les traits.
Quand le ſort prévoyant à te ſervir s'apprête,
Quel charme dangereux borne ici ta conquête ?
Fuis Zama, romps ta chaîne, & ferme en tes deſ-
ſeins,
Au gré de l'Eternel accomplis tes deſtins.

Il eſt ſubjugué par cet ordre, & va joindre ſa troupe ſur les pas de ſon ami. La flotte met la voile aux vents. L'Amante de Colomb apprend ſon départ : dans ſon déſeſpoir elle entraîne Zulma ſa compagne avec elle, & prend un canot pour le ſuivre.

Tandis qu'aux flots Zama confioit ſes deſtins,
Le plus affreux ſpectacle intimide ſa vue.
A l'inſtant où le jour ſe levoit dans la nue,
Du ſommet d'un rocher ſon pere arrive au port ;
La voit fuir, la rappelle, & déplore ſon ſort.
La mort, s'écrioit-il, va finir mes allarmes ;
Reviens du moins jouir de mes dernieres larmes.

(1) *Voilà la Bouſſole, la poudre à canon & l'invention de l'Imprimerie exprimées en quatre vers avec autant de poéſie que de préciſion ; & ce qui ne mérite pas un moindre éloge, elles y ſont heureuſement amenées : il ſemble que c'eſt-là leur vraie place.*

Veux-tu, pour te ſauver du péril où tu cours,
Me voir au fonds des eaux précipiter mes jours ?
A ces tendres accens qu'elle entendoit à peine,
Sa fille au deſeſpoir cede au flot qui l'entraîne :
Le jour bleſſe ſes yeux, l'effroi retient ſes cris ;
La pitié, les remords qui glacent ſes eſprits,
Du trépas ſur ſon front imprimerent l'image.
Quand Zama de ſes ſens put reprendre l'uſage,
Une cruelle épreuve aggrava ſa douleur :
La nature & l'amour combattent dans ſon cœur :
Aux vœux d'un pere en pleurs tout l'excite à ſe rendre :
L'Argo qu'elle croit voir l'invitoit à l'attendre :
Pour joindre ce vaiſſeau le vent ſert ſon eſpoir :
Le danger du vieillard l'appelle à ſon devoir :
Vers le port, vers Colomb long-tems ſa rame agile,
Par un contraire effort, la rend preſque immobile.
Zama, ton cœur craintif t'annonce un ſort fatal.
Le navire, où de loin tu crus voir l'Amiral,
Fend les mers, te pourſuit, joint ta barque & l'enleve.
Dans tes eſprits trompés quel trouble affreux s'éleve !
Sur l'Orphée, où Fieſqui te conduit ſur les flots,
Nuit & jour, mais envain, tu cherches ton Héros.

Quel tableau attendriſſant ! Quelle ſituation déchirante pour l'infortunée Zama ! Suſpendue au milieu des flots, elle ſe

Digitized by Google

trouve entre le penchant qui l'entraîne vers un Amant qu'elle va perdre ſans retour, & la nature qui l'appelle auprès d'un pere qu'elle voit ſur le point d'expirer. Cette poſition auſſi pathétique que nouvelle par les circonſtances, doit intéreſſer vivement tout Lecteur ſenſible. Mais un trait de louange qui nous reſte à donner à l'Auteur, c'eſt que ni la longueur de l'ouvrage, ni la vérité de la paſſion rendue dans toute ſa force, ne l'empêchent point d'être toujours correcte dans ſes vers : ſes rimes y ſont partout riches. Quel exemple pour nous ! Par un contraſte ſingulier, tandis que Madame Dubocage ne ſe permet aucune licence dans un Poëme de quatre mille vers, la negligence accompagne aujourd'hui nos Rimeurs dans leurs moindres productions. Ils ne ſçauroient mettre au jour un Madrigal, une Epigramme, ſans y bleſſer groſſiérement les regles les plus connues. Qu'ils apprennent d'un ſexe né pour les ignorer l'art de rimer & d'écrire, ainſi que l'art de plaire & la délicateſſe de ſentir.

Nous apprenons que Sa Sainteté, qui a bien voulu prendre lecture de ce Poëme, a fait la grace à l'Auteur de lui en témoigner ſa ſatisfaction.

La ſuite au prochain Mercure.

Digitized by Google

Le Guide des Jeunes Mathématiciens, ou abrégé des Mathématiques, à la portée des commençans, traduit de l'Anglois de Jean Ward, sur la huitieme édition : volume *in* octavo avec figures ; prix sept livres. *A Paris*, chez *Jombert*, Imprimeur-Libraire du Corps Royal de l'Artillerie & du Génie, rue Dauphine, à l'Image-Notre-Dame.

Précis de l'Histoire Générale des Guerres, par M. le Chevalier d'Arcq. Cette Histoire est précédée d'un Discours préliminaire, dans lequel on trouve tout le plan de son ouvrage. « La fidelité de » l'histoire, dit-il, porte sur trois points » principaux qui lui servent de base ; la » connoissance des temps, celle des lieux, » & le degré de croyance qu'on peut accor- » der aux Auteurs qui rapportent les faits. » C'est sur ces trois points principaux que » je tâche d'appuyer cet Ouvrage. »

« Lorsque je l'entrepris, divers obsta- » cles, & l'exemple de ceux qui ont » échoué avant moi dans l'histoire univer- » selle, s'offrirent à mes yeux : mais em- » porté par la magnificence du spectacle, » je les vis sans m'effrayer : je crus apper- » cevoir qu'on étoit entré sans guide dans » ce labyrinthe immense ; je marquai des

Digitized by Google

» points dans le temps, pour me recon-
» noître & retourner ſur mes pas, tou-
» tes les fois que je craindrois de m'égarer.
» Il eſt un Dieu, continue l'Auteur,
» Dieu a créé le monde, ſont deux vérités
» inconteſtables. Ces deux principes éta-
» blis comme baſe de toutes les vérités
» ſubſéquentes, pour déployer la ſucceſ-
» ſion des temps, je ferai voir dans l'in-
» troduction à cet ouvrage, de quelle
» maniere on peut fixer l'époque du délu-
» ge, & celle de la diſperſion des enfans de
» Noé ſur toute la terre. Je laiſſe l'inter-
» valle écoulé, depuis la création juſ-
» qu'au déluge: ce n'eſt qu'à la reproduction
» de la nature humaine échappée au nau-
» frage général dans un petit nombre d'in-
» dividus, que je commence l'hiſtoire du
» monde ... Il me ſemble que perſonne,
» avant moi, n'a entrepris d'éclaircir
» l'hiſtoire par la diſperſion; mais Bo-
» chard, le Pere Kircher & quelques au-
» tres Auteurs, ont fait ſur ce point des
» recherches très-ſçavantes, & qui m'ont
» été fort utiles dans le ſyſtême que j'ai
» ſuivi. Cette époque m'a paru être le point
» duquel un Hiſtorien doit partir pour
» former un corps d'hiſtoire univerſelle.
» En effet, établir la deſcendance des na-
» tions ſur celle des Chefs des Tribus de
» la famille de Noé, eſt à mes yeux une

Digitized by Google

» marche ſi lumineuſe, elle rend le tra-
» vail ſi facile, que je ne puis voir, ſans
» en être étonné, qu'elle ait été négligée
» juſqu'à préſent. »

Pour procéder ſûrement & avec fruit dans cette nouvelle Méthode, M. le Chevalier d'Arcq offre aux yeux du Lecteur, Noé & ſes enfans ſortant de l'Arche, ſe multipliant dans la progreſſion la plus poſſible & la plus raiſonnable, pendant l'eſpace de cent cinquante ans après le déluge, temps qu'il démontre, en deſcendant & en rétrogradant, être la véritable époque de leur diſperſion. Il établit leur ſéparation, leurs tranſmigrations après le partage que leur fit Noé dans les jours de Phaleg, ainſi que l'Ecriture nous l'apprend, c'eſt-à-dire, entre la centieme & cent trentieme année depuis le déluge, & il diviſe l'hiſtoire univerſelle par les trois poſtérités de Sem, Cham & Japhet. Japhet étant l'aîné des enfans de Noé, l'Auteur a cru devoir commencer par l'hiſtoire de ſa poſtérité. Il fait voir en quelle proportion ſes deſcendans durent s'étendre, & peupler la partie de l'Aſie qui leur échut en partage, ainſi que l'Europe qu'ils découvrirent bientôt après. L'hiſtoire de chacun des peuples de cette poſtérité, faite ſéparément, ſe trouve placée ſelon la progreſſion géographique du lieu, où les deſcen-

Digitized by Google

dans de Japhet s'établirent d'abord : chaque hiſtoire eſt précédée d'une diſſertation ſur les temps anciens, le gouvernement, les loix, l'époque de la célébrité, les progrès du peuple dont je parle, la durée de ſon empire, ſa chûte & ſa *fuſion* dans un autre état, ſoit que ce peuple ait perdu volontairement ſon indépendance, comme on en voit pluſieurs qui ſe ſont donnés aux Romains ; ſoit que ce peuple devenu la proie des vainqueurs, ait perdu ſes loix, ſes préjugés, ſes mœurs, & ſe ſoit perdu lui-même, pour ainſi dire, en perdant ſa liberté.

La poſtérité de Japhet ſera ſuivie de celle de Sem, la poſtérité de Sem ſera ſuivie de celle de Cham, le dernier des enfans de Noé, & ces trois poſtérités ſeront traitées dans le même ordre.

L'hiſtoire de chaque peuple commencera au temps où il ſe ſera fait connoître par ſes ſuccès ou par ſes revers, & ſera conduite ſans interruption juſqu'à l'Ere chrétienne, ſi ce peuple a conſervé ſon caractere diſtintif juſqu'à cette époque, & s'il en ſubſiſte encore par-delà. Lorſque l'Auteur aura parcouru dans cette premiere partie toutes les nations ſur leſquelles il aura pu raſſembler quelques connoiſſances, il reprendra ſon hiſtoire pour la continuer

Digitized by Google

juſqu'à la chûte de l'empire d'Orient ; eſpace dans lequel il renferme la ſeconde partie de cet ouvrage : enfin, ſi après cette ſeconde époque, il ſubſiſte encore ſous le même nom, ſans avoir été ſubjugué par une autre puiſſance, il ſera partie de la poſtérité à laquelle il appartient dans cette troiſieme diviſion, ainſi que dans la ſeconde.

Pour éviter la confuſion que les diverſes manieres de dater font naître preſque toujours, & pour épargner au Lecteur le travail & l'ennui de calculer ſans ceſſe les rapports des différentes méthodes de compter, celle de M. le Chevalier d'Arcq ſera toujours uniforme, c'eſt-à-dire que dans la premiere partie, chaque fait ſera précédé de l'année avant l'Ere chrétienne, à laquelle il ſe rapporte, & que dans la ſeconde, comme dans la troiſieme, il ſera précédé de l'année depuis l'Ere chrétienne, dans laquelle il s'eſt paſſé, ſans que l'on ait beſoin de chercher ou de ſe rappeller quel étoit l'uſage de compter, & quelle étoit la longueur de l'année chez le peuple dont il parle. De cette maniere, la Chronologie fait corps avec l'Hiſtoire, elle devient ſimple & facile, puiſqu'elle ſe préſente toujours ſous la même forme ; & ſi l'on veut parcourir d'un coup d'œil tout ce

Digitized by Google

qui s'eſt paſſé dans le monde hiſtorique en quelque année que ce ſoit, il eſt aiſé de raſſembler les événemens, en ouvrant à cette année l'hiſtoire de chaque peuple. A l'égard de la vérité des faits qu'il rapporte, il a eu ſoin de n'en admettre aucun qui n'ait des garants recevables, & l'on trouvera toujours à la marge & à côté du fait les noms des Hiſtoriens deſquels il eſt tiré.

Le premier volume de cet ouvrage immenſe nous a paru écrit avec beaucoup de préciſion, & toute la force que peut permettre le ſtyle ſimple & ſage de l'hiſtoire : on n'y trouve que des détails néceſſaires, & ils perdent même leur nom par la façon dont ils ſont écrits. Nous oſons dire que c'eſt en tout un très-grand tableau qui décele de très-grandes idées & un très-grand talent.

LES LOISIRS de Madame de Maintenon. Brochure de 350 pages : chez *Ducheſne*, Libraire, rue Saint Jacques au Temple du Goût.

Ce ſont des converſations ſur la ſociété, la raiſon, la contrainte, l'amour-propre, le bon eſprit, la bonne gloire, &c. Rien ne pourroit être plus utile qu'un pareil Livre pour toutes les jeunes perſonnes, &

plus agréable à lire pour tout le monde, s'il étoit réellement de Madame de Maintenon. Mais ne s'eſt-on pas ſervi d'un nom célebre, à juſte titre, pour accélerer le débit d'un ouvrage médiocre ? Nous ne déciderons point, nous nous contenterons de tranſcrire ici la premiere page de la premiere converſation. Nous croyons qu'elle ſuffira pour mettre nos Lecteurs en état de prononcer eux-mêmes ſur ce point.

SUR LA SOCIÉTÉ.

Mademoiſelle Victoire.

Une perſonne, parlant d'une autre, diſoit qu'elle étoit ſociable : je n'entends pas bien ce que ce mot ſignifie.

Mademoiſelle Alexandrine.

J'aimerois mieux dire, propre à la ſociété, & c'eſt une grande louange.

Mademoiſelle Henriette.

Expliquez-nous cette louange, je vous prie.

Mademoiſelle Alexandrine.

Une perſonne aimable dans la ſociété, eſt celle qui en fait ſouvent le plaiſir, & qui ne la trouble jamais.

Mademoiſelle Victoire.

J'ai beſoin d'être inſtruite en détail :

Digitized by Google

qu'eſt-ce qui rend aimable dans la ſociété, & comment eſt-ce qu'on la trouble ?

Mademoiſelle Fauſtine.

Je crois que ce qui rend aimable dans la ſociété, & qui en fait le plaiſir, c'eſt d'avoir de l'eſprit.

Mademoiſelle Alexandrine.

Il faut plus que de l'eſprit : on pourroit en avoir, & n'être pas propre au commerce.

Mademoiſelle Victoire.

Comment l'entendez-vous ? Peut-on plaire ſans eſptit ?

Mademoiſelle Alexandrine.

Oui, on pourroit au moins être commode, & ſi on ne fait pas le plaiſir de la compagnie, du moins on n'en feroit pas la peine.

Essai ſur une introduction générale & raiſonnée à l'étude des Langues, & particuliérement des Françoiſe & Italienne ; Ouvrage en trois Parties, dédié à Monſeigneur le Dauphin, pour les Enfans de France. *A Paris*, chez de *Bure*, quai des Auguſtins ; *Briaſſon*, rue S. Jacques ; *Deſſaint & Saillant*, rue S. Jean de Beauvais, & *Lambert*, près la Comédie Françoiſe, 1757.

Digitized by Google

Cet Ouvrage eſt de M. Barletti de S. Paul : nous croyons qu'il peut être utile, & qu'on doit tenir compte à la jeuneſſe de l'Auteur, de s'eſſayer dans un genre qui par ſa ſéchereſſe, demande tout le phlegme & toute la patience de l'âge mûr.

DICTIONAIRE généalogique, héraldique, chronologique & hiſtorique, contenant l'origine & l'état actuel des premieres Maiſons de France, des maiſons Souveraines & principales de l'Europe ; les noms des Provinces, villes, terres, &c. érigées en Principautés, Duchés, Marquiſats, Comtés, Vicomtés & Baronnies ; les maiſons éteintes qui les ont poſſédées, celles qui par héritage, alliance, achat, ou donation du Souverain, les poſſedent aujourd'hui. Par M. D. L. C. D. B. 3 volumes. *A Paris*, chez *Ducheſne*, rue Saint Jacques 1757.

Ce titre eſt ſi rempli & ſi détaillé, qu'il nous diſpenſe de donner un précis de l'ouvrage : il en eſt preſque un lui-même. Nous nous contenterons de répéter ce que l'Auteur a dit dans ſa Préface. La plûpart des grandes Maiſons ont leur hiſtoire particuliere. Le P. Anſelme & ſes Continuateurs ont donné l'hiſtoire généalogique des grands Officiers de la Couronne ; M.

Digitized by Google

d'Hozier, ſon Armorial de France, & Moréri, les familles Nobles du Royaume, & beaucoup d'étrangeres. Ces grands Ouvrages non plus que bien d'autres connus des Sçavans, ne ſont pas entre les mains de tout le monde. C'eſt pour y ſuppléer qu'on donne ce Dictionnaire, qui n'occupant pas beaucoup de place dans un cabinet, ſatisfera les curieux, en ne laiſſant rien à deſirer, tant ſur l'origine des principales Maiſons éteintes, & de celles qui ſubſiſtent, que ſur les grands hommes que chacun a produits. Nous ajouterons ſeulement que l'Auteur avoue, que M. l'Abbé d'Eſtrées, & feu M. Chazot-de Nantigny l'ont précedé dans ce plan d'ouvrage, mais dans un goût différent. Il prétend que ces deux écrivains ſont tombés dans des répétitions qu'il a évitées par la forme de Dictionnaire qu'il a donnée à ſon Ouvragé, & qui eſt d'ailleurs la plus commode pour le Public.

DICTIONNAIRE Languedocien-François, ou choix de mots Languedociens les plus difficiles à rendre en François; contenant un recueil des principales fautes que commettent dans la diction & dans la prononciation Françoiſe., les habitans des Provinces Méridionales du Royaume,

Digitized by Google

connus à Paris ſous le nom de Gaſcons, avec un petit Traité de prononciation & de Proſodie Languedocienne : Ouvrage enrichi dans quelques-uns de ſes articles de notes hiſtoriques & grammaticales, & d'obſervations de Phyſique & d'hiſtoire naturelle, par M. l'Abbé de S***. *A Niſmes*, chez *Michel Gaude*, Libraire, & *à Paris*, chez *Guyllin*, quay des Auguſtins.

LETTRES ſémi-Philoſophiques du Chevalier de ** au Comte de **, en trois parties. Chez *Merigot* pere & fils, quai des Auguſtins, *à Paris.*

Il nous ſeroit difficile de rendre un compte exact de ces Lettres : la prodigieuſe variété qui y regne ne permet aucun détail. Chaque page préſente des ſujets différens & des idées nouvelles. L'Auteur paroît n'avoir voulu que s'amuſer en écrivant. Il y a cependant quelquefois des matieres un peu plus exactement traitées : mais jamais on n'apperçoit un ſyſtême fixe. Preſque tous les objets de la morale, de la religion, de la ſociété, du monde, y ſont effleurés. Les réflexions prodiguées prouvent un homme qui a penſé, examiné ; mais le peu de rapport qu'il y a entre ces réflexions, & en général le peu d'ordre

Digitized by Google

qui regne dans tout l'ouvrage, prouvent un homme qui a plus prétendu exercer ſon eſprit, que faire un Livre. Sans des idées un peu trop hardies, & qui reviennent ſouvent, nous oſerions dire que cette brochure peut aller à côté des livres d'amuſement qui renferment de la philoſophie & de l'eſprit.

Idées badines, qui renferment la Catégorie des jeux, le Pot-pourri ſans pareil, & les Momens perdus. Brochure en trois parties, formant en tout 400 pages.

» Les dévotions du Jubilé occupoient » les trois quarts de Paris : la ferveur des » gens de bien avoit pris de nouvelles forces; la tiédeur des demi-dévots étoit réchauffée; le bon exemple entraînoit quelques mondains; le reſpect humain tenoit lieu de zele à quelques mondaines; » pluſieurs jeunes gens avoient ſecoué le » joug du préjugé, & s'étoient donné la » peine d'aller viſiter les Egliſes. Le peuple, grand ſectateur des dévotions extérieures, couroit en foule au devant des » indulgences : enfin on ne parloit plus » que de ſtations, de l'aſſiduité de tels & » tels aux ſermons de tel & tel Prédicateur: » les ſpectacles étoient interdits; à peine » étoit-il queſtion du Concert ſpirituel & » des promenades. Un Etranger qui ſeroit

» venu à Paris dans ce tems d'édification, » auroit cru qu'il n'étoit habité que par » des ames pieuſes, ou tout au moins ré- » gulieres : une pareille erreur n'auroit pu » durer long-temps ; beaucoup de vertus » ne ſont qu'apparentes, & perdent tout à » l'examen.

Cette introduction annonce le ton & le ſtyle de l'ouvrage, qu'on peut lire dans les Momens perdus. Nous oſerons pourtant dire que le titre n'eſt pas abſolument fidele, & qu'il y regne un peu de tricherie. Nous n'avons pas trouvé autant *d'idées badines* que nous l'eſpérions. Les trois parties ne renferment preſque que des Contes ou Hiſtoriettes, qu'on lit ſans ennui, mais qui ne font pas rire. Quelques converſations qui ſéparent les récits, décelent un eſprit enjoué ; mais il nous ſemble que le titre d'*Idées badines* demandoit plus que de l'enjouement.

Histoire de la Révolution du Royaume de Naples, dans les années 1647 & 1648, par Mademoiſelle de Luſſan ; en quatre parties. Chez *Piſſot*, Libraire, Quai de Conti, à la deſcente du Pont-neuf.

Tout le monde connoît l'eſprit & le gout de Mademoiſelle de Luſſan. Ses Ouvrages ſe feront toujours lire avec plaiſir.

Elle

Elle s'eſt diſtinguée par l'Hiſtoire de Louis XI. Nous croyons que cette nouvelle Hiſtoire ne doit pas lui faire moins d'honneur. On y voit, comme elle le dit elle-même, le détail & toutes les circonſtances de la plus ſurprenante révolution qui ſoit jamais arrivée en Europe. Cette révolution dura neuf mois entiers, & finit d'une façon auſſi étonnante qu'elle avoit commencé : à la fin de la révolte, tous les eſprits changés ſubitement, ſe ſignalerent autant par leur inconſtance, qu'ils s'étoient ſignalés par leur emportement.

Cette révolution eſt connue de quiconque lit : pluſieurs Auteurs en ont écrit les principaux faits ; c'eſt ce qui nous empêchera d'en donner un détail circonſtancié. Ce détail eſt tout entier & tel qu'on peut le ſouhaiter dans l'ouvrage de Mademoiſelle de Luſſan : c'eſt là qu'il faut le chercher ; nous oſons dire qu'on l'y trouvera avec plaiſir. Sa plume facile, en détaillant exactement, cache le travail, & prévient l'impatience : tout ce qu'on y lit, devient nouveau, par le ſoin avec lequel elle a fondu ce qui nous en étoit connu avec ce qu'elle nous en apprend.

Les Choses comme on doit les voir, par M. de Baſtide. *A Londres*, & ſe trou-

vent *à Paris*, chez *Ducheſne*, rue S. Jacques 1757.

Cet Ouvrage moral nous a paru écrit avec agrément, & penſé avec eſprit. L'Auteur déclare, dans une courte Préface, que toute ſon ambition eſt celle de plaire : nous la croyons fondée. Il ne ſe flatte pas de corriger ; il ſçait que d'excellens Livres en ce genre n'y ont pas réuſſi : mais il veut encore moins offenſer. Je peindrai, dit-il, les hommes tels qu'ils ſont : il eſt poſſible d'être ſincere ſans être méchant. Lorſque Latour offre aux yeux les traits d'une laide perſonne, eſt-elle en droit de l'accuſer de méchanceté ? Il eſt vrai, ajoute-t-il, que l'on demande ſon portrait au Peintre, & que perſonne ne me demande le ſien : il eſt donc autoriſé, & je ne le ſuis pas ? Pour me juſtifier (car je veux pouſſer l'honnêteté juſqu'où elle peut aller), je dirai qu'il n'eſt pas plus mal-honnête de peindre les défauts, que d'en avoir.

On peut juger, par ce trait, de l'eſprit de l'Auteur & du ton de l'Ouvrage. Nous en parlerons plus au long le mois prochain.

Digitized by Google

REPONSE à la Lettre de M. P. inſerée dans le Mercure de Février 1757, p. 90.

J'AI avancé, Monſieur, que les parties aliquotes n'étoient pas toujours le plus grand abrégé dans les multiplications. Je le prouve même par l'exemple que vous me donnez, quoiqu'en bonne regle il eût été plus à propos de déduire vos raiſons ſur la regle du Mercure de Décembre 1756, p. 131, où il s'agiſſoit de multiplier

83 choſes
à 1204 liv. 16 ſols 4 den. $\frac{12}{83}$

3614	13	4	10 ſ. 8 d.
96385	6	8	

Pr. 100000 liv.

Que deviendroient les parties aliquotes dans cette petite multiplication ? Outre l'embarras qu'elles cauſent, vous employeriez beaucoup plus de chiffres que par la méthode par laquelle je l'ai faite.

Je viens à votre exemple où vous me propoſez de multiplier 8795 choſes à 87 l. 19 ſ. 11 den. Je répondrai à vos objections après que j'aurai fait cette Opération de différentes manieres, & toujours ſans me ſervir des parties aliquotes.

Digitized by Google

Premiere maniere.

8795, choſe
à 87 liv. 19 ſ. 11 den.

96745 den.

8062 1
167105

175167 ſols.

8758 liv. 7 ſ.
61565
70360

℔. 773923 liv. 7 ſ. 1 den.

Seconde maniere.

8795, ch. à 87 liv. 19 ſol. 11 den.

1759 ſols.

21119 den.
8795

2006305
18837353

185741605

9287080 5

℔. 773923 liv. 7 ſol. 1 den.

Digitized by Google

Troiſieme maniere.

8795 choſe				19	3
87 l.	19	ſ. 11	d.	19	5
439	19	7		14	2
7919	12	6		19	4
61597	1	8		13	4
703966	13	4			
℔. 773923	7	1			

C'eſt ici que vous vous imaginez, Monſieur, que je fais des calculs de grande & très-grande étendue, pour trouver ces différens produits juſqu'à chercher combien 8000 fois 19 ſols font de livres, & ainſi des autres. Je vous aſſure dans l'exacte vérité que vous avez ſous les yeux tous les chiffres que j'emploie dans ces différentes opérations. Si votre ſuppoſition étoit vraie, j'aurois grand tort de donner la préférence aux manieres que j'emploie ſur les parties aliquotes qui, toutes longues qu'elles ſont, le ſeroient beaucoup moins que ces différens calculs, qui feroient monter l'augmentation des chiffres dans la proportion de 3 à 5, comme vous le remarquez fort bien vous-même. Ainſi donc, Monſieur, point de calculs en dehors pour débarraſſer

Digitized by Google

le dedans. Regardez ſimplement dans ces différentes manieres d'opérer, combien peu il y a d'embarras, & vous conviendrez qu'il y en a beaucoup par les parties aliquotes : je vais vous en faire remarquer quelques-uns. Après avoir fait pour 10 ſ. & pour 5 ſols, vous faites pour les 4 ſols qui reſtent. Il faut ſe gêner pour ſe ſouvenir qu'il faut prendre le cinquieme dans la quantité, puis pour 6 deniers que c'eſt le huitieme dans les 4 ſols; enſuite viennent les 3 deniers. Mais il n'y a point de peine, puiſque c'eſt la moitié de 6 qu'il faut prendre. Enfin pour les 2 autres deniers, il faut prendre le tiers dans les 6. Dans toutes ces différentes caſcades, je crois qu'il eſt très-aiſé de ſe tromper; au lieu que par les méthodes que j'emploie, & que j'avoue n'être pas de moi, j'y vois moins de poſſibilité. Au reſte, chacun peut faire comme il lui plaît.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LABASSÉE.

A Paris, ce 22 Février 1757.

LETTRE de M. Rabiqueau, à l'Auteur du Mercure, en réponſe à celle de M. Ferrand, inſérée dans le Mercure de Novembre 1756. Cette Lettre devant s'annexer à la Relation de M. Rabiqueau, il l'a fait im-

Digitized by Google

primer, & elle se vend chez lui, rue S. Jacques, vis-à-vis les Filles Sainte Marie, & chez *Jombert* & *Lambert*, Libraires, avec sa Rélation & son Livre du *spectacle du feu.*

Le Projet que la Maison de Mailly avoit formé de faire travailler à l'Histoire générale de sa Maison, avoit été annoncé dans le Mercure de Septembre de 1753. En conséquence elle avoit invité les maisons auxquelles elle a l'honneur d'appartenir, d'y vouloir bien concourir avec elle; mais cet ouvrage n'ayant pu être terminé, & demandant une suite de travail qui ne peut être rempli qu'en plusieurs années, il vient d'être donné, en attendant l'Histoire générale, un *Extrait de la Genéalogie de cette Maison, suivi de l'histoire de la Branche des Comtes de Mailly, Marquis d'Haucourt, & de celle des Marquis du Quesnoy qui en sont issus, établi sur les titres originaux*, par M. de Clairambault, Généalogiste des ordres du Roi.

On peut dire, à l'avantage de cet Extrait, qu'il est peu d'ouvrage de cette nature, qui soit fait avec autant d'ordre & de clarté, & qu'il est même écrit avec plus d'élégance, que le genre n'en paroît susceptible. C'est ce qui doit faire desirer que

les autres branches de cette illuſtre Maiſon, ainſi que M. de Sérigny l'annonce au commencement du livre, mettent de même l'Hiſtorien en état de le porter avec la même évidence à ſon entiere perfection.

Il eſt d'ailleurs établi ſur les noms les plus reſpectables en ce genre, & qui portent par eux-mêmes cette authenticité ſacrée, qui fait ſeule le prix de pareils Ouvrages

Poésies badines & galantes. *Non ſine amore joci. A Londres*, & ſe trouvent *à Paris*, chez *L. Ch. d'Houry*, rue vieille Bouclerie, 1757.

Les pieces de ce Recueil nous ont paru répondre parfaitement au titre. Le badinage & la galanterie les caractériſent. La premiere que nous allons mettre ici, ſuffira pour juſtifier notre ſentiment :

Sur une pêche.

Entre la pêche & toi, Climene,
Que je trouve de parités !
Des fruits en elle on voit la Reine,
En toi la Reine des beautés.

Chez l'un & l'autre une chair ferme
D'une peau fine ſe revêt :
Chez l'une & l'autre, l'épiderme
S'ombrage d'un léger duvet.

Digitized by Google

Ta douce haleine eſt pareille
A ſon parfum précieux ;
Et ſur ton teint gracieux
Brille ſa couleur vermeille.

Telle eſt, dit-on, ſa froideur ;
Qu'elle eſt quelquefois mortelle :
N'es-tu pas, pour mon malheur,
Encore plus froide qu'elle ?

De la dureté du tien
Son cœur dur à peine approche :
Oui, bien plus dur que le ſien,
Ton cœur eſt un cœur de roche.

Du ſien le fer eſt vainqueur,
Aiſément il y fait breche :
Mais l'Amour n'a point de fleche
Qui puiſſe entamer ton cœur.

De l'obtenir il me tarde :
Hâte ma félicité ;
Et la pêche & ta beauté
Ne ſont pas des fruits de garde.

Il y a dans ces vers du feu & du naturel. Il y regne ſurtout une gaieté facile, qui pourra faire naître à nos Lecteurs l'envie de lire les autres pieces, & d'acheter le Recueil.

Digitized by Google

OBSERVATIONS de chirurgie, où l'on en trouve de remarquable ſur les effets de l'agaric de chêne dans les amputations, & la compoſition des bougies ſouveraines dans les maladies de l'uretre, traduites de l'Anglois de M. Warner, Chirurgien de l'Hôpital de Guy, & Membre de la Société royale, auxquelles on a joint deux Lettres d'un Médecin de Londres, dont la premiere contient des regles pour conſerver la ſanté juſqu'à un âge fort avancé, avec quelques obſervations ſur l'uſage du tabac; & la ſeconde fait connoître l'abus des remedes empyriques, traduites auſſi de l'Anglois. *A Paris*, chez *Ganeau*, rue S. Severin, 1757.

L'excellence & l'utilité de ces obſervations, qui ſont au nombre de 44, doivent faire ſouhaiter que M. Warner continue à enrichir ſon art, de celles que ſa célébrité & le poſte qu'il remplit avec tant de gloire, lui donnent occaſion de faire chaque jour. C'eſt le vœu du Traducteur, & c'eſt auſſi le nôtre.

EXPOSITION de la Doctrine de l'Egliſe Gallicane, par rapport aux prétentions de la Cour de Rome, 3 petites parties. *A Geneve*, chez les freres *Cramer*, 1757; ſe trouve *à Paris*.

Digitized by Google

Cette courte expoſition, eſt un ouvrage poſthume de M. du Marſais. Suivant l'avertiſſement, on a eu l'art d'y réduire en peu de pages l'hiſtoire de nos droits combinés avec ceux de la Cour de Rome, ſans affoiblir les nôtres, & ſans bleſſer les ſiens; de diſtinguer la Cour de Rome & le Saint Siege, & de concilier la réſiſtance ſouvent néceſſaire aux deſſeins de l'une, avec le reſpect & l'obéiſſance toujours indiſpenſable aux déciſions de l'autre. Nous allons joindre à cette annonce, l'éloge hiſtorique de M. du Marſais, où ſe trouve renfermé celui de ſes ouvrages. Nous l'avons tranſcrit du même Avertiſſement. Le mérite de cet Ecrivain eſt ſi reconnu dans la république des Lettres, que nous avons cru lui devoir cette diſtinction.

Ceſar-Cheſneau, Sieur du Marſais, étoit né à Marſeille, & y avoit fait ſes études au College des Peres de l'Oratoire. Arrivé à Paris à l'âge de 25 ans, ſes premiers eſſais furent pour le Barreau; mais malgré le ſuccès avec lequel il y traita quelques affaires importantes, ſon goût l'attacha tout entier aux Belles-Lettres; la Grammaire fut la partie qu'il choiſit; mais il la traita en Philoſophe, & fit voir que l'homme de génie trouve la raiſon, où l'homme borné ne trouve que les mots.

Son Traité des Tropes, ou des différens ſens, dans leſquels on peut prendre un même mot dans une même Langue, eſt un chef-d'œuvre. Il fut imprimé en 1730, & on lui rend toute la juſtice que mérite un Ouvrage ſi parfait. On en prépare une nouvelle édition. Il a laiſſé beaucoup de cartons qu'il deſtinoit à compoſer une Grammaire Françoiſe, dont la Préface a même été imprimée il y a quelques années. Il avoit encore donné au Public une expoſition d'une nouvelle Méthode pour apprendre la Langue Latine, & ſes manuſcrits que l'on travaille à mettre en ordre, contiennent vraiſemblablement des tréſors très-précieux à la Langue Françoiſe. Il étoit ſeul Auteur de tous les articles de Grammaire, qui ſont dans les ſix volumes de l'Encyclopédie. Il ne faut que les lire pour en connoître le prix. Nous ne ſçavons rien de ſa famille, ſinon qu'il étoit neveu du célebre Cheſneau-du Marſais, Médecin à Marſeille, & Fondateur de l'Hôpital de Sonperoſe en Gaſcogne. C'eſt de cet oncle qu'il tenoit le Fief du Marſais, près du Mont du Marſan. Il eſt mort en 1756, âgé de 80 ans.

Dictionnaire Apoſtolique, à l'uſage de MM. les Curés des villes & de la cam-

Digitized by Google

pagne, &c. par le R. P. Hyacinthe de Montargon, Auguſtin de Notre-Dame des Victoires, à Paris, Prédicateur du Roi, &c. tome 11e. Homélies du Carême, vol. *in*-8°., en blanc 4 liv. & 5 liv. relié. *A Paris*, chez *A. M. Lottin*, rue S. Jacques, 1755. Le 12e vol. eſt ſous-preſſe. Le même Libraire vend tous les livres à l'uſage du Dioceſe de Paris.

Nécessité de penſer à la mort, ou Inſtructions Chrétiennes pour le temps de la maladie; Ouvrage non ſeulement utile à ceux qui adminiſtrent les derniers Sacremens, & qui ont le ſoin ſpirituel des malades, mais encore aux malades mêmes, & à ceux qui leur donnent les ſecours temporels.

On y a joint l'Ordinaire de la Meſſe, une courte explication de l'Oraiſon Dominicale, une paraphraſe ſur les ſept Pſeaumes de la Pénitence, les prieres de l'adminiſtration du Saint Viatique en Latin & en François. *A Paris*, chez *Deſaint* & *Saillant*, rue Saint Jean de Bauvais; & *à Senlis*, chez *N. Deſroques*, Imprimeur-Libraire, 1757.

Lettres ſpirituelles ſur différens ſujets de piété, par M. l'Abbé d'Olonne, Doc-

Digitized by Google

teur en Théologie, & en Droit Canon de la Faculté de Paris. *A Paris*, chez *Paul-Denys Brocas*, rue Saint Jacques, 1757. Ce Livre se vend 2 liv. broché, & 2 liv. 10 sols relié.

COMBIEN un empire se rend respectable par l'adoption des arts étrangers; discours prononcé devant la Cour de Danemarck; par M. de la B. . . pour l'ouverture des leçons publiques de Langues & Belles-Lettres Françoises, composé par M. Mehegan. *A Paris*, chez le même Libraire, 1754.

Ce titre annonce un plagiat Littéraire, dans lequel il ne nous convient point d'entrer. Nous nous bornons à la simple annonce de cette brochure.

LE second tome de *Vittorio Siri*, traduit par M. Requier, vient de paroître chez *Didot*, quay des Augustins. Nous croyons que le Public recevra ce volume avec la même faveur qu'il a reçu le premier. L'Original nous y paroît réduit avec le même goût, la même sagesse, & rendu avec le même soin & la même élegance.

CAROLI Linnæi Flora Suecica, exhibens plantas per Regnum Sueciæ crescentes, systematicè cum differentiis specierum, synonymis

Digitized by Google

Autorum, nominibus incolarum, ſolo locorum, uſu œconomorum, officinalibus Pharmacopœorum : editio ſecunda, aucta & emendata. Stockolmiæ 1754.

L'Auteur eſt ſi célebre, que ſon nom ſeul fait l'éloge de l'Ouvrage. Nous nous y renfermons, nous ajouterons ſeulement que ce Livre eſtimé ſe trouve chez *Briaſſon*, rue S. Jacques, ainſi que celui qui a pour titre :

CAROLI Linnæi Amœnitates Academicæ, ſive Diſſertationes variæ, Phyſicæ, Medicæ, Botanicæ, antehac ſeorſim editæ, nunc collectæ & auctæ, cum tabulis æneis. Volumen tertium. Holmiæ 1756.

LETTRE à Monſieur S. D. L. A.

MONSIEUR, j'ai lu dans le Mercure d'Octobre 1756, à la page 118, l'énoncé d'un Problême que vous propoſez, concernant un Contrat maritime, appellé Groſſe Aventure. Ce Problême peut ſe réſoudre, comme vous le dites fort bien, en faiſant autant de regles de proportion qu'il ſe trouvera d'années révolues juſqu'à l'expiration de ce Contrat : mais vous demandez s'il n'y a pas une maniere d'opérer plus ſimple & plus facile. Je commence par vous

aſſurer, Monſieur, que ce Problême & tout autre de pareille nature, peut ſe réſoudre par une ſeule regle de trois, en donnant aux deux premiers termes de la proportion, les préparations néceſſaires, leſquelles je tâcherai de vous expliquer.

Avant que d'entrer en matiere, vous me permettrez, Monſieur, de relever une faute d'inadvertence dans l'énoncé de votre propoſition, qui donne du Contrat appellé Groſſe Aventure, une autre idée que celle qu'on doit en avoir. Vous dites « qu'un Particulier a donné à la groſſe » Aventure, 1000 liv., &c. » ; & à la fin de votre propoſition, vous demandez « quelle ſomme ce Particulier doit payer » pour le capital & le profit des profits » : il auroit fallu dire, quelle ſomme il doit retirer, &c. En effet, ce qu'on appelle groſſe Aventure eſt un Contrat maritime, par lequel un Particulier s'intéreſſe dans le chargement ou dans l'armement d'un Navire, en donnant, pour entrer dans les frais de l'expédition, une ſomme d'argent dont il court le riſque en entier, ſi le Navire vient à périr ou à être pris, ſoit par les Ennemis, ſoit par les Corſaires ; mais le Navire faiſant ſa courſe, & revenant à bon port, alors il retire en argent ſon capital joint aux profits ſtipulés par le Con-

Digitized by Google

trat, ſans entrer autrement dans le bénéfice ou dans la perte de cette courſe, qui ne concernent que les Armateurs, ou ceux qui ont fait le chargement.

Revenons maintenant à la maniere de réſoudre, par une ſeule regle de proportion, le Problême que vous nous propoſez : voici, Monſieur, comme il faut y procéder. Puiſque le bénéfice ſe compte à tant pour cent, élevez le nombre cent en puiſſance (1), ſelon la quantité des années de la durée du Contrat ; dans la queſtion préſente, ce ſera à la ſeptieme : voilà le premier terme de votre regle de trois ; enſuite ajoutez 17 à ce même nombre 100, attendu que le bénéfice eſt ſtipulé à 17 pour cent ; puis élevez cette ſomme 117 en puiſſance, autant que le premier terme, & vous aurez le ſecond ; le troiſieme terme ſera le capital ou la miſe : faites la regle, & il viendra au quatrieme terme, 3001 l. 4 ſ. 10 d. $\frac{134\,820\,919}{1\,250\,000\,000}$: c'eſt la réponſe à votre queſtion.

(1) Elever en puiſſance, c'eſt multiplier un nombre par lui-même, & réitérer ces multiplications par le même nombre autant de fois qu'il eſt néceſſaire, ſelon la puiſſance que l'on veut avoir. La premiere multiplication produit la ſeconde puiſſance, puiſqu'on y emploie deux fois la même racine : la ſeconde multiplication produit la troiſieme puiſſance, & ainſi de ſuite.

Digitized by Google

Vous demanderez peut-être que je donne la théorie de cette pratique, & les fondemens de cette regle : ce ſera, ſi vous l'agréez, la matiere d'une ſeconde Lettre.

Je ſuis, &c.

LETTRE de M. de Lavau, de l'Académie de la Rochelle, aux Auteurs des Mémoires de Trévoux. *Aſſueſce dicere verum & audire.* Seneq. *A la Rochelle*, chez *Deſbordes*, & ſe trouve *à Paris*, chez *Guillyn*, Quai des Auguſtins, 1757.

Le ſentiment de l'Auteur nous a paru fondé ſur la vérité, & ſa Lettre dictée par la raiſon. Nous penſons que M. de Lavau a même un double avantage : c'eſt qu'il écrit auſſi-bien en françois, qu'il juge bien du latin moderne. Nous joignons à cette indication une Lettre qu'il nous a adreſſée ; elle ſervira de précis à celle que nous annonçons.

MONSIEUR, ſi j'ai ſoutenu que la langue Latine d'aujourd'hui eſt un dialecte dérivé de la Langue Romaine, ç'a été par zele pour notre Latin, & par eſtime pour nos bons Auteurs qui l'ont employé. A moins que de ſuivre le ſyſtême que je propoſe, on jette je ne ſçais quel ridicule ſur eux & ſur leurs ouvrages : on veut qu'ils aient atteint aux graces originales du ſiecle

Digitized by Google

d'Auguſte. Belle chimere ! flateuſe illuſion ! Nous ne pouvons apprendre parfaitement dans notre cabinet une Langue vivante qui nous eſt étrangere, quoiqu'elle nous prête ſes Grammaires & ſes Dictionnaires ; comment apprendrons nous une Langue morte qui nous refuſe ſes ſecours ?

Tant qu'on mettra vis-à-vis des grands Modeles de Rome nos Ecrivains Latins modernes, ceux ci ſeront toujours humiliés, toujours ſoupçonnés d'une latinité vicieuſe : il faut ſervilement copier les Anciens pour écrire comme eux ; & encore, eſt-on toujours sûr de les bien entendre ? Combien de diſputes interminables parmi leurs Interpretes !

D'ailleurs, pour peu qu'on dérange leurs termes, & qu'on les aſſemble autrement qu'ils n'ont fait, qu'on leur donne une ſignification différente de celle qu'ils y ont attachée, qu'on en crée de nouveaux pour exprimer des choſes qui leur ont été inconnues, quel rapport, je vous en fais juge, Monſieur, quel rapport ce latin factice a-t-il avec celui des excellens originaux de l'Antiquité ?

Mais qu'on diſe que c'eſt un nouvel idiôme, qu'il y a un uſage, des regles, des élégances qui lui ſont propres, qu'il a conſacré un nombre infini de nouvelles lo-

Digitized by Google

cutions, qu'il leur donne un nouveau ſens, un nouveau tour, un arrangement nouveau dont les Sçavans ſont convenus depuis la reſtauration des Lettres, voilà nos Orateurs & nos Poëtes à couvert de bien des reproches ; les voilà remis en honneur.

On a cru que je voulois les combattre, & je les défends : on a pris pour mes ſentimens, les conſéquences que je tire de l'opinion de mes Adverſaires. Vous avez déja commencé, Monſieur, à me rendre juſtice, & j'en ſuis très-reconnoiſſant : j'oſe me flatter que vous me la rendrez entiérement en voyant ma Réponſe, & en daignant l'annoncer dans votre Mercure (1). Je l'adreſſe aux Journaliſtes de Trévoux, parce que celui qui m'a critiqué avec tant d'égards & de ménagemens, n'a pas jugé à propos de lever le voile dont il ſe couvre. Pourquoi ne pas ſe découvrir ? Il n'a pu craindre que mes éloges & les marques de ma reconnoiſſance. Le fort de ſa Critique tombe uniquement ſur le plan de mon Diſcours qu'il n'a pas bien ſaiſi : peut-être eſt-ce ma faute.

J'ai l'honneur d'être, &c.

De Lavau.

A la Rochelle, le 24 Septembre 1756.

(1) Volume de Mars 1756.

Digitized by Google

NOMENCLATOR Ciceronianus. Parisiis, apud Thibouſt, *Regis Typographum, in Platea Cameracenſi.* 1757.

Ce petit Livre (car il ne contient que 280 pages *in*-12.) eſt une eſpece de clef qui fixe aux perſonnes dont Cicéron a parlé dans ſes Plaidoyers & dans ſes Lettres, ou dont il a écrit dans ſes Traités oratoires & philoſophiques, les noms ſimples & compoſés par leſquels elles y ſont déſignées.

Il n'eſt pas douteux que ces noms & ces ſurnoms n'euſſent, au ſiecle où il vivoit, une application certaine aux individus qui les portoient ou qui les avoient portés : à meſure que l'on s'eſt éloigné de cette époque, le voile qui a couvert ces objets & leurs acceſſoires, alors également préſens à lui & à ſes contemporains, s'eſt tellement épaiſſi, qu'une des plus grandes difficultés que l'on ait à le bien entendre, eſt de les diſcerner.

Il eſt vrai que cette difficulté ne s'étend qu'aux noms romains, & même à ceux qui, étant ou communs à pluſieurs perſonnes, demandent que l'on diſtingue celles-ci, ou qui paroiſſant propres à une ſeule, ne laiſſent pas d'en cacher pluſieurs : il a fallu les découvrir pour rendre à chacune ce qui lui appartient dans le texte Latin, au-

Digitized by Google

quel le Nomenclateur renvoie par deux chiffres, l'un romain, qui indique le Livre ou le Traité; l'autre arabe, qui marque le paragraphe.

A l'égard des autres noms Romains ou Grecs qui ſont univoques, ils ne figurent dans le Nomenclateur que comme dans une Table ordinaire, pour l'indication des endroits où il en eſt fait mention.

Comme l'Auteur n'a pas ſeulement en vue de ſe rendre utile à ceux qui liſent Cicéron de ſuite, mais encore à d'autres qui ne penſent qu'à le conſulter ſur quelques points hiſtoriques, il a ajouté, autant qu'il a pu, aux noms des principaux Acteurs, leurs filiations, leurs dignités ou leurs profeſſions, & à peu près l'année où ils les ont exercées, ou l'équivalent de tout cela; à quoi il a joint, ſuivant l'occurrence, pluſieurs corrections du texte.

Enfin, perſuadé qu'il eſt que le corps des œuvres de Cicéron eſt le fonds le plus riche qui nous ſoit reſté de toute l'Antiquité, & où il y a le plus à profiter & à apprendre pour nous autres modernes, il a dirigé ſon travail à cette fin; & l'on doit lui en ſçavoir d'autant plus de gré, que le *Nomenclator* ou l'*Index* qui en eſt le fruit, eſt le plus méthodique, le plus complet, & le plus exact de tous ceux qui ont paru en

Digitized by Google

ce genre ; qu'il peut ſuppléer à leurs défectuoſités, & qu'il s'acquiert à moindre prix.

Il ſe vend quarante ſols, relié, chez Thibouſt, où l'on trouve auſſi l'Hiſtoire Françoiſe de Cicéron, deux volumes in-4°. du même Auteur.

DISSERTATION ſur la légitimité des intérêts d'argent qui ont cours dans le commerce, à M. ***. *A la Haye.* 1756.

Cette brochure nous eſt parvenue trop tard ; nous n'avons que le temps de l'annoncer. Elle mérite que nous en faſſions une mention particuliere & un éloge diſtingué : c'eſt un double devoir dont nous nous acquitterons inceſſamment.

PROGRAMME.

L'ACADÉMIE de Bordeaux diſtribue toutes les années un Prix de Phyſique, fondé par feu M. le Duc de la Force. C'eſt une Médaille d'or de la valeur de 300 livres.

Elle propoſe pour ſujet du Prix de l'année 1758, *Quelle eſt la meilleure maniere de connoître la différente qualité des Terres pour l'agriculture ?* Elle diſtribuera la même année un autre Prix dont elle a déja propoſé pour ſujet : *Quels ſont les meilleurs moyens de faire des Prairies dans les lieux*

Digitized by Google

ſecs, & quelles Plantes y ſont les plus propres à y nourrir le gros & le menu Bétail.

Pour ſujet du Prix qu'elle aura à donner en 1759, elle demande *Quelle eſt la meilleure maniere de ſemer, planter, provigner, conſerver & réparer les bois de Chêne?* Comme ce ſujet pourroit paroître trop étendu pour pouvoir être également bien rempli, elle avertit qu'elle adjugera volontiers le Prix à celui qui lui enverra ſur quelqu'une des parties qu'il renferme, des expériences nouvelles & utiles.

Cette Compagnie diſtribuera deux Prix en 1757; l'un, à celui qui tâchera de déterminer *le Cours & la Tranſpiration de la Seve, relativement aux différentes qualités de l'air, & aux differens aſpects du Soleil & de la Lune;* l'autre, à celui qui déterminera *les meilleurs principes de la Taille de la Vigne, par rapport à la difference des eſpeces de Vignes & à la diverſité des Terroirs.*

Les Diſſertations ſur ce dernier ſujet ne ſeront reçues que juſqu'au premier Mai 1757. Elles peuvent être en François ou en Latin. On demande qu'elles ſoient écrites en caracteres bien liſibles.

Les Paquets ſeront affranchis de port, & adreſſés à M. le Préſident Barbot, Secretaire de l'Académie, ſur les Foſſés du Chapeau rouge; ou à la Veuve de P. Brun, Imprimeur rue S. Jâmes.

ARTICLE

ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

GÉOMETRIE.

A L'AUTEUR DU MERCURE.

J'AI lu, Monſieur, dans votre Mercure de Décembre (1) la Lettre de M. D***. Il ſe préſente de bonne grace pour m'enlever l'honneur de la découverte du Théorême de Géométrie, inſéré dans le Mercure du mois d'Août dernier. Je ſuis très-charmé d'avoir un adverſaire tel que lui : car ſi je ſuis aſſez heureux pour le vaincre, il ſera conſtant que le Théorême m'appartiendra, non ſeulement à titre de découverte, mais encore par droit de conquête.

Avant que d'entrer en matiere, l'Auteur de la Lettre a jugé à propos de donner, de ſa façon, & *en paſſant*, une nouvelle démonſtration *très-ſimple* du Théorême en queſtion. Mais qu'il me ſoit permis de re-

(1) Page 157.

chercher auſſi *en paſſant* le motif qui l'a porté à la donner. Si c'eſt pour faire voir ſon habileté, il pouvoit s'en diſpenſer, parce qu'on le croit très-capable : ſi c'eſt pour faire voir, par une autre démonſtration, que la vérité que j'ai découverte eſt à tous égards inconteſtable, en ce cas je dois lui ſçavoir gré de la peine qu'il a priſe, quoiqu'elle ſoit ſuperflue, & je l'en remercie affectueuſement. Si c'eſt ſimplement par goût pour les nouvelles démonſtrations, je veux le ſervir à ſa façon, & lui dire à mon tour que la proportion $y\,dx . x\,dy :: \frac{y\,dx}{dy} . x$, eſt encore une autre démonſtration très-ſimple du même Théorême. Mais ſi, en publiant ſa démonſtration, il a eu deſſein (comme je dois le préſumer) de diminuer le mérite de ma découverte, il n'a sûrement pas réuſſi: car, pour le dire encore *en paſſant*, le grand nombre de démonſtrations que les Géometres modernes ont données de la quarante-ſeptieme propoſition du premier Livre d'Euclide, n'a rien diminué de la gloire que Pythagore s'eſt acquiſe par la découverte de cette propoſition ; & j'ai tout lieu de croire qu'on me rendra la même juſtice à l'égard de mon Théorême.

Après avoir expoſé ſa démonſtration, M. D *** entre tout de bon en matiere, &

donne hardiment la quantité $\frac{n}{m}$ AP, prise dans le *Traité des Sections Coniques* du Marquis de l'Hôpital, comme l'expression générale de la soutangente d'une courbe quelconque. Quoique l'Auteur de cet Ouvrage ne pût la donner, & ne l'ait effectivement donnée que comme l'expression particuliere de la soutangente de la seule famille des Paraboles, l'Anonyme n'ignore pourtant pas que mon Théorême s'étend à toutes les courbes possibles, puisqu'il a eu soin de renfermer le mot *quelconque* entre deux parentheses, en rapportant mon Enoncé qu'il a copié mot à mot. Il semble donc que M. D *** ait fait exprès ce paralogisme ; ce que je ne pourrois cependant croire, si toute la suite de sa Lettre ne servoit à le prouver. En effet, ce ne peut être qu'afin de soutenir la fausse généralité que ce parologisme donne à son calcul, qu'il a eu tout le soin d'éviter le nom du genre de courbes, auquel tout son calcul appartient. Voilà, Monsieur, les moyens que l'Anonyme met en usage pour m'enlever ce qu'il appelle *l'Idée chérie d'une découverte en Mathématiques.* Je laisse à présent au Public le soin de juger s'il a réussi, & s'il a eu de bonnes raisons pour garder l'*incognito.*

Ce que vous venez de lire, Monſieur, doit vous ſurprendre; car les Géometres ont toujours laiſſé aux Sophiſtes la reſſource puérile du parologiſme. Mais M. D *** vouloit me réfuter à quelque prix que ce fût. Qu'a-t-il fait? Il a mis dans un creuſet, ſi je puis m'exprimer ainſi, une propoſition du M. de l'Hôpital, de laquelle, malgré ſon habileté dans l'Analyſe, il n'a pu tirer que la partie de mon Théorême, qui a de l'affinité avec cette propoſition: cependant, comme il a vu que le réſultat entier de ſon opération ne lui donnoit préciſément que cette partie qui concerne la ſeule famille des Paraboles, il s'eſt déterminé à voir s'il ne trouveroit pas dans quelque Auteur mon Théorême *énoncé mot à mot*: ce ſont ſes termes; ils ſont affirmatifs dans ſa Lettre. Enfin, ce qu'il cherchoit avec tant d'ardeur, il a cru le voir dans l'Ouvrage d'Abraham *de Graaf* qu'il indique. En me renvoyant à cet Auteur, M. D *** a eu ſoin de copier ce qu'il y a trouvé: il déclare en même temps que ce qu'il en tranſcrit revient à ce qu'il a déja cité du M. de l'Hôpital. Or, comment accorder ici mon Adverſaire avec lui-même? Son commentaire erroné ſur la propoſition du M. de l'Hôpital, prouve clairement, comme on l'a vu, que mon Théorême n'y

Digitized by Google

eſt point contenu : de plus, la torture violente & inutile qu'il donne à cette propoſition à l'aide du calcul, pour en exprimer mon Théorême, démontre qu'il n'y eſt contenu ni implicitement, ni explicitement. Ainſi ce Théorême, qui ne ſe trouve en aucune façon dans la propoſition du Marquis de l'Hôpital, ne ſçauroit être contenu dans le Livre de M. *de Graaf*: cependant, ſelon l'Anonyme, il y doit être énoncé même *mot à mot;* aſſertion préciſe qu'il ne me convient pas de qualifier, & qui ne pourra jamais ſe trouver que dans la ſeule Lettre de mon Adverſaire. Il ſuffit de dire ici qu'une imprudente citation faite ſur le même ſujet par M. Lombart, devoit ſervir de leçon à M. D ***, pour ne pas me renvoyer ſi légérement à un *énoncé mot à mot*, dont la fauſſeté ſaute aux yeux de tout Lecteur tant ſoit peu initié dans les myſteres de la Géométrie.

Je crois, Monſieur, en avoir aſſez dit, pour faire voir avec combien de légéreté M. D *** a écrit la Lettre qui regarde mon Théorême. Mais je dois vous dire, avant que de finir, que la fauſſe généralité qu'il donne à ſon calcul eſt ſi frappante, que la quadrature du cercle, comme celle des autres courbes en général, ne ſeroit qu'un ſimple corollaire de ſon calcul; ce qui af-

ſurément ſeroit merveilleux. Mais je rends juſtice à M. D ***, & je ne le crois pas un *chercheur* de la quadrature du cercle : cependant, ſi par haſard il avoit le temps de faire des découvertes dans la ſcience dont, ſur la foi de Platon, il occupe l'*Eternel*, je lui promets à mon tour de les tirer de quelque propoſition connue depuis long-tems, ſans cependant prétendre pour cela lui enlever l'honneur de la découverte ; ſa conduite à mon égard ne devant point me ſervir de modele.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MARSSON.

A Paris, le 8 Février 1757.

MEDECINE.

SUITE du Mémoire ſur les Eaux minérales & médicinales, par M. Juvet, Médecin de l'Hôpital du Roi à Bourbonne-les-bains, & aſſocié Correſpondant du College royal des Médecins de Nancy.

V. S'IL ne s'agiſſoit pour la guériſon des maladies, que de matieres volatiliſées & ſpiritualiſées, les guériſons ſeroient plus fréquentes, & les maladies

ſeroient plus rares. Tout eſt enclin à la volatiliſation dans nos corps par le jeu, les frottemens & la chaleur perpétuels, qui les agitent, qui les détruiroient bientôt ſans des réparations journalieres, qu'y font des alimens pleins de parties dures, peſantes & maſſives, qui remédient autant à la trop grande exaltation de nos liqueurs, qu'elles préviennent les dangers de la conſidence de nos vaiſſeaux. Toute matiere eſt ſi prodigieuſement diviſible, qu'elle échappe à l'imagination, & peut atteindre à cet alkool qui fait les eſprits. Les corps odorans en ſont la preuve: le caſtoreum mis dans une balance pendant quatre jours, quoiqu'il rempliſſe de ſon odeur une atmoſphere conſidérable, n'y perd rien de ſon poids: un grain d'extrait de ſafran donne ſon goût & ſon odeur à dix onces d'eſprit de vin, les ſubſtances mêmes qui paroiſſent les plus compactes peuvent ſe diviſer d'une maniere incompréhenſible. Un grain d'or ſe mêle ſi exactement dans une livre d'argent en fuſion, qu'il n'y a pas un grain de cet argent qui n'y prenne part: la même choſe arriveroit quand on ne mêleroit que la millieme partie de ce grain d'or avec une livre d'argent.

Choiſiſſons dans ces matieres qui ſont en ſi grand nombre, celles dont les parties intégrantes ſont ſi atténuées & ſi légeres, que tout y eſt eſprit, & parmi celles que la médecine nous fournit, prenons pour modele le camphre & l'eſprit de vin.

Le camphre eſt une réſine particuliere ſi volatile, qu'étant expoſé à l'air, il ſe diminue peu à peu, & ſe diſſipe : il s'enflamme aiſément, & ne laiſſe aucune terre ou charbon après l'inflammation.

L'eſprit de vin eſt ſi volatil, qu'une cuillerée de cet eſprit bien rectifiée jettée en l'air, s'y répand & s'y tranſmet entiérement, ſans qu'il en retombe une ſeule goute par terre.

Suppoſons que le camphre ſoit un volatil froid, puiſque le proverbe veut qu'il rend les hommes impuiſſans, *per nares caſtrat mares*, & que des Auteurs très-graves, entre leſquels on pourroit compter le Docteur Groenvelt, F. Hoffman, M. Geoffroy & beaucoup d'autres, aſſurent qu'il eſt un rafraîchiſſant ſpécifique, que l'on doit même placer dans les temps des redoublemens des fievres aigues & inflammatoires, dans les inflammations des parties nerveuſes & membraneuſes. Sous cet aſpect le camphre eſt un cordial, anodin,

Digitized by Google

adouciſſant, antiphlogiſtique & antipoſmodique.

L'eſprit de vin, qui eſt la baſe de tant d'excellentes préparations, tant galéniques que chimiques, de tant de liqueurs délicieuſes, auquel, pour le faire d'autant mieux contraſter avec le camphre, j'appliquerois volontiers & avec juſtice un des attributs de la roquette (1), eſt un volatil chaud, un cordial excitatif, animé, échauffant, un eſpece de feu liquide, dont l'action eſt bien différente de celle du camphre.

Que l'on monte à préſent ſur l'un ou l'autre de ces modeles les idées qu'on ſe forme du volatil des eaux, ou bien encore qu'on en faſſe à diſcrétion un volatil mixte, qui réuniroit tous les avantages du camphre & de l'eſprit de vin, ſans en avoir les inconvéniens, je ne crois pas, que, quand même il ſeroit poſſible de réaliſer là-deſſus les plus belles ſpéculations, on pourroit en inférer que ce volatil ſeroit l'agent principal des eaux. Le camphre & l'eſprit de vin, tous les volatils, quelque éloge qu'on leur prodigue, n'auront jamais en médecine une place auſſi éminente, que celles qu'y

(1) *Excitat ad venerem tardos eruca maritos.*

tiennent la ſaignée entr'autres & l'eau commune. Ces volatils, quoique plus rares & plus précieux, ne ſeront preſque jamais que leurs aides & leurs ſuppôts, & on les verra peu jouir excluſivement des honneurs du triomphe, ſurtout dans les maladies internes, où leur effet n'eſt bien ſouvent que palliatif, ſoit que leur cauſe ſoit humorale, ſoit qu'elle dépende des ſolides, ou des ſolides & des liquides.

Nous pourrions nous en convaincre par ceux de l'opium. La Chimie fait voir dans l'opium un volatil ſi abondant, qu'il n'eſt guere de mixte dont on en ait plus tiré. Il paroît même à M. Hecquet (1) que l'opium n'eſt qu'un aſſemblage d'atomes ſpiritueux & aëriens, qui ſe développent en vapeurs, qui devient comme une nuée inſenſible, qui pénetre ſoudainement le ſang, & le traverſe promptement, pour, avec le plus fin de ſa lymphe, s'aller filtrer dans la ſubſtance corticale du cerveau, & entrer enſuite dans les nerfs comme un éclair. On ſçait que les effets de cet éclair ſont paſſagers, que ſi l'on donne l'opium en doſe ſuffiſante, il chaſſe la douleur & l'inſomnie, qui reviennent l'éclair étant

(1) Pag. 84, de ſes Réflexions ſur l'uſage de l'opium.

Digitized by Google

diſſipé. On ſçait que l'opium ſeul, dans lequel M. Hecquet s'efforce de trouver cette vertu ſinguliere & générale, pour terminer toutes les maladies, que Pitearn chercha toute ſa vie, ne guérit pas, ſurtout les maladies chroniques; que ſi on l'y emploie quelquefois, on ne le donne jamais ſeul, mais on le mêle avec le fer, le mercure, les plantes, leurs extraits, les ſels fixes & les autres remedes, dont les plus ſages & les plus verſés dans la pratique, comme Freind dans ſon Emménologie, & tant d'autres ſe ſervent, en y joignant quelquefois l'opium, auquel ils n'ont jamais abandonné toute la cure, lorſqu'il s'eſt agi de traiter ces maladies radicalement.

Il ſeroit facile d'adapter ces réflexions ſur l'opium aux manieres d'agir des autres volatils, dans leſquels on ne trouvera pas des altérans, des correctifs, des émolliens, des toniques & des fortifians (*traumatica*) ſur leſquels on puiſſe compter dans les maladies chroniques, & établir toute confiance. *Illi robur & æs triplex circà pectus foret, qui ſus ipſiſſimis committeret manes.* Le volatil électrique eſt peut-être privilégié.

VI. La gloire de guérir ſupérieurement ne lui ſeroit-elle pas réſervée? L'électri-

cité dont les reſſorts ſurprenans ſont ceux d'un fluide ſi ſubtil, qu'on l'a comparé à la lumiere, ou à l'élément du feu, fluide que fourniſſent copieuſement les corps électriſés & les corps électriques, auquel M. l'Abbé Nollet a donné le nom de matiere effluente, fait voir, que les guériſons ne ſont pas à beaucoup près la ſuite de l'application ſeule, &, qui plus eſt, immédiate de matieres volatiles & ſpiritueuſes. Cette matiere effluente, ou la lumiere électrique pénétre ſi bien nos corps, & les agite ſi ſoudainement, qu'on ſçait, par exemple, qu'un cercle de cent perſonnes ou beaucoup plus, qui ſe tiennent toutes par la main, en ſont ébranlées, pourvu que cette matiere puiſſe ſeulement s'introduire dans le corps de la premiere perſonne, & tout de ſuite dans les autres juſqu'à celui de la derniere; ce que l'on a démontré par l'expérience ſuivante.

Qu'on mette horizontalement la baguette de fer A près d'un globe de verre mis en mouvement ſur ſon axe, & frotté ſelon l'Art, qu'on attache perpendiculairement à cette baguette la baguette de fer B, dont un bout ſera plongé dans un vaiſſeau de fayance ou de porcelaine rempli d'eau; que la premiere perſonne du cercle tienne ce vaiſſeau dans la main;

Digitized by Google

dès que la derniere perſonne de ce cercle nombreux touchera la baguette A, ou ſeulement en approchera le doigt, on verra s'élancer alors une étincelle de feu ſur le doigt de cette perſonne, & dans le même inſtant tout le cercle éprouve une commotion & ſurtout des ſecouſſes dans les bras, ſans qu'on puiſſe diſtinguer quelle eſt la perſonne qui a été plutôt ou plus tard affectée des impreſſions & de l'introduction de la matiere effluente.

Recordemur... illas partes intromiſſas in intimam hujus hominis compagem, non ſolùm evolvere & motu agere plurimas igneas partes in ipſius compage reconditas, ſed etiam ferri & tranſire in ſecundum hominem, & ex hoc in alios hujus ſeriei uſque ad ultimum, ſiquidem omnes homines hujus ſeriei electrici fiant. (1)

La ſubtilité de cette matiere effluente & ſa facilité à ſe gliſſer dans nos corps par les pores cutanées a fait imaginer qu'un phenomene auſſi extraordinaire que l'électricité, qui a été découverte ou miſe en vigueur de nos jours, produiroit une médecine admirable & preſque univerſelle. On a voulu compoſer une médecine électrique, qui ſeroit au deſſus de la nôtre,

(1) M. Helvetius, pag. 140, tom. 1, Princip. phiſico-med.

autant que le volatil électrique a de prééminence ſur les autres volatils. Les aigrettes lumineuſes, la ſalive lumineuſe, le ſang lumineux qui ſortent d'une perſonne actuellement électriſée, la terrible commotion, la ſecouſſe que fait ſentir l'étincelle foudroyante dans l'expérience de Leyde que nous venons de rapporter, ces faits principaux, ſans parler des autres, firent conclure, que le corps humain étoit un des plus amples magaſins de matiere électrique, que cette matiere y étoit, comme dans les autres corps, d'une mobilité étonnante, qu'elle y étoit capable d'une inflammation générale ou d'une ſorte d'exploſion, qu'étant ainſi miſe en action, elle parcouroit en un inſtant les plus petits canaux, qu'elle devoit par conſéquent produire des changemens ſur le fluide nerveux. On a même ſoupçonné, que la matiere de ce fluide eſt de nature électrique. D'ailleurs le fourmillement produit dans les parties électriſées favoriſoit encore les projets de cette médecine; les paralytiques & les infirmes de toute eſpece furent ſoumis aux eſſais électriques: mais les tentatives ont été ſi ingrates, les ſuccès ſi incertains, les progrès, s'il y en a, ſont ſi lents, qu'on a tout lieu de craindre, que les promeſſes qu'on nous

a faites ne s'évanouiſſent avec les vapeurs ou les écoulemens électriques, à moins qu'on ne réuſſiſſe enfin, en les étayant d'autres moyens de guériſon, (ce qui a déja été tenté par les plus habiles & les plus clairvoyans) à les rendre auſſi ſalubres & auſſi néceſſaires aux maladies, qu'ils ſont à préſent ſpécieux & dignes de l'attention des plus grands Phyſiciens de l'Europe. On peut voir là-deſſus le tome cinquieme de l'Encyclopédie, à l'article de l'électricité médicinale.

Si jamais volatil doit opérer des prodiges en médecine, c'eſt ſans contredit le volatil électrique. Il eſt ſi abondant & ſi mobile, comme le prouve l'expérience de Leyde & quantité d'autres, que M. Wincler (1) a remarqué qu'il ſe communique avec une vîteſſe qui ſurpaſſe de beaucoup la poudre à canon, qui fait parcourir à un boulet ſix cens pieds dans une ſeconde: on ne peut le flétrir par aucun de ces reproches qu'on fait ſouvent aux eſprits chimiques, quoique néanmoins on ne puiſſe pas aſſurer qu'il ſoit pur & ſans mêlange; puiſque les corps électriſés répandent quelquefois une odeur deſagréable comme de ſoufre, d'ail, & que les étincelles qui en ſortent, ne ſont pas auſſi

(1) Profeſſeur à Léipſic.

pures que la lumiere ou le feu élémentaire privé des matieres combuſtibles & flamboyantes.

Il y a apparence que ce volatil, dont les émanations libres & dégagées d'entraves, ſont ſi propres à traverſer, & à parcourir les poroſités de nos fluides & de nos ſolides, qui s'y multiplient exceſſivement, ne peut s'y arrêter aſſez long-temps que par cette multiplication même. Il multiplie auſſi les forces mouvantes & expulſives, qui le chaſſent de nos corps peut-être avec une portion du fluide nerveux, *veneris inſtar luxuriantis*, terreur qu'ont eu, & qu'ont encore pluſieurs Phyſiciens. Il n'y peut produire ſeul & à loiſir, non plus que le volatil des eaux ou les autres, ces changemens durables & permanens, qui ſont les guériſons des maladies chroniques; changemens, dont il eſt d'autant moins capable, qu'il n'eſt qu'accidentel & paſſager lui-même dans la cauſe comme dans ſon effet, qui ne peuvent ſubſiſter qu'autant que durent le frottement & la chaleur qui lui ont fait prendre l'eſſor.

Voici comment s'explique en parlant de l'électricité M. Vandermonde, dans ſa préface du Journal de Médecine, mois de Janvier dernier.

« L'électricité, qui eſt aujourd'hui l'ob-

» jet de la curioſité & de la recherche des » Scavans, fait éclorre tous les jours des » obſervations, qui ne peuvent encore » donner aux Phyſiciens aucunes vues » nouvelles. La fameuſe expérience de » Leyde, par laquelle notre corps reſſent » des ſecouſſes ſi violentes & ſi promp- » tes, la barre de fer, qui devient élec- » trique ſous un nuage orageux, & qui » ſemble detourner en ſilence la matiere » de la foudre, ſont des phenomenes ad- » mirables, qui jouent un grand rôle dans » la phyſique; mais ce ſont des faits iſo- » lés, qui ne nous ont fait voir juſqu'à » préſent aucun attribut nouveau de la » matiere.

VII. A combien de difficultés, à combien d'erreurs l'opinion outrée qu'on a du volatil des eaux, n'expoſe-t'elle pas dans l'uſage même & l'adminiſtration des eaux chaudes? Elle influe trop ſur les bains, les douches, & même ſur la boiſſon de ces eaux. Cette opinion fait faire des omiſſions ou des fautes irréparables, ou de la part du Médecin ou de la part du malade, ſi l'un ou l'autre en eſt obſédé, & quelquefois tous les deux ne ſont que trop d'accord ſur des conſéquences, qui ne peuvent qu'être auſſi fauſſes & auſſi chancelantes que leur fondement.

Digitized by Google

Le Médecin plein de ce volatil en fait la baſe de toute ſa conduite : il eſt ſa bouſſole, c'eſt par lui que le malade boira, baignera, douchera ; tout malade ſans diſtinction boira l'eau abſolument & immédiatement à la ſource. Peu s'en faut qu'il ne boive à la maniere des ſoldats de Gédeon au ruiſſeau qui couloit de la fontaine de Harare, *qui linguâ lambuerint aquas ſicut ſolent canes lambere, ſeparabis eos ſeorſum* : il la dévorera, dût-il ſuffoquer par une boiſſon trop chaude, & que ſon palais ne pût point ſupporter. On oublie que cette boiſſon, dont la chaleur incommode & nullement homogene à celle des parties qu'elle traverſe, commence ſon irritation dans la bouche & ſur la langue, dont l'extrême ſenſibilité eſt un fidele interprete de ce qui ſe paſſera plus loin. Les papilles ou houpes nerveuſes de la langue trop remuées par l'action de cette chaleur, annoncent au genre nerveux, & ſurtout à l'eſtomac, le trouble & le tumulte qu'elle y doit porter. Cette boiſſon arrive & ſe place dans l'eſtomac, ce grand ſac ou réſervoir où elle doit s'arrêter & y faire des impreſſions qui ne ſeront pas paſſageres, mais ſtables, qui ſe tranſmettront à la faveur du ſéjour à toutes les parties qu'il avoiſine, au cœur,

Digitized by Google

qui n'en eſt ſéparé que par le diaphragme, au foie qui le recouvre en partie, ſurtout lorſqu'il eſt rempli. Ces impreſſions ſeront d'autant plus vives : que l'eſtomac eſt très-nerveux, ſes tendres & nombreux ſions de nerfs, par leſquels il entretient une merveilleuſe correſpondance & un continuel accord entre lui & le genre nerveux, qui forme entr'eux comme un être perpétuel, en ſeront trop rudement ébranlés. Ces ébranlemens ſe communiquant rapidement, & devenant univerſels, agiteront toute la maſſe du ſang & de la bile, celle du ſang par l'augmentation de la ſiſtole du cœur, qui en devient impétueuſe, celle de la bile en lui communiquant un excès de raréfaction, dont on ſçait que cette humeur eſt fort ſuſceptible étant plus qu'aucune exaltée, légere & diſpoſée à l'acrimonie alkaline. On ſue, & on s'en applaudit. Le malade ne s'imagine pas que cette ſueur n'eſt autre choſe, que la ſuite de la vélocité de la circulation. Il attribue ſa ſueur aux eaux mêmes & à leur volatil pénétrant. Il croit déja les voir ſe porter à la peau dans le temps même qu'elles ſont encore dans ſon eſtomac. Il admire les eaux & leur volatil, & ne ſçait pas que cette ſueur peut lui être

préjudiciable, qu'elle trompera, pour ainſi dire les eaux, qu'elle empêchera d'agir à leur façon, doucement, par les voies qu'elles affectent, comme par les urines, par les ſelles, par la tranſpiration inſenſible; que ces eaux trouvant des routes déja frayées, prématurément ouvertes, s'y porteront à leur tour, & s'échapperont en partie, *quâ datâ portâ*, par la peau, deviendront ſudorifiques, échauffantes, conſtiperont, peut-être même malgré les lavemens & les remedes plus ou moins ſtimulans, qu'on ne manquera pas alors d'y ajouter.

S'il arrive des accidens, & il faut remarquer que les tempéramens éminemment bilieux, doués de fibres très-ſéches & fort élaſtiques, y ſeroient plus expoſés que d'autres, tout l'opprobre en réjailliroit la plûpart du temps, non ſur la défectuoſité de la methode, mais ſur le remede même, qui néanmoins ſeroit auſſi innocent que l'eau commune, qui pourroit par le même abus produire préciſément les mêmes effets.

On baignera le malade, & par économie du volatil des eaux, dont on ne veut laiſſer perdre que le moins qu'on pourra, on ne laiſſera pas à ſon bain le temps de ſe former : il ſera trop chaud,

Digitized by Google

qu'importe ? Il faut qu'il s'y plonge, dût-il être échaudé : par la même économie on le brûlera, ſi l'on peut, avec la douche, qui n'eſt qu'une colonne d'eau, & dont le malade ſupportera moins impatiemment la chaleur que celle d'un bain, qui ſeroit auſſi chaud qu'elle. Heureuſement pour lui on n'y réuſſira pas complétement, parce qu'il n'y a point d'eau chaude, au moins en France, qui ait le degré de chaleur de l'eau bouillante. Notre eau, qui paſſe pour être des plus chaudes du Royaume, qui à la ſource déplume ſur le champ la volaille, qui peut dépiler une tête de veau, qui durcit un œuf en vingt-quatre heures, en ſuppoſant un thermometre, dont le quarantieme degré eſt celui de l'eau bouillante, ne fait monter la liqueur qu'au vingt-unieme degré, qui eſt ſon degré de chaleur permanent & invariable.

A voir les épreuves qu'on fait ſubir à un malade par la hardieſſe qu'inſpire l'aveugle & téméraire prodigalité du volatil des eaux, on ſeroit tenté au premier coup d'œil de croire qu'on voudroit renouveller celles qu'on pratiquoit autrefois pour le juſtifier.

Si le Médecin n'enviſage pas le volatil des eaux comme bénin & ſpécifique,

Digitized by Google

que l'on peut manier tout à ſon aiſe avec la plus parfaite ſécurité, qu'au contraire il ſoit pour lui un agent vif & trop animé, très-fermentatif, un phlogiſtique, ce volatil ſe préſente à lui ſous l'aſpect d'un furet redoutable, qu'il faut careſſer plutôt que de l'exciter, pour le mener à ſes fins; & c'eſt là le tableau qu'on s'en fait ſouvent; l'avarice prend la place de la prodigalité : il accorde à ſon malade l'eau en petites doſes, on ne lui permet pas d'en boire : les bains & les douches ſe montent ſur ce fantôme; tout y eſt ſymmétriſé & compaſſé : l'on ne marche partout qu'en tremblant d'un pas lent & tardif. Ce qui eſt tempéré, paroît cauſtique & inflammatoire, la puſillanimité réduit tout à des infiniment petits riens auſſi diſpendieux qu'embarraſſans & inutiles pour le malade.

Si le malade eſt préoccupé du volatil des eaux, il épouſe toujours l'opinion qu'on en fait du feu, des fermens. Quelques-uns avec deux livres de notre eau dans l'eſtomac, ſe perſuaderoient avoir avalé une bouteille de vin de champagne. Le malade trouve toujours ce feu dans les bains & les douches. Ses inquiétudes feroient croire qu'il avale en buvant tout le feu élémentaire qui eſt renfermé dans

Digitized by Google

les entrailles de la terre, & dont il ſe figure que les eaux ſont le confident & le dépoſitaire. Il baigne dans ce feu, on le lui verſe par la douche ſur ſes membres affligés. On a beau lui dire que cette eau ne fait point de mal à la tête, qu'elle ne cauſe point d'inſomnie, qu'elle n'altere pas, qu'elle ne donne point la fievre, (1) qu'au contraire elle guérit la ſoif immodérée, la fiévre; les diſcours & les exemples qu'on lui met ſous les yeux, ébranlent tout au plus ſes préjugés. Les inquiétudes & la méfiance, qui par elles mêmes ſont ſi oppoſées à cette tranquillité de l'ame, qui ſeconde ſi bien les rémedes dans les maladies chroniques, contrarient toujours la cure, & il n'eſt pas poſſible que l'entêtement ne produiſe des omiſſions ou des fautes conſidérables.

(1) Diſſertation ſur la fievre-quarte & l'eau thermale de Bourbonne en Champagne

La ſuite au prochain Mercure.

A M. DE BOISSY.

MONSIEUR, tous vos Lecteurs s'empreſſent à vous marquer combien ils ſont ſatisfaits depuis que le Mercure de France

Digitized by Google

eſt entre vos mains. Les juſtes éloges que vous en recevez ne peuvent être trop multipliés. C'eſt pour entrer dans vos vues de perfection, que vos Lecteurs attentifs vous préviennent contre ceux qui ne rougiſſent pas de copier les Ecrivains antérieurs, ſans daigner même en faire mention.

Permettez-moi, Monſieur, de vous découvrir ce que je viens de reconnoître dans le Mémoire ſur les Eaux minérales & médicinales, par M. Juvet, Mercure de Février 1757, pages 160 & 161, qui prend dans Monſieur Queſnay 16 lignes de ſuite ſans le citer; & comme ce Médecin nous promet la continuation de ſon Mémoire, je crois qu'il eſt à propos de le prier d'être plus exact à l'avenir, puiſqu'il cite pluſieurs autres Auteurs. M. Queſnay n'auroit pu que bien figurer avec eux. Voici ce que je trouve dans M. Queſnay, Eſſai Phyſique, premiere édition, au Diſcours prononcé à l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Lyon, le 15 Février 1735, page 18.

Les événemens heureux ou malheureux dans les maladies, dépendent ordinairement de circonſtances ou de cauſes particulieres qu'on ne peut diſtinguer par les événemens mêmes : ce qui arrive dans la cure des maladies, n'eſt pas toujours, il s'en faut de beaucoup, l'effet du procédé

ou

ou des remedes qu'on a mis en uſage. Le *propter hoc* & le *poſt hoc* forment ici des équivoques continuelles que ne peut débrouiller l'Obſervateur le plus au guet, qui n'épie que par dehors des démarches qui n'inſtruiſent point aſſez de ce qui ſe paſſe au dedans.

Vous pouvez comparer l'article cité, & juger ſi je ſuis exact. Je vous aurois une entiere obligation ſi vous vouliez bien inſérer ma Lettre dans le prochain Mercure.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LEGER, Chirurg. & Candidat de S. Côme.

De Paris, ce 4 Février 1757.

LETTRE ſur une Maladie populaire; qui a régné & qui regne encore dans les Hôpitaux Militaires, & autres de Provence.

Vous me demandez, Monſieur, les obſervations que j'ai pu faire cette année ſur les maladies courantes dans nos cantons: je ne ſçaurois vous mieux ſatisfaire qu'en vous marquant ce qui s'eſt paſſé dans les deux Hôpitaux qui ſont commis à mes ſoins. D'environ deux mille deux cens malades, tant ſoldats que mandians, qui ſont entrés dans ces Hôpitaux, depuis la

fin de Mai juſqu'à la fin de Novembre, ſeize cens, & plus, y ſont venus étant attaqués ou de cours de ventre ou de flux de ſang; & le plus grand nombre n'a eu ni fievre, ni dégoût, ni nauſée, ni puanteur de bouche. Les plus robuſtes ont été attaqués, ſans diſtinction, comme les plus foibles : ce qui marque aſſez que la diſpoſition propre des corps n'a point par elle-même influé dans cette maladie. Mais ce qui eſt à remarquer, c'eſt que les femmes y ont été moins ſujettes que les hommes; les enfans, moins que les vieillards; les perſonnes ſédentaires, moins que les ouvriers; les riches, moins que les pauvres.

Lorſque ces deux ſortes de maladies, qui ne différoient entr'elles que du plus au moins, ont été attaquées dans leur commencement, elles n'ont point eu de mauvaiſes ſuites : la racine ſeule du Bréſil & la Rhubarbe ont bientôt rétabli l'action dérangée de l'eſtomac & des inteſtins. Au contraire tous ceux qui ont négligé ces ſecours, ou qui, voulant pendant quelque temps ſe conduire eux-mêmes, ont uſé de certains fruits rafraîchiſſans & aſtringens, comme citrons, coings, ſorbes, &c. remedes ordinaires des pauvres, tous ceux-là, dis-je, ſont malheureuſement tombés ou dans un affreux maraſme,

Digitized by Google

ou dans une hydropisie universelle.

Cette maladie n'est pas venue d'un usage immodéré des fruits ; elle a commencé avant leur saison : d'ailleurs il n'y en a pas eu abondance cette année, & les riches en ont plus mangé que les pauvres. Elle n'est pas venue non plus à la suite d'une chaleur excessive durant le printemps & l'été : on en a souvent ressenti de plus fortes qui n'ont pas occasionné de pareils maux. On pourroit peut-être en chercher la cause dans la longue sécheresse de la saison, qui auroit contribué à irriter les parties : mais j'ai déja fait observer que les malades en question ont été la plûpart sans fievre & sans altération sur la langue ; elle paroissoit seulement à tous chargée & pâteuse : à quoi j'ajoute que leur flux dissentérique participoit plus de sérosité muqueuse, que de bile âcre & piquante.

Ce n'est donc ni dans la disposition propre des corps, ni dans l'intempérie de la saison, ni dans l'usage immodéré des fruits, qu'il faut chercher la cause de cette maladie populaire ; mais je la trouve dans la boisson de cette année. Le vin de la récolte de 1755 a été peu naturel dans nos cantons : à peine les raisins commençoient-ils à entrer en maturité, que la chaleur manqua par les pluies abondantes qui tom-

berent ſans interruption durant l'automne. Le fruit ainſi privé de chaleur, & abreuvé d'une eau ſuperflue, ne put donner qu'un ſuc, pour ainſi dire, indigeſte, par la confuſion & l'altération des principes qui le compoſent : la fermentation qu'il eſſuya pour ſe convertir en vin fut trop foible ; ſes parties ſulfureuſes furent trop peu développées ; les ſpiritueuſes ardentes trop affoiblies, & comme noyées : delà vient que tous les vins de cette récolte ont été extrêmement clairs & foibles, & qu'on les a vus bientôt ſe brouiller & s'épaiſſir, lorſqu'on les expoſoit durant quelque temps à un air libre & ouvert. Tant que le froid de l'hyver a tenu les parties de ce vin concentrées, le corps, qui s'en eſt nourri, n'en a reçu aucune altération ſenſible ; mais à meſure que la chaleur de la ſaiſon en a développé & fait évaporer les particules intégrantes les plus ſubtiles, alors, bienloin de devenir un baume dans le ſang, il n'a pu s'en former qu'un vrai levain de maladie, je veux dire un chyle dépravé, qui à ſon tour a appauvri & perverti le ſang & les fluides qui s'en ſéparent : ainſi la bile & les ſucs digeſtifs qui viennent de la même ſource, étant perpétuellement empreints de cette boiſſon pernicieuſe, ont dû conſéquemment participer de ſa mauvaiſe qualité.

Digitized by Google

Ce qui acheve de le démontrer, c'eſt que les perſonnes aiſées qui ont uſé du vin de l'année précédente, n'ont point été ſujettes à cette maladie, non plus que les enfans & les femmes, leſquelles, ſoit par économie, vu la cherté préſente de cette denrée, ſoit (& c'eſt le témoignage qu'on doit leur rendre) par leur tempérance généralement reconnue ſur cet article, n'en ont pas fait un grand uſage; au lieu que les ſoldats, les ouvriers, les vieillards & les mandians qui en boivent avec excès, & qui en font le ſoutien principal de leur vie ou de leur miſere, ont été les ſeuls maltraités.

Ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner ſi la cauſe immédiate de ces dévoiemens a été une irritation dans les fibres, plutôt qu'un relâchement & une véritable atonie : il n'eſt pas douteux que l'action des ſolides n'ait été altérée & pervertie; mais ce n'a pu être que par ce vin infect dont on s'abreuvoit chaque jour, & qui ne pouvoit fournir qu'un très-mauvais chyle indépendamment de l'action des ſolides : néanmoins tout me perſuade que l'effet de ce mauvais chyle a été de relâcher plutôt que d'irriter, puiſque l'Hypécacuana a ſuffi dans les commencemens pour rétablir le ton de l'eſtomac & des inteſtins. Ce re-

Digitized by Google

mede merveilleux remplit toutes les indications qui ſe préſentent. En agiſſant ſur les ſolides, il les irrite d'une part, & leur fait exprimer les humeurs viciées qui les ſurchargent, tandis que d'autre part il les affermit & les corrobore par ſa vertu aſtringente. Mais ſi tous les fluides participent depuis quelque temps de la mauvaiſe qualité du chyle, quel déſordre n'en doit-il pas réſulter dans toute l'économie animale ? Les ſolides partout arroſés de ces fluides dépravés, éprouveront une altération manifeſte dans leur action : il en réſultera un relâchement univerſel dans toutes les fibres ; un affaiſſement conſtant dans les voies par où le chyle a coutume de paſſer pour réparer le ſang ; une fonte générale dans ce fluide qui, privé de ſon reſſort, s'accumule auſſitôt dans les extrêmités artérielles ; delà le cours de ventre opiniâtre, le dégoût, la bouffiſſure ou le maraſme qui croiſſent à vue d'œil : c'eſt ce qu'ont malheureuſement éprouvé tous ceux qui ont négligé le commencement de leur maladie, & qui ont continué l'uſage de ce vin mal élaboré.

Si vous me demandez, Monſieur, quel remede on peut apporter à ce funeſte état, je répondrai qu'il n'en eſt preſque aucun, & qu'il faut que le malade périſſe : car les

Digitized by Google

abſorbans ou les aſtringens, dont on voudra ſe ſervir, accumuleront davantage les engorgemens qui ſe trouvent déja dans les routes du chyle; les apéritifs ou les cordiaux fouetteront encore plus les fluides diſſous; les uns accéléreront les dévoiemens; les autres, l'hydropiſie: il ne reſte que les anodins mêlés avec les ſtomachiques, & de légers purgatifs aſtringens réitérés de temps en temps, qui pourront prolonger la maladie, & rarement la guérir.

Il importe donc de faire choix de certains alimens dont on doit ſe nourrir, ou de n'en point abuſer lorſqu'on ne peut s'en paſſer. On voit auſſi de quelle conſéquence il eſt de remédier aux maux dans leur principe. C'eſt une erreur de croire, comme la plûpart qui ont été les victimes de leur impéritie & de leur entêtement, que la limonade ou les aſtringens pris dans les commencemens, puiſſent détruire cette maladie fort différente de celles où leurs ſecours ſont ſi bienfaiſans. Il n'eſt point ici queſtion ni d'irritation dans les ſolides, ni d'une bile abondante qui l'ait procurée. Non, c'eſt un chyle mal digéré, qui, formé en partie d'un aliment auſſi mal digéré que lui, ne peut que rendre un ſang extrêmement maigre & appauvri. Telle eſt

la cauſe, tels doivent en être les effets.....

A Toulon, ce 2 Décembre 1756.

LA BERTHONYE, Docteur en Médecine.

PROGRAMME

De l'Académie royale de Péterſbourg.

NOUS l'inſérons ici tel qu'il nous a été envoyé. Le Latin eſt la Langue des Sçavans, qui liront ſeuls ce Programme. Il n'eſt fait que pour eux ; ce qui nous a diſpenſés de le traduire en François.

Eliſabeta Auguſta, Sientiarum atque Artium promotrix, optima, maxima, in legibus Academiæ Imperialis Petropolitanæ, à ſe inſtauratæ, clementiſſimè prudentiſſimèque juſſit, ut Præſes publicari quotannis curet problema erudito orbi ſolvendum, præmio centum aureorum propoſito illi, qui feliciorem, præ cæteris, ſolutionem illius argumenti exhibuerit. Huic munificentiæ Scientiarum incremento inſigniter profuturæ ea, quâ ſolet, ſolertia reſponſurus excellentiſſimus Academiæ Præſes, Præpotens minoris Ruſſiæ Hetmannus, Auguſtæ Camerarius ordinarius, legionis Prætorianæ Iſmailovicæ Protribunus, Ordinum Equeſtrium S. Andreæ, Aquilæ albæ, S. Alexandri & S. Annæ Eques, Cyrillus

Comes à Raſumowſki, poſt adjudicata ſuperiori anno duo præmia, duas iterùm quæſtiones curavit proponi, has nempè:

In annum clc lxcc lvi.

Quænam ſit cauſa proxima mutans corpus fœtus, non matris gravidæ, hujus mente à cauſâ quâcunque violentiori commotâ, & quidem, cur id fiat in eâ parte corpuſculi fœtus, ad quam in ſuo corpore mater manum applicuit. Uni illorum quoque cogitata ad certamen de præmio admittentur, qui contrariæ ſententiæ addicti argumenta veroſimilia in medium proferent.

In annum clc lxcc lvii.

Motus diurnos planetarum circum axes proprios, imprimis veneris vertiginem, cujus commodiſſimè determinandæ copiam annus 1756 faciet, accuratiùs obſervare, & inconcuſſis obſervationibus, iiſque novis unâ cum poſitione æquatorum, demonſtrare atque definire.

Nunc autem ejuſdem excellentiſſimi præſidis auctoritate Academia declarat, quod ex plurimis de priori quæſtione ad ſe miſſis diſſertationibus unam ſelegit præmio ſtatuto centum aureorum condecorandam. Qua cum in fronte gerat lemma: oſcitante uno, oſcitat & alter; *auctoris nomen & conditio, poſt*

reſignatam publicè ſchedulam, ſub eodem lemmate diſſertationi additam, ita patent: Carolus Chriſtianus Krauſe *Phil. & Med. D. in Acad. Lipſienſi.*

Quoniam autem in hac diſſertatione affirmativa quæſtionis pars, originem mutationum in fœtu ab imaginatione materna repetens, ſtabilitur: non ingratam eruditis operam ſe præſtituram Academia arbitratur, dùm unam quoque ex iis, qua negativam defendunt, ſibi quidem optimam viſam, ſimul typis curabit exſcribi. Hæc lemma adſcriptum habet: nunquam natura aliud docuit, aliud experientia, *ejuſque, ut ex addita ſchedula cognoſcitur, auctor eſt* D. Io. Georg. Rœderer, *Med. & Anat Prof. in Acad. Georgia Auguſta.*

In annum 1758 proponitur quæſtio:

1°. Qua prærogativa conſtent magnetes artificiales præ naturalibus? 2°. Quæ ſit optima eos conficiendi methodus? 3°. Utrum phænomena nova per magnetes artificiales detecta theoriæ magneticæ adhuc propoſitæ ſatisfaciant? ſi minus, ut quis novam eorum phænomenorum explicationem ſuppediter.

Pro cujus ſolutione optima præmium centum aureorum promittitur ſub iiſdem conditionibus, quæ adhuc obtinuerunt.

Invitantur ergò omnium gentium viri doc-

Digitized by Google

ti, ut aquè de hac, ac de propoſita in annum cIↃ IↃCC LVII. quæſtione, cogitata ſua atque obſervata ante diem 1. *Junii cujuſque anni cum Academia communicare velint.*

Publicatum in conventu Academiæ, ſolemni die VI *Septembris* cIↃ IↃCC LVI.

Le peu d'eſpace qui reſtoit à l'article des Sciences du ſecond volume de Janvier, ne nous ayant pas permis de faire entrer les dernieres lignes de la *Séance de l'Académie de Rouen*, nous les inſérons ici pour réparer cette ſuppreſſion forcée.

Le ſujet propoſé cette année étoit un Deſſein Allégorique, dans lequel la ville de Rouen perſonnifiée préſente à Minerve les jeunes éleves de la Province, qui cultivent les Arts. La Déeſſe les reçoit avec bonté, & leur montre dans l'éloignement le Temple de la Gloire, au pied duquel on apperçoit le temps déſarmé & enchaîné. Ce Prix a été remporté par M. Jean-Jacques-François le Barbier, de Rouen, qui avoit eu l'an paſſé le ſecond Prix d'après nature. Les deux premiers Prix de la claſſe du modele ou d'après nature, fondés par Madame de Marle, ont été remportés, le premier par M. Nicolas-Marin Jadoulle, de Rouen, le ſecond par M. Pierre Gonor,

Digitized by Google

de Rouen, qui l'an passé avoit remporté celui de la Bosse.

Les deux Prix de la Bosse & du Dessein, fondés par Madame le Cat, ont été remportés, le Prix d'après la Bosse, par M. Jean Jacques le Moyne, de Rouen, celui d'après le dessein, par M. Jean-Baptiste Voyer, de Rouen.

Il est échappé dans l'Extrait de la même Séance une faute d'impression, qui défigure un nom trop avantageusement connu pour ne pas nous empresser de la rectifier. Page 188, *ligne* 7, M. de Adeville, *lisez*, M. de Cideville.

Digitized by Google

ARTICLE IV.

BEAUX-ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

MUSIQUE.

Douze Recueils des nouveautés ou avantures de Cythere, à 12 ſols piece.

Six Recueils des étrennes d'Apollon, ou l'élite des nouveaux Airs, à 12 ſols piece.

Quatre Recueils de Menuets, en Duo ſur la ſeconde ligne, à 1 liv. 4 ſ. piece.

Quatre Recueils de Contredanſes ſur la ſeconde ligne, à 1 liv. 4 ſ. piece.

Deux Cantatilles de Deſſus, & une de Baſſe-taille, de feu M. Martin, à 1 liv. 4 ſ.

Le ſieur Jean Stamits, Directeur de la Muſique de l'Electeur Palatin, & dont le talent eſt ſi célebre, vient de mettre au jour ſix Symphonies nouvelles à quatre Parties : prix 9 liv. L'acueil favorable que le Public a bien voulu faire à ſon Livre de Trio, Œuvre premier, l'a encouragé à

lui donner un ſecond Ouvrage. On trouve la Muſique ci-deſſus chez le Sr *Le Clerc*, rue du Roule, à la Croix d'or.

Six Sonates à violon ſeul & baſſe continue, compoſées par M. Mathieu le fils, Ordinaire de la Muſique du Roi. Dédiées à Madame. Œuvre premier, gravé par Mlle Bertin. Prix 9 liv. *A Paris*, aux Adreſſes ordinaires, 1756.

Six Trio pour deux violons & la baſſe, dédiés à Madame Victoire de France : compoſés par le même, Œuvre ſecond. Prix 7 liv. 4 ſols. *A Paris*, aux Adreſſes ordinaires, 1756.

Grandes Symphonies en Concerto, pour deux violons, alto & violoncelle obligés, & deux autres violons & baſſe, que l'on peut ſupprimer ; dédiées à S. A. M. le Prince de Lorraine, Chanoine de Straſbourg, Abbé de l'Abbaye royale de Saint Victor-lès-Marſeille, &c. compoſées par M. Papavoine. Prix 9 liv. Œuvre quatrieme. *A Paris*, aux Adreſſes ordinaires.

Digitized by Google

GRAVURE.

On trouve chez le ſieur le Rouge, Ingénieur-Géographe, les Cartes détaillées des Côtes maritimes de France, ſur quatre lieues de large, en cinquante feuilles, avec la Carte générale, tirées des meilleurs morceaux, grand *in*-4°. Prix 12 liv. relié, 9 liv. broché. Nous annonçons auſſi l'Hiſtoire détaillée des Iſles de Jerſay & Guerneſay, traduite de l'Anglois par le même, *in*-12, avec des Cartes. Prix 2 liv. 10 ſols relié. *A Paris*, chez la veuve *Delaguette*, rue S. Jacques, & chez l'Auteur, rue des Grands Auguſtins.

ARTS UTILES.

HORLOGERIE.

A L'AUTEUR DU MERCURE.

Monsieur, vous me feriez un ſenſible plaiſir de m'apprendre à qui je ſuis redevable d'avoir été nommé dans le premier volume du Mercure de France du mois

d'Octobre, 1756. Comme la reconnoiſſance eſt ma principale vertu, je ſerois fâché d'en manquer à l'égard d'une perſonne qui paroît avoir de la bonne volonté pour moi. Je n'aurois jamais cru que d'auſſi foibles talens que les miens, duſſent intéreſſer le Public; & ſi j'en ai quelqu'un, j'en ſuis redevable à M. le Roi fils aîné, dont j'ai l'honneur d'être l'éleve. Je connois l'indulgence du Public, & la protection qu'il accorde aux Arts. C'eſt ce qui m'a déterminé à n'épargner ni peine, ni ſoins pour réuſſir dans l'exécution d'une Horloge, ſuivant les principes que j'en ai reçu du plus grand des Artiſtes. Je m'eſtimerai trop heureux, ſi je puis réuſſir & mériter ſon approbation. Comme dans l'âge où je ſuis, c'eſt s'égarer que de ne ſuivre que ſes propres lumieres, je vais faire l'analyſe de l'Horloge que j'exécute pour la ville de Monfort; & ſi je me ſuis trompé, j'aſſure d'avance que j'aurai une ſincere obligation à ceux qui, par des raiſons démonſtratives, voudront m'apprendre les défauts de mon ouvrage.

L'Horloge que j'exécute eſt des plus ſimples, & voici, je crois, les avantages qu'elle doit remporter ſur les Horloges les mieux faites : de marcher autant de temps que l'on deſire ſans être remontée : d'avoir

Digitized by Google

très-peu de poids au moteur, & beaucoup aux régulateur : de ſonner dans la vibration du pendule, preuve de ſa régularité : d'avoir des moteurs de ſonnerie très-légers, quoique les marteaux ſoient très-peſants, & de n'avoir qu'une roue pour chaque objet, c'eſt-à-dire une roue pour le mouvement, une roue pour la ſonnerie des quarts, & une pour celles des heures. J'attends du rigoureux examen que j'en fais une preuve de ſa perfection, pour en donner la deſcription.

Si ſur cette foible analyſe de l'Horloge que j'exécute, j'ai le bonheur d'avoir le ſuffrage de ceux qui ont la connoiſſance du méchaniſme, la gloire, je le répete, en doit rejaillir ſur M. le Roi fils aîné, à qui je ſuis redevable de mon peu de talent, & dont je ne ſuis que l'écho, ne faiſant qu'exécuter ce qu'il a trouvé avec tant de peine.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MAUROY.

De Monfort-l'Amaury, ce 15 Novembre 1756.

Digitized by Google

MÉCHANIQUE.

On a déja fait part au Public dans le mois de Juillet dernier, du ſuccès d'une Machine que le ſieur Macary, Machiniſte privilégié du Roi pour la ſûreté de la Navigation, avoit inventée pour enlever les ſables, vaſe, cailloutage, &c. du fond des ports & rivieres, & qui avoit tiré dans la riviere de Seine en cinq minutes de temps ſoixante-douze pieds cubes de ſable & terre glaiſe, ainſi que le porte un Certificat que lui en a donné M. de Bélidor, un des quarante de l'Académie des Sciences, & Expert dans ces ſortes d'ouvrages : cette Machine en fait plus des trois-quarts qu'aucune qui ait encore été inventée.

Ledit ſieur Macary, par ordre de M. le Maréchal Duc de Belliſle, s'eſt tranſporté à Dunkerque, pour y exercer ſes talens : il y a, en conſequence, fait conſtruire une machine en ſix ſemaines de temps, & les épreuves en ont été faites le premier Novembre dernier avec l'applaudiſſement de M. le Marquis du Barrail, Commandant audit lieu, de M. le Direc-

Digitized by Google

teur de Fortifications, de tous les Ingénieurs, & du Public en général. Cette Machine attire à quinze pieds de profondeur d'eau, en huit, à neuf minutes de temps, soixante-douze pieds cubes de sable & vase, & on a jugé que, quand les Ouvriers seront plus au fait de sa manœuvre, elle en pourra tirer jusqu'à vingt-une toise cubes par jour.

Ledit sieur Macary (ainsi qu'il est inséré dans son privilege), est aussi Expert pour enlever en entier les Vaisseaux échoués, & même submergés, & les gros poids; & pendant son séjour à Dunkerque, il s'est perdu au côté du port sur l'estrant, un Vaisseau Hollandois de 300 tonneaux, qu'il a offert de remettre à flot dans le port dans l'espace de trois jours, quoique la fouille qu'il avoit faite dans le sable fût, au bout de huit jours, de six pieds plus haute que son bord : cette opération n'a pas eu lieu à cause de l'absence du propriétaire dudit Navire.

L'adresse dudit sieur Macary, est toujours au Café de Conty, au bout du Pont-Neuf.

A la fin de l'article des Arts du Mercure précédent, au mot Architecture, page 187, on est tombé dans une erreur qu'il

nous eſt eſſentiel de corriger, au lieu de (1) *Lettre à l'Auteur du Mercure*, liſez, *Lettre à M.***. Monſieur*, dit l'Auteur en commençant ſa Lettre, *les nouvelles des Arts ſont les ſeules qui vous amuſent.* Il ajoute, en la finiſſant : *j'ai prétendu ſeulement vous faire part d'une petite nouveauté qui peut avoir des ſuites heureuſes. Ce qui ne peut être indifférent à un homme comme vous, qui a ſi bien mis à profit un long ſejour en Italie.* Ces deux traits caractériſent particuliérement un Amateur, & ne peuvent nous convenir. Notre goût ne ſe renferme pas uniquement dans la ſphere des Arts, il s'étend plus ſpécialement ſur la littérature qui conſtitue notre état, & nous n'avons jamais fait le voyage d'Italie.

(1) Cette lettre attaque avec eſprit le mauvais goût de pluſieurs particuliers qui ont la fureur de peupler leurs jardins de vaſes & de petites ſtatues de terre cuite.

Digitized by Google

ARTICLE V.

SPECTACLES.

COMEDIE FRANÇOISE.

Il s'eſt gliſſé dans cet article du Volume de Février une faute d'impreſſion conſidérable, page 193, lignes 7 & 8. On a mis, en parlant de *Sémiramis*, *nous croyons que le premier Acte eſt un des plus beaux qui ſoient au Théâtre*. Liſez, *nous croyons que le quatrieme Acte eſt un des plus beaux, &c.* Quoiqu'il y ait de grandes beautés dans le premier Acte de cette Tragédie, nous n'avons pu le citer comme l'Acte de diſtinction. L'effet ſurprenant que la grande Scene de la reconnoiſſance du quatrieme Acte a toujours fait ſur tous les ſpectateurs, & dont nous avons été nous-mêmes les témoins, ne nous a pas permis de faire une pareille mépriſe.

Le Jeudi, 17 Février, les Comédiens François ont remis le *Bourgeois Gentilhomme*, avec tous ſes agrémens, & ce qui en eſt un grand pour eux, avec un brillant

Digitized by Google

concours. M. Préville repréſente M. Jourdain : il a un plein ſuccès dans ce rôle, & contribue le plus à celui de la Piece.

On nous a envoyé des vers qui doivent trouver ici leur place, puiſqu'ils ſont à la louange de Mademoiſelle Gauſſin.

VERS à Mademoiſelle Gauſſin.

O Racine, ombre révérée !
De quel raviſſement ne dois-tu pas jouir,
Lorſque tu vois du haut de l'empirée,
La tendre Gauſſin embellir
Les chef-d'œuvres de ton génie ;
Répandre ſur tes vers la chaleur & la vie
D'un ſentiment aimable & délicat,
Et remontrer ſur notre Scene
Bérenice avec un éclat
Qu'elle ſeule pouvoit prêter à cette Reine ?

COMEDIE ITALIENNE.

Le lundi 31 Janvier les Comédiens Italiens donnerent la premiere repréſentation de *Ramir*, Comédie héroïque en quatre Actes, en vers, avec ſpectacle, tirée de l'Italien, ſuivie de la Chaſſe, divertiſſement nouveau, dans lequel on a eu le plaiſir de revoir & d'applaudir Mademoiſelle Riviere. On peut aſſurer, ſans la flatter,

Digitized by Google

que ſes talens ſe ſont accrus, ainſi que ſes charmes. Pour revenir à la Piece nouvelle, l'héroïque en eſt égayé par pluſieurs ſcenes bouffonnes qui ſe paſſent entre Arlequin, Scapin & Coraline. M. Mailhol en eſt l'Auteur.

M. Araignon, Avocat, nous a écrit à ce ſujet une Lettre, où il a la modeſtie de révendiquer, moins pour lui que pour M. Veroneze, une portion de la gloire que ce Drame procure à M. Mailhol. Il nous prioit de rendre cette Lettre publique; mais ce n'eſt pas à nous d'inſtruire un pareil procès: c'eſt au tribunal du Public qu'il faut le porter; lui ſeul a le droit de prononcer là-deſſus. En attendant qu'il décide, nous ne reconnoiſſons pour véritable & ſeul Auteur, que celui qu'il nomme lui-même.

S'il étoit permis à quelqu'un de détacher du front de M. Mailhol une partie du laurier dont Ramir le couronne, nous croyons que le Peintre & le Compoſiteur de Ballet pourroient y prétendre: c'eſt à eux que nous ſommes redevables du ſpectacle du troiſieme Acte; les deux combats qu'ils ont ſi bien deſſinés, forment un tableau qui a généralement plu, & qui n'a pas peu contribué au ſuccès de cet Acte le plus agréable de la Piece. Mademoiſelle Ca-

Digitized by Google

tinon, qui paroît avec tant de grace dans le premier de ces combats, mérite auſſi une feuille au moins de la même couronne : on ne peut pas mieux être ſous les armes.

OPERA COMIQUE.

Le jeudi, 3 Février, ce Spectacle a fait ſon ouverture par *les Racoleurs* & *les Amans trompés*. Le mardi 8, il a donné, avec les deux mêmes Pieces, la premiere repréſentation de l'*Impromptu du Cœur*. Cet Acte eſt bien nommé ; c'eſt le cœur en effet qui l'a dicté : on peut dire qu'il eſt l'ouvrage d'un bon François & d'un bon faiſeur en ce genre ; on ne pouvoit pas traiter ce ſujet avec plus de bonheur & plus d'adreſſe. M. Vadé, qui en eſt l'Auteur, a eu l'art de varier les Scenes, & d'y donner au zele un air de gaieté d'autant plus agréable, qu'on voit qu'il part du ſentiment plus que de l'eſprit, quoiqu'il y ait dans l'ouvrage beaucoup de l'un & de l'autre ; mais l'eſprit y eſt adroitement caché ſous une ſimplicité naïve, qui le prouve plus qu'une Piece à prétention qui l'affiche : il eſt vrai que l'Auteur n'introduit dans la ſienne que des perſonnages de la lie du peuple ;

Digitized by Google

peuple ; mais s'il les fait parler en artisans grossiers, il les fait penser en honnêtes gens, & agir en sujets pleins d'amour pour leur Roi. Il y a un rôle qui ne laisse rien à desirer, c'est celui de Nicaise : l'Acteur le rend, comme l'Auteur l'a fait, c'est-à-dire, parfaitement. Nous croyons que M. Vadé n'a rien donné qui lui fasse plus d'honneur que cet heureux Drame. Ce n'est pas, selon nous, un petit mérite que celui de sçavoir embellir ainsi, &, qui plus est, ennoblir le genre le plus bas, dans le temps que nous voyons tant d'Auteurs gâter par leur maladresse, & dégrader le genre le plus noble. Notre éloge sera justifié par les Vers suivans, qui nous ont été envoyés à ce sujet : ils sont de M. de Campigneulles, Garde-du-corps.

*VERS sur l'*Impromptu du cœur, *Opera comique de M. Vadé.*

Charmant Auteur de nos plaisirs nouveaux,
Dans les rians tableaux
Du *Suffisant*, de *Fanchonnette*,
Tu donnes à chacun son ton,
Tu divertis par l'Ariette,
Tu plais par le grossier jargon
Dans cette piece ingénieuse
Que le sentiment t'a dicté,
Secondé d'une Muse heureuse,

Tu ſemes partout la gaieté.
Ah ! que je l'aime ce *Nicaiſe*,
Qui ſi naïvement ſourit,
Et que dans ſon humeur niaiſe
Il nous montre d'eſprit !
En vain une injuſte cenſure
Blâme ta gloire & l'obſcurcit ;
Elle n'en paroît pas moins pure.
Vadé, pour toucher, il ſuffit
D'embellir l'art par la nature.

CONCERT SPIRITUEL.

Le mercredi 2 Février, jour de la Purification, le Concert fut très-agréable. Il commença par une ſymphonie ſuivie de *Jubilate Deo*, Motet à grand chœur de M. Mondonville. Enſuite M. Gelin chanta une Ode de Rouſſeau, miſe en muſique par M. Blainville. On exécuta une ſymphonie à deux Cors-de-chaſſe. Mademoiſelle le Miere chanta *Regina Cœli*, petit Motet de M. Mondonville. M. Balbâtre joua un Concerto de ſa compoſition. Le Concert finit par *Cœli enarrant*, Motet à grand chœur, de M. Mondonville

Digitized by Google

ARTICLE VI.

NOUVELLES ÉTRANGERES.

ALLEMAGNE.

DE VIENNE, *le 29 Janvier.*

UN Courier, arrivé le 13 Janvier de Verſailles, a apporté l'effrayante nouvelle du danger auquel a été expoſé le Roi Très-Chrétien. Auſſitôt l'Impératrice Reine manda au Cardinal de Trautſon, Archevêque de cette Ville, d'ordonner des prieres publiques, pour obtenir du Ciel la conſervation d'un Prince, dont les jours ſont ſi précieux à l'Europe. Les Egliſes ſont remplies d'une affluence extraordinaire de perſonnes de tous les Ordres, qui demandent à Dieu le rétabliſſement de la ſanté de ce Monarque.

Notre Cour vient de conclure avec celle de France une convention, par laquelle elles s'engagent à ſe rendre réciproquement les déſerteurs de leurs troupes. Cette convention commencera le premier du mois prochain à avoir ſon effet.

DE LEITMERITZ, *le 7 Janvier.*

Le premier de ce mois, le Général Laſcy fit attaquer par cinq cens Croates le poſte d'Oſtritz, où il y avoit trois cens Pruſſiens. Le Major Blumenthal, qui y commandoit, fut tué. Les enne-

Digitized by Google

mis perdirent deux autres Officiers & trente-huit Soldats. On fit neuf prisonniers. Le reste fut dispersé. De notre côté, il y eut un Capitaine tué, un Lieutenant & six Soldats blessés. Le lendemain, les Prussiens reprirent ce poste. Ils l'ont fait occuper par mille hommes, & ils y ont mis quatre pieces de canon.

DE DRESDE, *le premier Février.*

Le sieur Frege, Directeur de la Monnoie de Leipsick, a eu ordre du Directoire Général de Guerre du Roi de Prusse, de délivrer, sous peine d'être mis aux fers, les coins, les instrumens nécessaires à frapper des especes, & même les matieres d'or & d'argent qu'il avoit sous sa garde.

Les exécutions militaires contre les Bailliages qui n'ont pas fourni le nombre de recrues exigé, s'effectuent avec rigueur.

Malgré les circonstances où se trouve la Saxe, la Reine, le Prince Royal, la Princesse son épouse, & les Princes Albert & Clement, envoyerent complimenter le Roi de Prusse le jour anniversaire de sa naissance. S. M. Prussienne fit l'accueil le plus gracieux aux Seigneurs chargés de s'acquitter de ce cérémonial. Elle les assura qu'*Elle ne desiroit rien avec plus d'ardeur, que de pouvoir délivrer la Saxe du séjour des troupes étrangeres.* Le 28 du mois dernier, ce Prince partit pour la Silésie.

Plusieurs des Régimens Prussiens qui sont en cette Ville, ont reçu ordre de se tenir prêts à marcher.

Plusieurs remises considérables, que la Reine a reçues, ont mis cette Princesse en état, non seulement d'acquitter une partie des dettes que de malheureuses circonstances l'ont obligée de contracter, mais encore de faire sentir les effets de sa générosité aux Officiers Saxons, qui ont besoin

Digitized by Google

de ſecours. On a diſtribué ici clandeſtinement divers exemplaires d'un Ecrit anonyme, intitulé, *Démonſtration ſuccincte que le Royaume de Boheme appartient au Roi de Pruſſe.* L'Auteur, pour établir le prétendu droit de S. M. Pruſſienne, remonte à Marguerite, Princeſſe de Boheme, qui dans le quinzieme ſiecle fut mariée à Jean III, Margrave de Brandebourg. Le Roi de Pruſſe, indigné qu'on lui prêtât des vues contraires à celles qu'il a annoncées dans ſes Déclarations, a ordonné que l'ouvrage fût brûlé par la main du Bourreau. Ce Prince fait faire d'exactes perquiſitions, pour découvrir l'Auteur & l'Imprimeur.

En différens endroits, les Officiers Pruſſiens ont fait ouvrir les priſons, & ont enrôlé toutes les perſonnes qu'ils y ont trouvées propres à porter les armes. Depuis quelque temps ils engagent indiſtinctement tous les jeunes gens, ſoit artiſans, ſoit domeſtiques, ſans avoir égard ni à la profeſſion, ni à la livrée. Le Roi de Pruſſe a fait publier une Ordonnance, par laquelle il enjoint à tous les Saxons qui ſont à ſon ſervice, & qui poſſedent des biens fonds, de les vendre, & de dépoſer à la caiſſe du Directoire militaire les ſommes qui proviendront de la vente. S'ils ont quelques prétentions à faire valoir, les Bailliages reſpectifs ſont tenus de leur rendre prompte juſtice, & les deniers provenans de ces prétentions ſeront portés pareillement à ladite caiſſe.

De Ratisbonne, *le 25 Janvier.*

On a reçu ici pluſieurs exemplaires d'un Ecrit que la Cour de Vienne vient de faire publier, & qui eſt intitulé, *Remarques ſur les Manifeſtes, Lettres Circulaires & autres Mémoires, donnés de la*

part du Roi de Pruſſe. Cette Piece contient trente-ſept pages *in*-4°. Voici quelques-uns des principaux traits qu'elle renferme. « Le Roi de Pruſſe » prétend avoir ſeul le droit de tenir en tout tems » de grandes armées prêtes à marcher, & d'augmenter ſucceſſivement, ſans aucun danger apparent, le nombre de ſes troupes. Il s'arroge » même le privilege de faire enlever, tantôt par » ruſe, tantôt par violence, les Sujets aux Souverains, les Miniſtres aux Egliſes, les enfans aux » peres, les peres aux enfans. En même temps, il » ne veut pas qu'une Puiſſance voiſine puiſſe le » ſoupçonner d'un deſſein offenſif, & qu'elle ſe » concerte avec d'autres Puiſſances pour ſe défendre en cas d'attaque..... Lorſqu'une Puiſſance » ſonge à completter ſes troupes, & à pourvoir » d'artillerie & de munitions ſes places frontieres, » il croit pouvoir lui demander fierement, l'épée » à la main, le motif de telles précautions. Si elle » ne s'explique pas d'abord dans les termes qu'il » lui preſcrit, & ſi elle ne promet formellement » de ſuſpendre les préparatifs qu'elle a commencés pour ſa défenſe, il va juſqu'à la menacer » de l'attaquer inceſſamment avec une armée formidable..... L'article ſecret du Traité de Péterſbourg devoit-il cauſer quelque ombrage au » Roi de Pruſſe ? Au devant de cet article, on avoit » eu ſoin de mettre ces paroles remarquables : (*Si* » *contre toute attente, & contre les vœux communs,* » *S. M. Pruſſienne eſt la premiere à ſe départir de* » *la Paix de Dreſde.*) On avoit ajouté, *que les* » *deux Parties Contractantes mettroient tout en* » *uſage pour prévenir un tel inconvénient.* Ces clauſes ne prouvoient-elles pas évidemment que, ſi » l'Impératrice Reine ſe réſervoit le droit de revendiquer la Siléſie, & d'employer le ſecours

» de ſes Alliés pour la recouvrer, c'étoit ſeule-
» ment dans le cas où, malgré les vœux com-
» muns de l'Impératrice Reine & de l'Impératrice
» de Ruſſie, & malgré toutes les peines qu'Elles
» emploieroient pour le maintien de la paix, le
» Roi de Pruſſe tenteroit une nouvelle aggreſ-
» ſion ? .... Pour ce qui regarde la découverte de
» cet article, S. M. Pruſſienne pouvoit s'épargner
» un expédient auſſi illicite que celui de forcer un
» Cabinet Royal dans un pays neutre, puiſque la
» Cour de Vienne n'auroit fait aucune difficulté
» difficulté d'avouer qu'elle a porté toujours ſa plus
» grande attention ſur les préparatifs de guerre
» des Pruſſiens & ſur leurs vexations, & qu'elle
» s'eſt ſervie de tous les moyens néceſſaires & juſ-
» tes, pour donner à l'auteur des troubles, s'il eſt
» poſſible, lieu de ſe repentir de ſes violences &
» de ſes injuſtices. »

Le 17 de ce mois, la Diete générale de l'Empire donna le *Concluſum* ſuivant. « De la part des
» Electeurs, Princes & Etats de l'Empire, on dé-
» clare à M. le Prince de la Tour-Taxis, Princi-
» pal Commiſſaire de l'Empereur, qu'on a due-
» ment propoſé aux trois Colleges de l'Empire,
» & mis en délibération les Décrets de Commiſ-
» ſion Impériale, portés les 20 Septembre & 18
» Octobre de l'année derniere, à la Dictature, au
» ſujet de l'invaſion hoſtile du Roi de Pruſſe Elec-
» teur de Brandebourg, dans la Saxe & dans la
» Boheme; ainſi que la Lettre de S. M. l'Impéra-
» trice Reine, du 21 Octobre, & les Mémoires
» préſentés par les Miniſtres de Saxe & de Brande-
» bourg les 23 Septembre & 20 Décembre der-
» niers : qu'on a vu, par leur contenu, toutes les
» circonſtances de l'irruption faite par les troupes
» Pruſſiennes dans les Etats de l'Impératrice Rei-

» ne & du Roi de Pologne Electeur de Saxe, la
» maniere dont l'Electorat de Saxe & autres Etats
» ont été saisis & sont encore détenus, & enfin les
» Mandemens émanés du Juge Suprême de l'Em-
» pire contre ces entreprises : qu'après une mûre
» délibération, telle que l'importance de l'affaire
» l'exigeoit, il a été conclu & arrêté que S. M.
» Impériale seroit très-respectueusement remer-
» ciée de ses soins paternels pour le rétablissement
» de la tranquillité publique : qu'en même temps
» Elle seroit très-humblement requise de conti-
» nuer d'agir, comme Elle a commencé, sui-
» vant les Loix & Constitutions de la Patrie, (en
» particulier selon l'ordonnance d'exécution, la
» paix de Westphalie & la Capitulation Impéria-
» le), afin que par les moyens déja mis en œuvre
» & ceux qu'on emploiera, non seulement S. M.
» le Roi de Pologne soit remis en possession de ses
» Etats avec le dédommagement le plus complet,
» mais aussi que S. M. l'Impératrice, comme
» Reine & Electrice de Boheme, obtienne la sa-
» tisfaction qui lui est dûe : qu'en conséquence
» des Excitatoires de S. M. Impériale, tous les
» Co-Etats de l'Empire, qui ont à cœur le main-
» tien de la Constitution fondamentale du Corps
» Germanique, concourront de tout leur pou-
» voir aux moyens de parvenir au but proposé par
» Sadite Majesté : que pour secourir tant les Etats
» opprimés que ceux qui pourroient dans la suite
» éprouver le même sort, tous les Cercles porte-
» ront sans délai leurs contingens au triple, & les
» tiendront prêts à marcher avec tout ce qui est
» nécessaire au service. On se réserve une expli-
» cation ultérieure sur les autres points des Dé-
» crets de Commission. »

De Liege, *le 31 Janvier.*

Dès qu'on eut reçu ici la nouvelle de l'attentat commis contre la Perſonne de Louis XV, on donna ordre d'arrêter & d'examiner, ſans diſtinction de rang, tous les étrangers qui arriveroient en cette Ville. Les Etats de l'Evêché, étant actuellement aſſemblés, députerent à M. Durand d'Aubigny, Réſident de France, pour lui témoigner le vif intérêt qu'ils prennent à la conſervation de Sa Majeſté Très-Chrétienne. Le 14, les Chanoines de l'Egliſe Collégiale de Saint Martin, dont le Roi de France eſt protecteur, firent chanter une grande Meſſe en muſique, en action de graces de ce qu'il a plu à Dieu de ſauver les jours de ce Monarque.

Les Chanoines Réguliers de l'Abbaye du Val des Ecoliers de cette Ville, coururent ſe proſterner au pied des Autels, pour obtenir du Ciel la conſervation de ce Monarque. Pendant neuf jours, ils ont continué leurs prieres. Lorſqu'ils eurent appris la guériſon de S. M. Très-Chrétienne, ils réſolurent de rendre de ſolemnelles actions de graces au Tout-Puiſſant. Le 27 de ce mois, jour fixé pour cette cérémonie, elle fut annoncée le matin par une ſalve de boîtes, qui fut répétée à midi. M. d'Aubigny, Réſident de France, s'étant rendu à l'Abbaye, l'Abbé à la tête des Chanoines, & en habits pontificaux, le reçut à la porte de l'Egliſe, & lui adreſſa ce diſcours : « Monſieur, eſſuyons nos larmes, & oublions, s'il » ſe peut, les horreurs qui les ont fait couler, » pour ne penſer qu'aux miſéricordes de l'Eternel, » qui vient d'arracher à la mort un Prince dont la » perte eût été pour nous le comble des malheurs. » Qu'il vive ce grand Roi, la gloire & les délices

» de la France ! Qu'il vive ce Prince *Bien-Aimé* !
» Qu'il jouiſſe longtemps des douceurs d'un nom
» plus cher pour lui, que ceux qu'il s'eſt acquis
» par ſes victoires ! C'eſt en ne laiſſant échapper
» aucune occaſion de mériter le nom de *Bien-Ai-*
» *mé*, de la part de l'Etranger même, que ce
» Roi pacifique étend chaque jour les bornes de
» ſon Empire au-delà des pays de ſa domination.
» Nous en ſommes témoins, Monſieur, & nous
» le publions avec joie. Louis eſt pour ſes Voiſins,
» comme pour les François, Louis *le Bien-Aimé*.
» C'eſt un hommage & un tribut que la recon-
» noiſſance ne peut refuſer à la généroſité de ce
» Prince bienfaiſant. Que ne puis-je, Monſieur,
» répandre dans le ſein du Miniſtre d'un ſi grand
» Roi tous les ſentimens que le devoir & l'amour
» le plus reſpectueux m'inſpirent !... Mais la
» Religion nous appelle dans le Sanctuaire. Al-
» lons, Monſieur, rendre gloire à Dieu du pro-
» dige éclatant qu'il a opéré pour la conſervation
» du Fils Aîné de ſon Egliſe. Demandons en mê-
» me temps que ſa main bienfaiſante demeure
» étendue ſur l'homme de ſa droite, pour le pro-
» téger & pour le défendre. Qu'il ajoute long-
» temps des jours à des jours ſi précieux ! Le Ciel
» attend nos vœux, pour les exaucer, & pour
» nous prouver que Louis eſt autant le *Bien-Aimé*
» de Dieu que des hommes. »

On conduiſit M. d'Aubigny dans le Chœur, & le *Te Deum* fut chanté en Muſique. L'Egliſe étoit ornée avec la plus grande magnificence. Une tenture, enrichie de fleurs de lys d'or, entouroit le Chœur, juſqu'à la naiſſance de la voute, & le Chiffre de Louis XV étoit placé d'eſpace en eſpace dans des cartouches. Des girandoles chargées de bougies formoient un triple cordon de lumieres.

Digitized by Google

Pluſieurs luſtres, qui deſcendoient de la voûte, augmentoient le brillant de l'illumination. Vis-à-vis du fauteuil du Célébrant, on avoit élevé un trône où étoit le Portrait de S. M. Très-Chrétienne, auquel on a rendu les mêmes honneurs que ſi Elle avoit été préſente. Le Portrait étoit couronné de cette Inſcription : *Dilectus Deo & hominibus.* On liſoit à la droite du trône ces mots : *Obducam cicatricem tibi, & à vulneribus tuis ſanabo te ;* & à la gauche ceux-ci : *Sanavi Ludovicum & reduxi, & reddidi conſolationes lugentibus eum.* L'illumination de la Nef répondoit à celle du Chœur. L'architecture de la tribune dans laquelle eſt l'Orgue, étoit deſſinée avec des pots à feu. Des deux côtés de l'Orgue s'élevoient deux pyramides de lampions. Un cordon de flambeaux de cire blanche régnoit tout le long de la corniche. Le portail de l'Égliſe & les bâtimens qui l'environnent, étoient entiérement illuminés.

ESPAGNE.

De Madrid, *le 25 Janvier.*

Les Lettres de Buenos-Ayres marquent que, depuis la victoire remportée par les troupes Eſpagnoles & Portugaiſes ſur les Indiens voiſins de la riviere d'Urugay, les Vainqueurs ont continué leur marche ; que malgré tous les obſtacles que leur oppoſoit un pays montueux & couvert de bois, ils ont ſoumis tous les peuples de ces cantons ; & que ces peuples ſe diſpoſent à paſſer dans les nouveaux établiſſemens, qui leur ont été aſſignés.

Un Courier étant arrivé le 20 de Verſailles, avec la nouvelle que le Roi Très-Chrétien étoit

parfaitement guéri de ſa bleſſure, le Roi fit chanter ſur le champ le *Te Deum* dans ſa Chapelle, & ordonna qu'on célébrât cet heureux événement par trois jours de réjouiſſances & d'illuminations.

DE LISBONNE, *le* 4 *Janvier.*

Il a été annoncé dans les lettres datées du 23 du mois dernier, que deux Navires de la flotte de la Baie de Tous les Saints étoient en grand danger. Quelque diligence qu'on ait apportée pour les ſecourir, ils ont coulé bas dans la Barre. Ces Bâtimens ſe nommoient *le Gaſparino* & *la Sanada*. Le premier étoit le Navire le plus riche de la flotte. Outre ſon chargement particulier, il avoit une partie de celui du Vaiſſeau de retour de Goa, qui étant arrivé à la Baie de Tous les Saints, ne ſe trouva pas en état de continuer ſa route. Des équipages du *Gaſparino* & de *la Sanada*, il n'a péri que deux Matelots. Dans la même tempête deux Navires Anglois, qui étoient à l'ancre dans le Tage, ont eu leurs cables briſés. Un de ces Bâtimens a échoué contre un banc de ſable; mais on a ſauvé toute la cargaiſon. Hier, le feu du ciel tomba ſur un Vaiſſeau de guerre de la même Nation, renverſa le grand mât, & tua quelques perſonnes de l'équipage.

ITALIE.

DE ROME, *le* 10 *Janvier.*

Ces jours derniers, la Nation Françoiſe fit chanter le *Te Deum* dans l'Egliſe de Saint Louis, en action de graces du rétabliſſement de la ſanté du Saint Pere. M. le Comte de Stainville, Am-

Digitized by Google

baſſadeur Extraordinaire du Roi de France auprès du Saint Siege, ſe trouva à cette cérémonie, ainſi que l'Abbé de Canillac, Prélat-Commandeur de l'Ordre du Saint-Eſprit, & Auditeur de Rote.

GRANDE BRETAGNE.

De Londres, *le 8 Février.*

Le 14 Janvier la Chambre des Communes réſolut d'accorder deux cens vingt-trois mille neuf cens trente-neuf livres pour la dépenſe ordinaire de la Flotte royale pendant cette année ; cent ſoixante-deux mille cinq cens cinquante-ſept pour l'artillerie employée au ſervice de terre ; dix mille pour l'entretien de l'Hôpital de Greenwich ; une pareille ſomme pour la conſtruction d'un nouvel Hôpital à Plymouth, & trente mille pour la Maiſon des Enfans trouvés.

A l'exception du Lord Blackeney & d'un petit nombre d'Officiers, tous les témoins qui ont été entendus dans l'affaire de l'Amiral Byng, ont dépoſé que la conduite de cet Amiral n'étoit ſuſceptible d'aucun reproche. Cependant le Conſeil de guerre aſſemblé à Portſmouth pour juger cet Amiral, a prononcé que conſéquemment à l'article XII du Code Militaire, il ne pouvoit ſe diſpenſer de condamner cet Amiral à perdre la vie ; mais qu'en même temps il ſe croyoit obligé d'implorer la clémence du Roi en faveur de cet Officier. On aſſure que le Vice-Amiral Boſcawen, qui eſt parti en poſte pour Portſmouth, y porte la grace de l'Amiral Byng, avec des ordres pour garantir cet Officier de la fureur de la populace, qui perſiſte à vouloir qu'on en faſſe une victime publique.

Digitized by Google

FRANCE.

EXTRAIT d'une Lettre écrite de Montréal, le 6 Novembre.

PENDANT que M. le Marquis de Montcalm faiſoit, avec trois bataillons & 1500 hommes de la Colonie, le ſiege de Chouagen, M. le Chevalier de Leris, avec un corps de 3000 hommes, défendoit la frontiere du Lac S. Sacrement. Une partie de ſes troupes étoit employée à y conſtruire le Fort de Carillon, & l'autre occupoit en avant différens poſtes capables d'arrêter l'ennemi, s'il eût voulu tenter l'exécution de projets annoncés dès la campagne derniere.

Le 6 Septembre, M. le Marquis de Montcalm vint prendre le commandement du camp de Carillon, & y amena deux des bataillons qui avoient fait le ſiege de Chouagen. Toutes les vues des ennemis, depuis la perte de cette Place ſurtout, étoient dirigées vers cette frontiere. Ils y avoient porté toutes leurs forces, & des préparatifs conſidérables ſembloient annoncer qu'ils vouloient nous venir attaquer avec un corps de 10 à 12000 hommes. Quoique nous n'en euſſions pas plus de 4000, nous étions prêts à les bien recevoir, & leurs mouvemens ne nous ont jamais fait interrompre les travaux de Carillon : objet important pour nous.

Tout s'eſt enfin borné de part & d'autre à la petite guerre. Nous y avons perdu 30 hommes environ, priſonniers ou chevelures levées, & nos

Digitized by Google

Partis en ont pris ou tué près de 300. Un détachement dans lequel j'avois été envoyé avec les Sauvages, pour reconnoître le Fort Georges situé au fond du Lac S. Sacrement, a contraint les ennemis d'abandonner des Isles qu'ils occupoient dans ce Lac, & ayant rencontré un parti de 58 hommes à deux lieues du Fort, en a tué ou pris 57.

Les glaces ne permettent plus de tenir la campagne. Notre arriere-garde, conduite par M. le Chevalier de Leris, se repliera du 10 au 15 : le Fort de Carillon sera pour-lors en état de recevoir & loger sa garnison. Il est en vérité temps d'entrer en quartier. J'ai fait dans mon particulier près de 500 lieues depuis mon arrivée en Canada.

Du côté de la belle riviere nous avons eu tout l'avantage. Nos Sauvages ont fait abandonner les habitations semées dans les vallées qui séparent les chaînes des Apalaches, & forcé les Virginiens à se retirer sur les bords de la mer. Les Anglois avoient levées 1000 hommes équipés & matachés en Sauvages, pour faire des courses de ce côté. Cette levée qui leur a coûté beaucoup, a aboutie à un détachement qui est venu mettre le feu à un Village de *Loups*, & dont une partie a péri de misere dans les bois ; les autres ont été chaudement poursuivis par nos Sauvages, qui, je crois, leur ôteront l'envie de les contrefaire.

Le corps que nous avions dans l'Acadie, s'est soutenu toute la campagne, & a même pris aux Anglois une grande quantité de bestiaux. Le Pere Germain a rassemblé sur la Riviere & dans l'Isle S. Jean, environ 1500 Acadiens, que l'enthousiasme du Missionnaire anime. Des vaisseaux de guerre Anglois ont deux fois tenté une descente à la Baie de Gaspé : ils ont été repoussés avec perte ;

Digitized by Google

& nous ſommes toujours maîtres de ce poſte important. Les Sauvages des Pays d'en haut, excités par la priſe de Chouagen, ont accepté la Hache contre le *Frere Coſtar*, & viendront nous joindre ce printemps. On dit même qu'il ſe fait des mouvemens en notre faveur dans le Conſeil des cinq Nations.

Telle a été la campagne en Amérique. Quoique partout très-inférieurs en nombre aux ennemis, nous leur avons fermé les Pays d'en haut, en les chaſſant du Lac Ontario ; nous les avons empêché d'exécuter leurs projets ſur la frontiere du Lac S. Sacrement, qu'ils menacent depuis trois ans, & nous leur avons tué ou pris près de 4500 hommes ſans en perdre 100.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

Il n'eſt point d'image aſſez expreſſive, pour bien peindre la douleur, la conſternation & les allarmes, que la bleſſure du Roi a cauſées dans tout le Royaume. Partout, dans les Villes & dans les campagnes, les habitans ont ſuſpendu leurs travaux, ont oublié même le ſoin de leurs maiſons & de leurs enfans, pour courir aux Egliſes demander la guériſon de Sa Majeſté. Les bornes de cet article ne nous permettent pas d'inſérer les Relations que nous avons reçues à ce ſujet de divers endroits du Royaume. D'ailleurs, il ſeroit difficile de faire uſage de ces Relations, ſans ſe répéter. Toutes préſentent le même tableau. On voit dans toutes, le Clergé, la Nobleſſe, les Magiſtrats, les troupes & le peuple, adreſſer avec la même ferveur les mêmes vœux au Ciel, & s'efforcer de le fléchir par les mêmes actes de

piété & de charité. La Ville de Saumur s'eſt principalement diſtinguée. Auſſitôt après l'horrible attentat commis contre la Perſonne Sacrée du Roi, Meſdames de France dépêcherent le ſieur Primois, Officier de leur Chambre, pour porter à l'Abbaye de Fontevrault cette fatale nouvelle. Ces Princeſſes, pendant le ſéjour qu'elles ont fait dans cette Abbaye où elles ont été élevées, ſe ſont concilié généralement le reſpect & l'amour de toute la Province. C'étoit, pour les peuples qui l'habitent, un nouveau motif de donner des preuves éclatantes de leur zele. Outre les prieres ordonnées par l'Evêque d'Angers dans toute l'étendue de ſon Dioceſe, le Clergé & les habitans de la Ville de Saumur & de tous les lieux voiſins ont fait des proceſſions pendant neuf jours conſécutifs. Ils ont terminé la neuvaine par une proceſſion générale, à laquelle la Nobleſſe, la Magiſtrature & le Corps de Ville, ont aſſiſté. Les aumônes ont été ſi abondantes, qu'elles ont ſuffi pour ſecourir cinq cens pauvres familles.

Le 16 Janvier, le Régiment de Poitou, qui eſt en garniſon à Bethune, y fit chanter une Meſſe ſolemnelle dans l'Egliſe paroiſſiale de Saint Waſt, en action de grace du prompt rétabliſſement du Roi. M. de Fais, commandant ce Régiment, donna un magnifique dîner à toute la Nobleſſe. L'après-midi, le *Te Deum* fut chanté en muſique. On alluma enſuite un bucher, que le Régiment avoit fait dreſſer ſur la principale Place, & auquel M. de Grimaldi, Lieutenant de Roi, mit le feu. Le Régiment fit trois ſalves de mouſqueterie, entremêlées de ſix ſalves de canon. Sur les dix heures du ſoir, commença un bal, qui dura toute la nuit.

Les Officiers du Régiment du Roi, Cavalerie,

Digitized by Google

célébrerent le 19 à Saint-Dizier, par une fête magnifique, la convaleſcence de Sa Majeſté. Ils firent diſtribuer des cocardes à tout le Régiment, & trente ſols à chaque Cavalier. Après le *Te Deum*, qui fut chanté au bruit de pluſieurs ſalves d'artillerie & de mouſqueterie, il y eut feu d'artifice, illumination, ſouper & bal. Quatre fontaines de vin coulerent pour le peuple.

On écrit d'Aveſnes, qu'à la même occaſion le Régiment de Cavalerie de Beauvillier a fait éclater ſon zele. M. de Chouppes, Major de ce Régiment, s'eſt diſtingué en particulier par un repas ſplendide, qu'il a donné à tous les Militaires qui ſe ſont trouvés dans la Ville.

Les lettres de la Ville d'Eu marquent que le 30 le Régiment d'Artois y a fait auſſi chanter le *Te Deum*. Ce Régiment, non content de témoigner ſon attachement à la Perſonne du Roi par des prieres, a donné des marques de ſa charité, en faiſant diſtribuer abondamment du pain à tous les pauvres de la Ville & des Paroiſſes voiſines. Monſieur Jourdain, qui commande le Régiment, a fait inviter au *Te Deum* toutes les perſonnes de diſtinction.

Les Juifs Portugais de Bordeaux & de Bayonne ſe ſont empreſſés à l'envi d'adreſſer des vœux au Ciel pour la guériſon du Roi, & de célébrer la convaleſcence de Sa Majeſté. Leurs prieres pour la conſervation du Monarque & pour la proſpérité du Royaume ſont marquées au coin de la fidélité & de la reconnoiſſance. A Bayonne, ainſi qu'à Bordeaux, les jours de leurs prieres & de leurs actions de graces, ils ont fermé leurs Comptoirs & leurs Boutiques, ſe ſont abſtenus de toute ſorte d'affaires, ont obſervé un jeûne 24 heures, & ont diſtribué d'abondantes aumônes.

Digitized by Google

Le 3 Février, les Régimens de Royal Ecoſſois & d'Ogilvy, qui ſont partie de la Garniſon de Berg-Saint-Vinox, firent chanter à cinq heures du ſoir, dans l'Abbaye de Saint-Vinox, un *TeDeum* en muſique, en action de graces de la conſervation du Roi. L'Abbé de Saint-Vinox y officia en habits pontificaux. Le Gouverneur & les Magiſtrats de la Ville, ainſi que tous les Officiers du Régiment de l'Iſle de France & des Dragons de la Reine, y avoient été invités, & y aſſiſterent. Au ſortir de l'Egliſe, la compagnie ſe rendit à l'Hôtel de Ville, où le bal s'ouvrit dans une Salle extrêmement décorée. Ce bal fut interrompu à neuf heures, & l'on paſſa dans une autre Salle, où un magnifique ambigu fut ſervi ſur pluſieurs tables. Après le repas, on rentra dans la Salle du bal; il dura juſqu'à ſept heures du matin, & l'on y diſtribua en abondance toute ſorte de rafraîchiſſemens. Cette fête, qui a été complette en tous points, s'eſt faite aux dépens des Officiers des deux Régimens Etrangers.

Selon les lettres écrites de Saint-Sauveur-le Vicomte, le Régiment de Cavalerie de Caraman, & en particulier M. du Verger, Lieutenant-Colonel de ce Corps, ont ſignalé auſſi leur zele par une fête très-brillante.

Le Régiment des Cuiraſſiers & celui de Royal Rouſſillon, à Haguenau; la ſeconde Brigade du Corps des Volontaires Etrangers, à Avranches, & les Officiers du Bataillon de Senlis, à Rocroy, n'ont pas célébré avec moins d'éclat le rétabliſſement de la ſanté de Sa Majeſté.

La nuit du 21 au 22 Janvier, à Provins en Brie, toute la Ville Baſſe ſe trouva ſubitement inondée par la fonte des neiges. En pluſieurs endroits, il y avoit juſqu'à ſept pieds d'eau. Par

Digitized by Google

malheur, on avoit amaſſé une grande quantité de chaux dans quatre tanneries du quartier des Bénédictines. L'eau a allumé cette chaux; & cet accident a produit un affreux incendie. Il y a eu pluſieurs maiſons de brûlées. Le reſte de la Ville ne doit ſon ſalut qu'à l'activité des Maire & Echevins, & au zele avec lequel le Régiment de Vatan a porté du ſecours partout où il étoit néceſſaire.

Diverſes lettres annoncent que le 18 on a ſenti quelques ſecouſſes de tremblement de terre en Franche-Comté & dans une partie de l'Alſace.

Madame la Ducheſſe de Coſſé-Briſſac fut préſentée le 30 Janvier à Leurs Majeſtés, & prit le tabouret.

Le Roi a mis Madame la Vicomteſſe de Choiſeul au nombre des Dames nommées pour accompagner Madame la Dauphine.

Le premier Février, M. le Comte de Saint-Florentin, Miniſtre & Secrétaire d'Etat, alla de la part du Roi redemander les Sceaux à M. de Machault, avec la démiſſion de ſa Charge de Secretaire d'Etat de la Marine. M. le Comte de Saint-Florentin a reporté les Sceaux au Roi. M. de M. de Machault s'eſt retiré à ſa terre d'Arnouville.

Le même jour, M. Rouillé, Miniſtre & Secretaire d'Etat, alla auſſi de la part du Roi demander au Comte d'Argenſon, Miniſtre & Secretaire d'Etat de la Guerre, la démiſſion de ſa charge. Le Comte d'Argenſon eſt parti pour ſa terre des Ormes-Saint-Martin, ſituée en Touraine.

Le 31 Janvier, le Roi aſſiſta au Service qui fut célébré dans la Chapelle pour le repos des ames des Chevaliers de l'Ordre du Saint-Eſprit, morts dans le cours de l'année derniere. L'Evêque de Straſbourg, Prélat-Commandeur, officia à la

Digitized by Google

Meſſe, & elle fut chantée par la Muſique.

Le jour de la Purification de la Sainte Vierge, les Chevaliers, Commandeurs & Officiers de l'Ordre du Saint-Eſprit, s'étant aſſemblés vers les onze heures du matin dans le cabinet du Roi, Sa Majeſté tint un Chapitre. La profeſſion de Foi, & l'information des vie & mœurs du Prince de Beauvau, du Marquis de Gontaut, du Comte de Maillebois, du Marquis de Bethune, du Marquis d'Aubeterre & du Comte de Broglie, qui avoient été propoſés le premier Janvier pour être Chevaliers ayant été admiſes, ils furent introduits dans le cabinet de Sa Majeſté, & reçus Chevaliers de l'Ordre de Saint Michel. Le Roi ſortit enſuite de ſon appartement pour aller à la Chapelle. Sa Majeſté devant laquelle les deux Huiſſiers de la Chambre portoient leurs Maſſes, étoit en manteau, le collier de l'Ordre pardeſſus, ainſi que celui de l'Ordre de la Toiſon d'or. Elle étoit précédée de Monſeigneur le Dauphin, du Prince de Condé, du Comte de Charolois, du Comte de Clermont, du Prince de Conty, du Comte de la Marche, du Comte d'Eu, du Duc de Penthievre, & des Chevaliers, Commandeurs & Officiers de l'Ordre. Les nouveaux Chevaliers en habits de Novices, marchoient entre les Chevaliers & les Officiers. Le Roi aſſiſta à la Bénédiction des Cierges & à la Proceſſion qui ſe fit dans la Chapelle. Après la grand'Meſſe, célébrée par l'Evêque Duc de Langres, Prélat-Commandeur, Sa Majeſté monta à ſon trône, & revêtit des marques de l'Ordre du Saint-Eſprit les nouveaux Chevaliers. Le Prince de Beauvau, le Marquis de Gontaut & le Comte de Maillebois, eurent pour parreins le Duc d'Ayen & le Maréchal Duc de Belle-Iſle. Les parreins du Marquis de Béthune,

Digitized by Google

du Marquis d'Aubeterre & du Comte de Broglie, furent le Comte de Lautrec & le Marquis de Montal. Cette cérémonie étant finie, le Roi fut reconduit à son appartement en la maniere accoutumée.

Le 6, le Roi admit à son Conseil d'Etat, en qualité de Ministres, M. le Marquis de Paulmy, Secretaire d'Etat ayant le Département de la Guerre, & M. de Moras, Contrôleur Général des Finances.

Sa Majesté a donné à M. le Comte de Saint-Florentin, Ministre & Secretaire d'Etat, le Département de Paris, dont étoit chargé M. le Comte d'Argenson.

Elle a disposé de la charge de Secretaire d'Etat au Département de la Marine, en faveur de M. de Moras, à qui Elle conserve en même temps la place de Contrôleur Général des Finances.

Le Roi a conservé par un brevet à M. de Machault tous les honneurs attachés à la Dignité de Garde des Sceaux de France.

On a célébré le 10 Février dans l'Eglise de la Paroisse du Château, pour le repos de l'ame de Madame Henriette de France, le Service fondé par Monseigneur le Dauphin. Ce Prince, Madame la Dauphine, Madame, & Mesdames Victoire, Sophie & Louise, y ont assisté.

Le 12, M. le Duc de Duras fut reçu & prit séance au Parlement, en qualité de Pair de France. M. le Duc d'Orléans, M. le Prince de Condé, M. le Comte de Clermont, M. le Prince de Conty, le Comte de la Marche, Prince du Sang, & MM. les Ducs d'Uzés, de Luynes, Maréchal Duc de Richelieu, de la Force, de Luxembourg, de Villeroi, de Saint-Aignan, Maréchal Duc de Noialles, d'Aumont, de Fitz-James, d'Antin,

Digitized by Google

de Chaulnes, Prince de Soubize, Duc de Rohan-Rohan, de Villars-Brancas Lauraguais, Prince de Monaco, Duc de Valentinois, de Biron, de la Valliere, de Fleury, Maréchal de Belle-Iſle Duc de Giſors, ſe trouverent à ſa réception.

On a reçu avis que les Vaiſſeaux *le Lys* & *le Neptune*, de la Compagnie des Indes, étoient arrivés l'un le 7, l'autre le 10 de Février, au Port de l'Orient; & que le Vaiſſeau *le Duc d'Aquitaine*, appartenant à la même Compagnie, avoit rélâché le 10 du mois dernier à Liſbonne. Ainſi la nouvelle de la priſe de ce dernier Bâtiment par les Anglois étoit ſans fondement.

On mande de Dunkerque, que le Capitaine Dhondt, commandant le Corſaire *le Comte de Saint Germain*, de ce Port, y a conduit les Navires Anglois *la Penelope*, de 180 tonneaux, chargé de cacao, de bois pour teinture, de vin & de fruits, & *l'Anne-Eliſabeth*, de 120 tonneaux, chargé de beurre & de biere.

Le même Corſaire s'eſt emparé de deux autres Bâtimens Anglois, appellés l'un *le Triton*, de 120 tonneaux; l'autre *le Henneſey*, de 100 tonneaux, qui ont été conduits au Havre, & qui ſont tous deux chargés de bled, d'orge & d'autres grains.

Le Corſaire *le Duc de Penthievre*, de Dunkerque, commandé par le Capitaine de Liſle, s'eſt rendu maître du Brigantin Anglois *le Jean & Jeanne*, de 70 tonneaux, chargé de farine & de couperoſe, & l'a fait conduire à Calais.

Le Capitaine Louis Bray, commandant le Corſaire *le Marquis de Villequier*, de Boulogne, a auſſi conduit à Calais les Navires Anglois *le Hampſire*, de 50 tonneaux, chargé de vin, & *l'Eléonore*, de 120 tonneaux, dont le charge-

ment consiſte en 126 boucauts de tabac.

On apprend encore par des lettres écrites de Calais, que le Corſaire *le Danglemont*, de ce Port, y eſt rentré avec le Navire Anglois *le Jean & Anne*, de 70 tonneaux, chargé de 252 barrils de ſaumon ſalé.

Les Navires Anglois *le Mindhede*, de 140 tonneaux, chargé de ſucre, & *l'Amitié*, de 100 tonneaux, dont le chargement eſt compoſé de beurre, de cuirs & de morue ſeche, ont été pris par le Corſaire *le Machault*, de Granville, dont eſt Capitaine le ſieur Magnonnet; & ils ſont arrivés, le premier à Granville, & l'autre au Havre.

Il eſt arrivé à Dieppe deux Bâtimens Anglois appellés, l'un *le Démontant*, de Londres, de 80 tonneaux; l'autre *l'Eliſabeth*, de 50 tonneaux, ayant chacun un chargement compoſé de grains. Ils ont été pris par les Corſaires *le Gros Thomas*, de Boulogne, & *le Hardi Mendiant*, de Dunkerque.

Le Capitaine Canon, commandant le Corſaire *le Prince de Soubize*, de ce Port, s'eſt rendu maître du Navire *le Williams* de Cork, de 180 tonneaux, chargé de beurre & de bœuf, qui a été conduit à Saint-Vallery ſur Somme.

Le Navire Anglois *le Prince de Galles*, de 200 tonneaux, richement chargé, a fait naufrage à deux lieues de Boulogne. L'équipage compoſé de treize hommes a été ſauvé, & l'on eſpere que la cargaiſon ſera recouvrée en entier.

Le *Petit Jean*, autre Navire Anglois, chargé de ſoude, de raiſins, d'anil & d'amandes, a été conduit à la Rochelle par le Corſaire *le Montroſier*, de ce Port.

On a été informé que le Capitaine Gautier, qui commande le Corſaire *le Furet*, de Bordeaux, s'eſt

s'eſt emparé d'un Navire Anglois de 350 tonneaux, armé de 10 canons, chargé d'indigo, de ſucre, de bois de campeche & de coton.

BÉNÉFICES DONNÉS.

Sa Majeſté a donné l'Abbaye Réguliere & Elective de Sainte Eliſabeth-du Queſnoy, Ordre de Saint Auguſtin, Dioceſe de Cambray, à la Dame Biache, Religieuſe de cette Abbaye; l'Abbaye de Signy, Ordre de Cîteaux, Dioceſe de Rheims; au Cardinal de Tavannes; l'Abbaye Réguliere & Elective de Mareuil, Ordre de Saint Auguſtin, à Dom Blanchart, Religieux de cette Abbaye; l'Abbaye Réguliere & Elective des Dames Chanoineſſes d'Ottmarsheim en Alſace, Dioceſe de Baſle, à la Dame Fraxland, Chanoineſſe de ladite Abbaye; & l'Abbaye Réguliere & Elective de Saint Jean des Choux, Dioceſe de Straſbourg, à la Dame Bender.

CATALOGUE

D'un Cabinet de Muſique Italienne, à vendre.

Corelli.

Livre premier, Sonates à premier & ſecond deſſus, flûtes & baſſes, 3 *cahiers in-fol.*
Livre 2, Sonates à deux flûtes & baſſes, 3 *in-fol.*
Livre 3, Sonates à deux flûtes & baſſes, 3 *in-fol.*
Livre 6, de même, 4 *in-fol.*
Livre premier, ſuite à un claveſſin, un violon & baſſe, 3 *in-fol.*

Livre 2, de même, 3 *cahiers in-fol.*
Opera prima, Sonates à deux violons & basse, 4 *in-fol.*
Opera 2, de même, 4 *in-fol.*
Opera 3, de même, 4 *in-fol.*
Opera 4, de même, 4 *in-fol.*
Opera 5, *id.* à un violon & basse, avec les agrémens, *in-fol.*
Le même à parties séparées, 3 *in-fol.*
Opera 6, Concerts à quatre violons, une haute-contre & deux basses, 7 *in-fol.*
Ouvrages posthumes à deux violons & basse, 3 *in-fol.*
Et autres Auteurs, Sonates à un violon & basse, *in-fol.*
Et autres Auteurs, six Sonates à 4, 5 & 6 parties, 7 *in-4°.*

Rogs paisible. Corelli.

Huit Sonates à deux flûtes, 2 *in-4°.*

Albinoni.

Opera prima, Sonates à deux violons & basse, 4 *in-fol.*
Opera 2, Concert à deux violons h. c. taille & basse, 7 *in-fol.*
Opera 3, Ballets à deux violons & basse, 4 *in-fol.*
Opera 4, Sonates à un violon & basse, grand *in-4°.*
Opera 5, Concert à deux violons, h. c. taille & basse, 7 *in-fol.*
Opera 6, Sonates à un violon & basse, *in-fol.*
Opera 7, Concert à deux violons, haut-bois, h. c. & basse, 7 *in-fol.*

Albinoni & Tibaldi.

Sonates à un violon & basse, *in-fol.*

Digitized by Google

Vivaldi.

Opera prima, Sonates à deux violons & basses, 4 *cahiers in-fol.*
Opera 2, Sonates à un violon & basse, *in-fol.*
Opera 3, Concerts à quatre violons, haute-contre & basse, 8 *in-fol.*
Opera 4, *id.* à trois violons, haute-contre & basse, 6 *in-fol.*
Opera 5, Sonates à un & deux violons & basse, 2 *in-fol.*
Opera 6, Concerts à trois violons, haute-contre & basse, 6 *in-fol.*
Opera 7, de même, 6 *in-fol.*

Bitti, Vivaldi & Torelli.

Concerts à cinq, six, sept instrumens, dont un pour la trompette ou le haut-bois.

Veracini, Vivaldi, Alberti, Salvini, Torelli.

Concerts à trois violons, haute-contre & basse, 6 *in-fol.*

Mossi.

Opera prima, Sonates à un violon & basse; grand, *in-4°.*
Opera 2, Concerts à trois & cinq Instrumens, 6 *in-fol.*
Opera 3, *id.* à quatre violons, haute-contre & basse, 7 *in-fol.*

Mossi, Valentini & Vivaldi.

Concerts à cinq, à six Instrumens, 7 *in fol.*

Valentine.

Opera prima, Symphonies à deux violons & basse, 4 *in-fol.*
Opera 2, Bisarreries, *id.* 4 *in-fol.*
Opera 3, Fantaisies, *id.* 4 *in-fol.*

Opera 4, Idées à un violon & basse, *cah. in-fol.*
Opera 5, Sonates à deux violons, ou quatre hautes-contre & deux basses, 4 *in-fol.*
Opera 7, Concerts à deux & quatre violons, h. c. & deux basses, 8 *in-fol.*
Opera 8, Sonates à deux violons & basse, *in-fol.*

Albicastro.

Opera prima, Sonates à deux violons & basse, 4 *in-fol.*
Opera 2, Sonates à un violon & basse, 2 *in-fol.*
Opera 3, Sonates, *id.* 3 *in-fol.*
Opera 4, *id.* à deux violons & basse, 4 *in-fol.*
Opera 5, de même, grand *in-4°.*
Opera 6, Concerts à deux violons, haute-contre & basse, grand *in-4°.*
Opera 7, Concerts à deux violons, haute-contre & basse, 5 *in-fol.*
Opera 8, Sonates à deux violons & basse, 4 *in-fol.*
Opera 9, Sonates à un violon & basse, grand *in-4°.*

Paisible Pez.

Sonates à un violon ou hautbois & basse, 4 *in-fol.*

Veracini.

Opera prima, Sonates à deux violons & basse, 4 *in-fol.*
Opera 2, Sonates à un violon & basse, 2 *in-fol.*
Opera 5, Sonates à deux violons & basse, 3 *in-fol.*

Valentini, Vivaldi, Abinoni-Veracini, S. Martin-Marcello, Rampin, Predisi.

Concerts à trois violons, haute-contre & basse, 6 *in-fol.*

Taglietty.

Opera 2, Concerts à deux violons & basse, 4
Opera 3, Airs à un violon & basse, *in-4°.*

Digitized by Google

Opera 4, Concerts à deux violons, haute-contre & basse, 5 *cahiers in-fol.*
Opera 5, Sonates à deux violons & basse, 4 *in-fol.*
Opera 6, Concerts à deux & trois violons, haute-contre & deux basses, 5 *in-fol.*
Opera 8, Concerts à quatre violons, haute-contre & basse, 7 *in-fol.*
Opera 11, de même, 7 *in-fol.*

Balbi.

Opera prima, Sonates à un violon & basse, 3 *in-fol.*
Opera 2, de même, grand *in-4°.*
Opera 3, Sonates à deux violons & basse, 4 *in-fol.*

Schickardt.

Opera prima, Sonates à une flûte & basse, grand *in-4°.*
Opera 2, Sonates à un hautbois, ou violon & basse, grand *in-4°.*
Opera 3, Sonates à une flûte & basse, 2 *in-fol.*
Opera 4, Sonates à deux flûtes & basse, 3 *in-fol.*
Opera 5, Sonates à une flûte, deux hautbois & deux basses, 5 *in-fol.*
Opera 6, Sonates à deux flûtes & basse, 3 *in-fol.*
Opera 7, Sonates à deux hautbois, ou violon & basse, 4 *in-fol.*
Opera 8, Sonates à un hautbois, ou violon & basse, *in-fol.*
Opera 9, Sonates à deux flûtes & basse, ou sans basse, 3 *in-fol.*
Opera 10, Sonates à deux violons ou hautbois, & flûte & basse, ou sans basse, 3 *in-fol.*
Opera 11, quatre Recueils de Menuets, dessus & basse, 2 *in-4°.*
Opera 12, Principes de la flûte avec quarante-deux Airs à deux flûtes, 2 *in-4°.*

Opera 13, Concerts à deux violons, deux hautbois, ou violons & deux basses, 6 *cahiers in-fol.*

Opera 14, Sonates à une flûte, hautbois, ou violon & deux basses, 4 *in-fol.*

Opera 15, Principes de hautbois avec cinquante-trois Airs de hautbois, 2 *in-4°.*

Opera 16, Sonates à deux flûtes & basse, 4 *in-fol.*

Opera 17, Sonates à une flûte & basse, grand *in-4°.*

Opera 18, Recueil d'Airs de mouvemens pour la flûte, *in-4°.*

Opera 19, Concerts à quatre flûtes & basse, 6 *in-fol.*

Opera 20, Sonates à une flûte, hautbois, ou violon & basse, grand *in-4°.*

Opera 21, Airs à flûte & basse, 3 *in-fol.*

Opera 22, Sonates à deux flûtes, un haut-bois & basse, 4 *in-fol.*

Gaspardini & Schickardt.

Airs à deux flûtes, 2 *in-fol.*

Torelli.

Opera 2, Concerts à deux violons & basse, 4 *in-fol.*

Opera 4, Sonates à un violon & basse, 2 *in-fol.*

Opera 5, Concerts à deux violons, 5 *in-fol.*

Opera 6, Concerts, *id.* 5 *in-fol.*

Opera 7, Caprices à un violon & basse, 2 *in-fol.*

Torelli & autres Auteurs.

Sonates à un violon & basse, 2 *in-4°.*

Bernardi & Torelli.

Livre premier, Concert à quatre, cinq & six parties, 7 *in-fol.*

Albaco.

Opera prima, Sonates à un violon & basse, grand *in-4°.*

Digitized by Google

Opera 2, Concerts à deux violons, haute-contre & basse, 5 *cahiers in-fol.*
Opera 3, Sonates à deux violons & basse, 4 *in-fol.*
Opera 4, Sonates à un violon & basse, *in-fol.*
Opera 5, Concerts à quatre violons, haute-contre & basse, 8 *in-fol.*

Marini.

Opera 3, Sonates à deux & trois violons, haute-contre & basse, 6 *in-fol.*
Opera 5, Sonates à deux violons & basse, 3 *in-4°.*
Opera 6, Sonates à deux violons, haute-contre & basse, 5 *in-fol.*
Opera 7, Sonates à deux violons & basse, 4 *in-fol.*
Opera 8, Sonates à un violon & basse, grand *in-4°.*

Caldera.

Opera prima, Sonates à deux violons & basse, 4 *in-fol.*
Opera 2, Sonates à trois violons & basse, 4 *in-fol.*

Buonporti.

Opera prima, Sonates à deux violons & basse, 4 *in-fol.*
Opera 2, de même, 4 *in-4°.*
Opera 4, de même, 4 *in-4°.*
Opera 6, de même, 4 *in-4°.*
Opera 7, Sonates à un violon & basse, grand *in-4°.*
Opera 8, Cent Menuets à un violon & basse, 2 *in-4°.*
Opera 9, Ballets à un violon & basse, 2 *in-4°.*
Opera 10, Sonates à un violon & basse, *in-fol.*
Pour la flûte, six Sonates à deux flûtes & basses, 4 *in-fol.*

L'Oueillet.

Opera prima, Sonates à une flûte & baſſe, grand *cahiers in-4°.*
Opera 2, de même, grand *in-4°.*
Opera 3, de même, grand *in-4°.*
Opera 4, de même, grand *in-4°.*
Opera 5, livre premier, Sonates à une flûte-traverſiere, hautbois ou violon, premier *cahier in-fol.* Livre 2, Sonates à deux flûtes-traverſieres, hautbois ou violon, 2 *in-fol.*

Pepuſch.

Opera 2, Sonates à un violon & baſſe, grand *in-4°.*
Opera 5, de même, grand *in-fol.*
Opera 6, de même, grand *in-4°.*
Opera 7, Concerts à deux flûtes à bec, deux flûtes-traverſieres, hautbois, ou violon & baſſe, 6 *in-fol.*

Pez.

Opera prima, Concerts à deux violons & baſſe, 4 *in-fol.*
Opera 5, Sonates à deux violons & baſſe, 3 *in-fol.*
Opera 3, Sonates, *id.* 4 *in-fol.*

Fings.

Opera prima, Sonates à deux & trois violons & baſſe, 4 *in-fol.*
Opera 5, Sonates à deux violons & baſſe, 4 *in-fol.*
Opera 4 & 6, Sonates à deux flûtes & baſſe, 3 *in-fol.*
Opera prima, Sonates à deux violons & baſſe, 4 *in-fol.*

Corbett.

Sonates à une trompette ou hautbois, deux vio-

Digitized by Google

lons & basse, avec une ouverture & suite à deux trompettes, ou hautbois, deux violons, haute-contre & basse.

Corbettes Fings.

Sonates à deux flûtes & basse, 3 *in-fol.*

De Fesch.

Opera prima, Sonates à deux violons, 2 *in-fol.*
Opera 2, Concerts à quatre violons, haute-contre & basse, 7 *in-fol.*
Opera 3, de même, 7 *in-fol.*

Tibaldi.

Opera prima, Sonates à deux violons & basse, 4 *in-fol.*
Opera 2, de même, 4 *in-fol.*

Baldassini.

Opera prima, Sonates à deux violons & basse, 4 *in-fol.*
Opera 2, de même, 4 *in-fol.*

Bianchi.

Opera prima, Sonates à deux violons & basse, 4 *in-fol.*
Opera 2, Concerts à deux violons, haute-contre & basse, 7 *in-fol.*

Ravencroft.

Opera prima, Sonates à deux violons & basse, 4 *in-fol.*
Opera 2, de même, 4 *in-fol.*

Scherard.

Opera prima, Sonates à deux violons & basse, 4 *in-fol.*
Opera 2, de même, 4 *in-fol.*

Haim.

Opera prima, Sonates à deux violons & basse, 4 *in-4°.*

Opera 2, de même, 3 *cahiers in-4°.*

Matteis.

Trois Livres de Sonates à deux violons & basse, 10 *in-fol.*

Palberti.

Opera prima, Sonates à deux violons & basse, 4 *in-fol.*

G. Malberti.

Opera prima, Sonates à trois violons, haute-contre & basse, 6 *in-fol.*

Cavellio.

Opera prima, Sonates à deux violons & basse, 4 *in-fol.*

Dallabella.

Opera prima, de même, 4 *in-fol.*

Facer.

Opera prima, Concerts à trois violons, haute-contre & basse, 4 *in-fol.*

Gaspardini.

Opera 2, Sonates à deux violons & basse, 4 *in-fol.*

Reali.

Opera prima, de même, 4 *in-fol.*

Novelli.

Opera prima, de même, 4 *in-fol.*

Motta.

Opera prima, Concerts à deux violons, haute-contre-taille & basse, 4 *in-fol.*

Fiore.

Opera prima, Sonates à un violon & basse, 2 *in-fol.*

Digitized by Google

Manfredini.

Opera 2, Sonates à deux violons, haute-contre & basse, 5 *cahiers in-fol.*

Vanturini.

Opera prima, Concerts à quatre, cinq, six, sept, huit, neuf instrumens, 10 *in-fol.*

Franco.

Opera prima, Sonates à deux violons & basses, 4 *in-fol.*

Franchi.

Opera prima, de même, 4 *in-fol.*

Rells.

A cinq instrumens, six Sonates, dont trois à trompettes ou hautbois, deux violons, une haute-contre & basse, & à trois flûtes, deux hautbois ou violon & basses, 6 *in-fol.*

Romano.

Livre premier, & deuxieme Sonate à deux flûtes & basse, 4 *in-fol.*

Castraci.

Opera prima, Sonates à un violon & basse, *in-fol.*

Germiniani.

Opera prima, de même, *in-fol.*

Macharani

Opera prima, de même, *in-fol.*

Marcello.

Opera 2, Sonates à une flûte & basse, *in-4°.*

Cossini.

Opera prima, Sonates à un violon & basse, grand *in-4°.*

Visconti.

Opera prima, de même, grand *in-4°.*

Digitized by Google

D.

Opera prima, de même, grand *cahiers in-4°.*

Somis.

Opera prima, de même, *in-4°.*

Vitali.

Opera 9, Sonates à deux violons & basses, grand *in-4°.*

Gaillard & S.

Sonates à une flûte & basse, 3 *in-4°.*

Bononcini.

Airs à deux flûtes, ou deux violons & basses, 3 *in-4°.*

Mulc.

Opera prima, Sonates à un hautbois, deux violons, ou hautbois, haute-contre & basses, 6 *in-fol.*

MUSIQUE.

Bassani.

Motets à voix seule, deux violons & basse, 4 *in-fol.*
Opera 11, *id.* à une, deux, trois & quatre voix, deux violons & basse, 8 *in-fol.*
Opera 12, *id.* à voix seule, deux violons & basse, 4 *in-fol.*
Opera 13, de même, 4 *in-fol.*
Opera 20, Menuets à plusieurs parties, 14 *in-fol.*
Opera 24, Motets à deux & trois voix, deux violons & basses, 7 *in-fol.*
Opera 26, Motets à un, deux, trois voix, & à trois & cinq instrumens, 7 *in-fol.*
Opera 27, Motets à voix seule, deux violons & basse, 5 *in-fol.*

Scarlati.

Opera 2, Motets à une, deux, trois & quatre voix & Symphonie, 8 *in-fol.*

Digitized by Google

Batiſtini.

Opera 2, Motets à une, deux & trois voix & Symphonie, 8 *cahiers in-fol.*

D'Ave.

Opera prima, Motets à deux, trois, quatre & cinq voix, & Symphonie, 11 *in-fol.*

Fioco.

Opera prima, Motets à quatre voix & quatre inſtrumens, 8 *in-fol.*

Allegri.

Opera prima, Motets à voix ſeule, deux violons & baſſe, 5 *in-fol.*

Aldovrandini.

Opera prima, Motets à deux & trois voix & Symphonies, 7 *in-fol.*

Cantates de Piſiochi, *in-fol.*
Cantates & Ariettes de Pallakoli, à voix ſeule & deux violons, 3 *in-4°.*
Cantates & Ariettes de le Grand, à voix ſeule, & avec Symphonie & ſans Symphonie, *in-4°.*
Cantates de Scarlati, à une & deux voix, *in-4°.*
Cantates de Caldara & autres Auteurs, à une & deux voix, avec Symphonie & ſans Symphonie, *in-4°.*
Dix Airs Italiens, *in-12.*

Ces Livres de Muſique ſont très-bien conditionnés : chaque Oeuvre eſt renfermé dans un carton de relieure en veau, avec des attaches de rubans, & les titres ſur les redos.

On s'adreſſera, pour voir cette Collection, chez M. *de la Garde*, rue du Chantre Saint Honoré, à Paris.

On ne vendra ce Cabinet qu'en entier.

Digitized by Google

SUPPLÉMENT
A L'ARTICLE CHIRURGIE.

Nous avons rendu compte dans le ſecond Volume du mois de Février dernier, du premier traitement fait audit Hôpital par la méthode & avec les dragées anti-vénériennes de M. Keyſer. Nous avons promis de continuer ſucceſſivement à fur & meſure qu'il entreroit des malades audit Hôpital. En conſéquence, voici le compte du ſecond traitement opéré ſous les yeux des Docteurs en Médecine & Maîtres en Chirurgie, que nous avons précédemment annoncés.

EXTRAIT des Regiſtres de l'Hôpital, en date du 30 Décembre 1756.

Le nommé Vermanthon, douzieme malade du premier traitement, & qui n'eſt point ſorti avec les autres, ne ſortira point encore, ce ſoldat ayant un ulcere au pli de l'aine, occaſionné par un p.... chancreux, dont la cicatrice eſt d'ordinaire très-longue & très-difficile; étant très-bien guéri d'ailleurs, ne faiſant plus uſage de remedes, & dans le meilleur embonpoint. Meſſieurs Morand, Guérin, Faget & du Fouard en ont donné leurs certificats, & l'on peut aller voir ce malade.

Etat des onze Soldats entrés le 30 Décembre 1756.

Premier malade. Le nommé Dupré qui avoit une quantité de p.... & autres ſymptomes vénériens bien caractériſés, eſt ſorti le premier Février entiérement guéri.

Deuxieme malade. Le nommé Léopold qui avoit des ch.... & beaucoup de puſtules en différentes

parties du corps, eſt également ſorti le premier Février entiérement guéri.

Troiſieme malade. Le nommé l'Evêque eſt tombé le ſurlendemain de ſon entrée à l'Hôpital malade d'une fluxion de poitrine : l'on avoit à peine commencé à lui adminiſtrer le remede pour la maladie vénérienne, il a fallu le ſuſpendre ; & quoique cette complication ait fait appréhender beaucoup pour ſa vie, les ſoins continuels & généreux de M. Bourbelain, Maître en Chirurgie, ont ſauvé les jours de ce malheureux : comme ſa convaleſcence ne permet pas encore de lui adminiſtrer les dragées, il eſt ſorti pour ſe remettre & ſe diſpoſer à rentrer, pour y être traité de ſa maladie vénérienne. Nous rendrons compte en ſon temps de ſa maladie & de ſon traitement.

Quatrieme malade. Le nommé l'Ami, qui avoit un ch..., conſidérable, un commencement d'exoſtoſe bien conſtaté au front, & un gonflement très-douloureux au genouil, eſt ſorti le 8 Février entiérement guéri.

Cinquieme malade. Le nommé Sourdet, qui avoit des ch... des p... & une dartre conſidérable à l'anus, & des douleurs très-vives au genouil, eſt ſorti le même jour entiérement guéri.

Sixieme malade. Le nommé Montplaiſir, qui avoit une ch... depuis quatre mois, & quantité de ch.... à l'anus & ailleurs, eſt ſorti le même jour entiérement guéri.

Septieme malade. Le nommé Sans ſouci, qui avoit deux p.... dont un ouvert & l'autre ſuppurant, des puſtules, ragattes, &c., eſt ſorti le même jour entiérement guéri.

Huitieme malade. Le nommé Laplante, qui avoit un phim.... très-conſidérable, occaſionné par des ch.... au couronnement & des puſtules,

Digitized by Google

eſt ſorti le même jour entiérement guéri ſans opération ni topique quelconque.

Neuvieme malade. Le nommé Acoulon, qui avoit des crêtes très-conſidérables, & des ch... à toute la circonférence de l'anus, avec un engorgement dans les glandes inguinales, eſt ſorti le 15 Février entiérement guéri.

Le nommé Dauvain, qui avoit quantité de ch... une dartre humide à la cuiſſe gauche, un ulcere à la cloiſon & aux amigdales, avec une quantité de puſtules très-conſidérables ſur toute l'habitude du corps, eſt ſorti le même jour 15 Février entiérement guéri.

Onzieme malade. Le nommé Decombe, qui avoit quatre exoſtoſes, ſçavoir un à la clavicule droite, un à la partie ſupérieure du ſternum, un à la partie moyenne & latérale du même os, & un à la derniere des vraies côtes, large de ſix travers de doigts, des douleurs partout le corps, & une tumeur à la partie ſupérieure du coronal, qui paroiſſoit lymphatique, eſt reſté à l'Hôpital, pour attendre l'exfoliation de l'os malade, M. Bourbelain ayant apperçu une carie qui pénétroit juſqu'au diploé. Ce ſoldat étoit dans un état véritablement déplorable; il eſt actuellement dans le meilleur train de guériſon. Nous annoncerons dans le tems ſa ſortie, ainſi que l'état où il ſe trouvera; & il eſt aiſé de ſentir que les traitemens de maladies auſſi graves demanderont un peu plus de temps & de ſoins.

Il eſt inutile de répéter que tous ces malades ſont ſuivis & éclairés par les yeux les plus habiles, & qu'il n'en eſt pas un ſeul dont le traitement & la guériſon ne ſoit atteſtée par des certificats authentiques, & couchés ſur les regiſtres de l'Hôpital.

Digitized by Google

Il eſt entré dix malades, dont nous rendrons compte le mois prochain.

M. Keyſer croit devoir avertir le Public qu'il y a beaucoup de gens qui oſent ſe vanter d'avoir de ſes dragées, & qui, ſoit en les imitant, ſoit en prétendant en avoir la compoſition, en donnent à divers malades, ſous ſon nom, & comme venant de lui : que cependant il n'en donne à qui que ce ſoit, ſinon à ſes Aſſociés : que ſon remede eſt indécompoſable, & que tout autre eſt une impoſture contre laquelle il prie le Public d'être en garde, ne répondant que de celui qu'il adminiſtrera lui-même, ou qui le ſera par ſes Aſſociés.

Comme on lui adreſſe des lettres journellement à l'Hôpital, & qu'il n'y demeure point, il prie ceux qui lui feront l'honneur de lui écrire, de mettre ſon adreſſe, rue & Iſle S. Louis, où il demeure.

MORT.

MONSIEUR Bernard le Bouyer-de Fontenelle, Doyen de l'Académie Françoiſe, & des Académies Royales des Belles-Lettres & des Sciences, Membre de la Société de Londres, & de l'Académie de Berlin, eſt mort le 9 Janvier, âgé de quatre-vingts-dix-neuf ans, onze mois. Ainſi que le grand Corneille ſon oncle, il étoit né à Rouen. L'univerſalité de ſes talens & de ſes connoiſſances, l'étendue & l'agrément de ſon eſprit, l'art qu'il eut toujours de répandre de la lumiere & des graces ſur les matieres les plus abſtraites, lui ont mérité une des premieres places entre les hommes les plus illuſtres que le dernier ſiecle ait produits.

Digitized by Google

Il a rempli pendant plus de quarante ans avec le plus brillant ſuccès l'emploi de Secretaire Perpétuel de l'Académie des Sciences. Son Hiſtoire de cette Académie, ſa Pluralité des Mondes, ſes Dialogues des Morts, ſont des ouvrages, dont chacun en particulier eſt digne d'immortaliſer ſon Auteur.

Nous donnerons dans le Mercure d'Avril l'article de Monſieur de Fontenelle, par M. de Voltaire; nous aurons ſoin de le tirer du Catalogue des Ecrivains François du ſiecle de Louis XIV, pour en décorer notre partie fugitive. Il ſera accompagné de notes par M. l'Abbé Trublet. Perſonne n'en peut donner de plus ſûres ni de plus dignes du texte. C'eſt l'hommage le plus convenable que nous puiſſions rendre à la mémoire de ce grand homme, & ce ſont les plus belles fleurs que nous puiſſions jetter ſur ſon Tombeau.

AVIS INTÉRESSANT,

A L'AUTEUR DU MERCURE.

ZÉLÉ pour le bien de l'humanité, Monſieur; & deſirant de faire connoître à ma Patrie un remede infaillible pour la plus terribles des maladies, je vous envoie, le détail des effets prodigieux de ce remede contre la rage. Je ne doute pas qu'étant inſéré dans votre Ouvrage, il ne pique la charité de quelque grand, & ne l'engage

Digitized by Google

à acheter ce ſecret, que le poſſeſſeur ne veut point découvrir, quelques inſtances qu'on lui faſſe, bien qu'il diſtribue ce remede *gratis*.

Dans la Paroiſſe de *Gaël*, Province de Bretagne, Dioceſe de S. Malo, le Recteur du lieu diſtribue une eau qui prévient & guérit les accès de rage: le fait eſt hors de doute; & comme cette affreuſe maladie n'eſt que trop commune à la campagne, où l'on n'a pas l'attention de tenir les chiens à la chaîne, les guériſons de cette eſpece, opérées par l'eau en queſtion, ſont ici très-multipliées. Il n'eſt perſonne à dix lieues à la ronde de *Gaël*, qui n'ait vu ou oui parler de ces cures. M. de la Motte, Comte de Montmurand, de qui je tiens ce Mémoire, a été témoin oculaire de celle qui ſuit. La nommée Marie Joſſe, femme de Mathurin Guillemer, âgée de dix-neuf ans, & enceinte, demeurant pour-lors en la Paroiſſe des Iffs, Dioceſe de S. Malo, fut mordue d'un chien au mois de Décembre 1750: mais, comme elle ignoroit que ce chien fût enragé, & que d'ailleurs la morſure étoit légere, elle n'y fit aucune attention. Peu de jours après paſſant un ruiſſeau, elle crut appercevoir dans l'eau ce même chien qui l'avoit mordue: la même image ſe retraçoit à ſes yeux toutes les fois qu'elle regardoit dans l'eau. Dès le ſeptieme jour de ſa morſure elle reſſentit un accès de rage, caractériſé par l'écume qui ſortoit de ſa bouche par l'augmentation de ſes forces, par le deſir de mordre, & autres ſymptomes. Au ſecond accès il fallut l'enfermer dans un de ces lits clos où elle étoit liée: le troiſieme & le quatrieme furent ſi violens, qu'elle coupoit les barreaux de bois avec ſes dents. Dans ces intervalles elle demandoit avec inſtance qu'on allât à *Gaël*; mais, comme la diſtance des lieux eſt grande,

Digitized by Google

l'eau n'arriva qu'après le quatrieme accès ; dès le lendemain qu'elle en eut fait uſage, il ne lui reſta que la foibleſſe cauſée par ſes convulſions violentes : cinq cens perſonnes furent témoins de ce prodige. Cette femme vit, & ſon fruit eſt venu à bien. Depuis cette cure, cette eau en a opéré encore nombre d'auſſi merveilleuſes, & l'effet n'a jamais trompé l'attente des malades qui y ont eu recours. Ce Prêtre a toujours (je le répéte) refuſé de divulguer ſon ſecret, quoiqu'il diſtribue ce remede gratuitement.

A M. DE BOISSY.

Le Beaume de vie de M. le Lievre, Diſtillateur ordinaire du Roi, a produit de ſi bons effets ſur moi & ſur mes deux jeunes filles, que je ne pourrois m'en taire ſans ingratitude. Daignez donc, Monſieur, m'aider à faire connoître ma vive reconnoiſſance.

Après une couche, j'avois un lait répandu, qui me cauſoit au bras droit une telle incommodité, que je ne pouvois en faire aucun uſage. Au bout de quatre ans de fouffrances, je pris du Baume de vie ; & d'abord, comme ſi je venois encore d'accoucher, il ſortit, par la voie ordinaire, une ſi grande quantité d'humeurs laiteuſes, que je me trouvai entiérement guérie.

En ſecond lieu, une de mes filles, ſortant de nourrice, étoit ſi couverte ſur tout le corps de clous & de boutons, qu'on la jugeoit attaquée d'une très-dangereuſe galle. Très-affligée de la voir dans un ſi pitoyable état, je conſultai un ſçavant Médecin, qui me dit qu'il ne ſçavoit rien de plus ſouverain pour la ſecourir, que ce Baume.

Digitized by Google

L'enfant qui ne pouvoit ſouffrir aucune médecine, en prit heureuſement, & dès la premiere bouteille jetta pluſieurs vers : cela fut ſuivi d'un dévoiement qui ne fourniſſoit que de l'eau claire, mais dont l'odeur étoit inſupportable ; alors, au lieu de deux cueillerées de baume qu'on lui donnoit chaque jour, on lui en fit prendre quatre : par ce puiſſant remede la malade rendit à diverſes fois juſqu'à ſoixante vers ; les boutons diſparurent, & le dévoiement fut arrêté. Il eſt à remarquer que pendant environ deux mois que dura ce traitement, l'enfant ne perdit ni ſon ſommeil ni ſon appétit, & que ſon teint conſerva toujours ſes vives couleurs.

Troiſiémement, étant ſurvenu à mon aînée un mal ſous les aiſſelles, & la voyant tourmentée par de petits boutons, d'où ſortoit une eau rouſſe, & qui lui cauſoient une cruelle démangeaiſon, j'eus recours au *Baume de vie* ; j'en employai le marc, délayé dans de l'huile d'holive, à frotter les parties malades ; je fis boire à cette enfant de cette liqueur, & dès la deuxieme bouteille elle a joui d'une parfaite ſanté.

Je crois devoir, pour l'intérêt public, ajouter que mon époux étant ſujet aux maux de tête les plus accablans, en a été pluſieurs fois délivré, ſoit en reſpirant de ce Baume par le nez, ſoit en le prenant par la bouche.

Je ſuis, Monſieur, &c. Femme Chenu.

AVIS.

MADEMOISELLE Collet continue de vendre pour l'utilité du Public une Pommade de ſa compoſition, qui ſoulage dans l'inſtant & guérit radicalement les hémorroïdes tant internes qu'externes, fuſſent-

elles ulcérés & fiſtuleuſes. Cette Pommade eſt ſi connue, qu'elle n'a pas beſoin d'autre recommendation : l'épreuve en a été faite à l'Hôtel royal des Invalides, par ordre de feu Monſeigneur de Breteuil ; & M. Morand, Chirurgien, lui a délivré ſon certificat, après avoir vu les guériſons des perſonnes qui en étoient affligées ; de même que M. Peirard, Chirurgien & Accoucheur de la Reine, & pluſieurs autres Chirurgiens & perſonnes de diſtinction. Cette Pommade ne peut produire aucun mauvais effet. Ceux qui craignent, par un préjugé mal fondé, de ſe faire guérir radicalement, pourront en uſer ſeulement pour ſe ſoulager dans leurs ſouffrances. Nous ne devons pas craindre d'aſſurer le Public qu'il n'eſt point de remede plus sûr & plus efficace pour en opérer la guériſon.

Cette Pommade ſe garde autant de temps que l'on veut, & ſe peut tranſporter partout, pourvu qu'on ait ſoin de la garantir de la chaleur & du feu.

Il y a des pots de 3 livres, de 6 livres, de 10 liv., de 12 liv., de 18 liv., de 20 liv., & de tous les prix que l'on ſouhaitera. On donnera la façon de s'en ſervir. Les perſonnes étrangeres qui voudront en faire uſage, auront la bonté d'affranchir les ports des Lettres.

Mademoiſelle Collet demeure à-préſent rue des petits champs, vis-à-vis la petite porte S. Honoré, chez M. Jollivet, Marchand Papetier, à l'enſeigne de l'Eſpérance.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le Mercure du mois de Mars, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 27 Février 1757.

GUIROY.

Digitized by Google

ERRATA

Du Mercure de Février.

PAGE 56, *lig. dern.* il ne, *lisez*, qu'il ne.
Page 63, *lig.* 2, délyre, *lisez*, délire.
Page 82, *lig.* 16, Légiſlateur, *lisez*, légiſlation.
Page 85, *lig. pén.* à la note, diverſes, *lisez*, divers.
Page 158, *lig.* 5 & 6, leur qualité purgatif, *lisez*, leur qualité purgative.
Page 161, qui ne les avoient pas touché, *lisez*, touchées.

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

VERS à Manon, *page* 5
Vers de M. de Relongue-de la Louptiere, à Mademoiſelle ***, 7
Félicie, Comédie par M. de Marivaux, 8
Vers de Madame de la Tour, 52
Vers de M. de Relongue-de la Louptiere, à M. Durey d'Harnoncourt, 53
Les Amours, 54
Le Livre de la Raiſon, Fable, 59
Lettre & Vers de M. le Curé des Amognes, 60
Epître à M. de Boiſſy, 72
Lettre au ſujet de l'Eſtime, 74
Vers à M. le Comte de Maillebois, 79
Portrait de Thémire, 80
Vers à M. Capmartin, 82
Explication de l'Enigme & du Logogryphe du Mercure de Février, 84

Digitized by Google

240
Enigme & Logogryphe, *ibid.*
Chanſon, 86

ART. II. NOUVELLES LITTERAIRES.

Extrait de la Colombiade, 87
Précis ou Indications de livres nouveaux, 107
Programme de l'Académie de Bordeaux, 142

ART. III. SCIENCES ET BELLES LETTRES.

Géométrie. Lettre de M. Marſſon, &c. 145
Médecine. Suite du Mémoire ſur les Eaux minérales, &c. 150
Lettre au ſujet de ce Mémoire, 167
Lettre ſur une maladie populaire, 169
Programme de l'Académie de Péterſbourg, 176

ART. IV. BEAUX-ARTS.

Muſique. 182
Gravure. 183
Horlogerie, *ibid.*
Méchanique, 185

ART. V. SPECTACLES.

Comédie Françoiſe. 189
Comédie Italienne. 191
Opera Comique, 192
Concert Spirituel, 194

ARTICLE VI.

Nouvelles étrangeres, 195
Nouvelles de la Cour, de Paris, &c. 208
Bénéfices donnés, 217
Catalogue d'un Cabinet de Muſique, *ibid.*
Supplément à l'Article de Chirurgie, 230
Mort, 233
Avis divers. 234

La Chanſon notée doit regarder la page 86.

De l'Imprimerie de Ch. Ant. Jombert.

Digitized by Google

Digitized by Google